

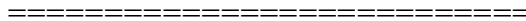
A. LANGLOIS

HARIVANSA

ou

HISTOIRE

DE LA FAMILLE DE HARI



TOME PREMIER
(HARIPARVAN)

6ème Thème - Lectures 59 à 88

Naissance de Crichna, enfance du dieu, premiers exploits, Crichna et les bergères, Crichna tue divers démons, Acroura reconnaît la divinité de Crichna. Crichna à la cour de Cansa. Mort de Cansa.

CINQUANTE-NEUVIÈME LECTURE.

NAISSANCE DE CRICHNA.

Vêsampâyana dit :

La divine Dévakî conçut donc les sept enfants dont nous avons parlé. Quand les six embryons parurent au jour, Cansa les prit et les écrasa sur la pierre¹. Le septième fut transféré dans le sein de Rohinî. Au milieu de la nuit, le fruit de Dévakî se détacha ; Rohinî, qui s'était endormie sur la terre, sentit, comme dans un songe, cet enfant étranger qui pénétrait en ses entrailles : elle se trouva un instant troublée de cet événement, et Câli, sous la forme du Sommeil², au milieu de l'obscurité de la nuit dit à cette Rohinî de Vasoudéva comparable à celle de Soma³ : « Cet enfant, qui vient de déchirer le sein où il était né, sera appelé "Sancarchana" et deviendra ton fils ». Heureuse de sa maternité, et baissant la tête par pudeur, la belle Rohinî rentra dans la maison.

Délivrée de ce fruit, Dévakî en conçut un huitième : elle pensait que ses sept premiers enfants avaient tous eu le même sort, et qu'ils avaient été écrasés par Cansa. Cependant les ministres de ce prince surveillaient toujours avec soin sa grossesse. Le jour même où Hari descendit, de son plein gré, au sein de Dévakî, Yasodâ conçut aussi une fille : c'était Câli, formée du corps de Vichnou, et obéissant à ses ordres. Le huitième mois, quand l'instant de leur délivrance fut venu, ces deux femmes, Dévakî et Yasodâ, accouchèrent en même temps. La nuit où le puissant Vichnou naquit dans la famille de Vrichni, Yasodâ mit au monde une fille. Ainsi l'épouse du berger Nanda et celle de Vasoudéva, Yasodâ et Dévakî,

¹ On est naturellement porté, en lisant cette fable, à se rappeler celle de Saturne qui dévora ses enfants par l'ordre de Titan. Le lecteur, comparant ensemble la naissance de Jupiter et celle de Crichna, verra jusqu'à quel point les deux mythologies peuvent se rapporter, malgré leur différence, et si une même idée n'a pas enfanté ces deux fictions. Je ne puis pas dire l'espèce de relation que je vois entre les Vasous et le personnage de Crichna ; mais je ferai remarquer que les Vasous sont au nombre de huit, et que Crichna a pour père Vasoudéva ou le dieu Vasou.

² C'est toujours le mot निद्रा, *nidrâ*, que nous avons vu ailleurs.

³ Voyez lecture précédente, note 12.

enceintes dans le même temps, au milieu d'une belle nuit, au moment où l'heure⁴ Abhidjit était arrivée, amenèrent au jour, l'une Câlî, et l'autre Vichnou. Cependant les mers frémissaient, et les montagnes tremblaient jusqu'en leurs fondements, les feux divers brillaient d'un doux éclat : car Djanârddana apparaissait au monde. Les vents soufflaient paisiblement, le trouble des éléments était apaisé, les étoiles resplendissaient au ciel : Djanârddana venait de naître. La nuit se trouvait dans la constellation appelée Abhidjit, et l'on a donné le nom de Vidjaya⁵ à l'heure où se montra au monde le divin Hari, le puissant Nârâyana, esprit éternel, premier élément des mondes. De ses regards il va réjouir la terre ; les tambours célestes résonnent avec force, une pluie de fleurs tombe du haut des airs ; et dans leurs chants de joie célébrant le vainqueur de Madhou, les Maharchis arrivent avec les Gandharvas et les Apsarâs. Le monde entier est heureux de la naissance de Hrichîkésa ; et Indra, de concert avec les dieux, chante ses louanges.

Au milieu de la nuit, Vasoudéva contemplait le fils qui venait de lui naître : il voyait sur sa poitrine le Srîvatsa et les autres marques qui trahissaient sa divinité. « O seigneur, s'écrie-t-il, cachez à nos regards ces formes merveilleuses. C'est la peur que m'inspire Cansa, qui me fait tenir ce langage. Mes autres fils, vos aînés, ont déjà péri sous ses coups, et vous me restez seul ».

En entendant ce discours, le dieu voila ses formes ; alors obéissant au sentiment paternel qui le guidait, Vasoudéva prit l'enfant et le porta sur-le-champ dans la maison du berger Nanda. Il profita de la nuit pour pénétrer jusqu'auprès d'Yasodâ ; là, sans être reconnu, il déposa son fils, enleva la jeune fille, et vint la mettre sur le lit de Dévakî. L'échange des deux enfants était consommé : tremblant encore de frayeur, mais heureux d'avoir réussi dans son projet, Vasoudéva sortit de sa maison.

Cependant Ânacadoundoubhi⁶ annonça au fils d'Ougraséna que sa femme était accouchée d'une fille. A cette nouvelle, Cansa accourt promptement avec ses gardes, et arrive à la porte de la maison du sage Vasoudéva. De là il s'écrie : « Qu'on me livre à l'instant l'enfant qui vient de naître ». Et son air était terrible comme ses paroles. Toutes les femmes de Dévakî remplissaient la maison de leurs cris. La malheureuse mère, d'une voix entrecoupée de sanglots, dit d'un ton suppliant : « C'est une fille qui m'est née ; ô seigneur, vous avez déjà donné la mort à sept de mes enfants. Elle vit à peine, et il faut que ma pauvre fille meure aussi ». Cansa transporté d'une vaine fureur, aperçoit l'enfant et s'écrie : « Elle n'est née que pour mourir ». Aussitôt l'insensé prend par le pied cette petite, encore toute meurtrie des travaux de l'enfantement, et les cheveux humides des eaux de sa mère ; il la serre avec rage, l'enlève, la balance, et la jette rapidement à ses pieds sur la pierre, où son faible corps gît tristement étendu. Mais à l'instant, du sol où elle vient d'être écrasée, elle se relève : elle a quitté sa forme et ses cheveux d'enfant : elle traverse les airs, ornée d'une couronne magnifique. Tous ses membres brillent de l'éclat des perles ; un diadème décore son front. Elle est maintenant cette vierge divine, objet des hommages éternels des dieux. Elle porte une robe noire et jaune ; ses seins ressemblent à ces globes qui se dessinent des deux côtés sur le front de l'éléphant⁷. La partie inférieure de son corps

⁴ Le mot *yoga*, qui, dans la LVIIe lecture, désignait la 28e partie de l'écliptique, est ici remplacé par le mot *mouhoûrtta*, qui s'entend de 1/30° de jour, et dans ce sens *abhidjit* se dit aussi de la huitième heure. Voyez la note suivante.

⁵ *Vidjaya* signifie victoire : la même idée est présentée par le mot *abhidjit*.

⁶ Voyez pour ce personnage la lecture XXXIV, où l'on dit qu'ainsi se nommait Vasoudéva

⁷ गजकुम्भ, *gadjacoumbha*.

s'étend comme un char⁸ ; elle a quatre bras ; sa face resplendit comme la lune ; ses yeux étincellent comme des soleils ; sa couleur est celle de l'éclair ; on peut la comparer, avec ses larges mamelles, au crépuscule entouré de nuages⁹. Environnée d'une foule confuse d'êtres de tout genre, elle dissipe par son éclat l'obscurité de la nuit ; elle apparaît dans l'air, tenant à la main une coupe immense où se désaltère sa soif. Elle danse, elle rit d'un rire effrayant¹⁰, et laisse enfin en ces termes éclater son courroux : « Cansa, Cansa, s'écrie-t-elle, c'est pour ta perte que tu m'as donné la mort ; c'est pour ton malheur que tu m'as écrasée sur la terre. Je vois déjà ta fin prochaine, je vois ton corps déchiré par les mains de ton ennemi, et ton sang qui rougit la poussière ». A peine a-t-elle prononcé ces terribles mots, que, sous sa forme nouvelle, elle s'élève au séjour céleste, avec le cortège qui l'environne. Mais, née dans la famille des Vrichnis, par l'ordre du souverain des dieux, elle y est à jamais honorée, et conserve toujours pour cette maison l'affection d'un enfant. C'est ainsi que, pour protéger le bienfaisant Késava, apparut l'ansâvatare de celle qui est surnommée Écânansâ¹¹, de celle qui se rendit autrefois célèbre par ses austérités. Tous les sages de la race d'Yadou adressent leurs hommages à la déesse puissante qui a sauvé Crichna.

Elle avait disparu, et Cansa la voyait toujours lui annonçant sa mort. Couvert de honte, il vint en secret dire à Dévakî sa tante : « Oui, j'avoue ma faute, j'ai détruit vos enfants, et voilà que la mort me menace d'un autre côté. Le désespoir m'a fait porter une main meurtrière sur ma propre famille ; mais mon triste courage n'a pu triompher du destin. Cessez de penser à vos enfants, cessez de les regretter. Je n'ai été qu'un instrument, le Temps¹² seul a été leur ennemi. C'est de lui que viennent nos malheurs ; c'est lui qui produit tous les changements, lui qui est la première cause de tout : ne voyez en moi et dans les miens que ses aveugles ministres. Les événements suivront leur cours, quoi que nous fassions ; et mon chagrin, c'est de passer pour votre ennemi et pour l'auteur de vos maux. Tâchez d'éloigner le souvenir de vos enfants : mettez un terme à vos regrets et à vos gémissements. Telle est la destinée humaine, on ne peut maîtriser le Temps. O Dévakî, de mon front je touche vos pieds ; je vous rends le respect qu'un fils doit à sa mère : cessez d'être irritée contre moi, je reconnais tous mes torts ».

En l'écoutant, la malheureuse avait le visage baigné de larmes. Elle regardait le prince qui restait à ses pieds : « Levez-vous, lui dit-elle enfin, mon fils, levez-vous. Vous vous êtes montré pour moi aussi cruel que le Temps, et vous avez tué mes enfants. Je veux bien croire que vous n'avez été qu'un instrument, et que je dois voir dans le Temps seul la cause de mes malheurs. Votre tête s'abaisse à mes pieds, vous cherchez à vous excuser, vous qui avez déchiré le fruit de mes entrailles ; et il faut que je vous pardonne ! Le trépas attaque l'enfant dès le sein de sa mère, et le menace à chaque instant dans le premier âge ; le jeune homme subit sa puissance, et le vieillard se trouve déjà comme mort. Tout dans le monde est mûr pour le Temps, et je sens qu'il n'a fait que se servir de vous. On ne peut pas

⁸ Cette comparaison est assez obscure, ou du moins fort bizarre ; on trouve dans le texte : रथविस्तीर्णजघन, *rathavistîrñajaghanâ*.

⁹ Ce vers contient le mot पयोधर, *payodhara*, dans ses deux acceptions. C'est au moins ainsi que je l'ai compris. Nous avons vu dans la lecture précédente que Câli était le crépuscule, appelé *Sandhyâ*, duquel on fait une déesse, fille et femme de Brahmâ, et quelquefois épouse de Siva.

¹⁰ C'est là le portrait ordinaire de Dourgâ, s'enivrant de sang, et sautant de joie après la victoire. Voyez dans Mâlatî et Mâdhava l'acte 5, scène 2.

¹¹ Voyez pour l'explication de ce mot, le Dictionnaire de Wilson, et la lecture CLVIII, note 3.

¹² C'est-à-dire le dieu de la destruction, autrement appelé *Câla* ou la Mort.

dire qu'il est né, le germe qui n'a point paru au monde : on n'arrive au jour que quand Brahmâ, surnommé Vidhâtri¹³, vous y amène. Allez, mon fils, je n'ai point de colère contre vous, et je n'accuse plus que le Temps, qui est le premier auteur de mes maux. Il suit la direction qu'il a reçue dès le moment de la création des êtres. Le père et la mère agissent, l'homme naît, et la mort est une conséquence de cette naissance ».

Après ce discours de Dévakî, Cansa rentra dans son palais. Son âme était agitée ; malheureux d'avoir vu son espoir trompé, il allait, portant la rage en son coeur et le trouble en sa raison.

SOIXANTIÈME LECTURE.

DÉPART POUR LE VRADJA.

Vésampâyana dit :

Le matin du même jour, Vasoudéva apprit que Rohinî venait aussi dans le Vradja¹ d'accoucher d'un fils plus beau que la lune. Il alla aussitôt trouver le pasteur Nanda, et lui dit dans sa prévoyante tendresse : « Rends-toi avec Yasodâ dans le Vradja. Là, tu feras pour cet enfant et pour le tien les cérémonies ordinaires², et tu surveilleras leurs premières années. Je te recommande mon sang, ce fils de Rohinî que je confie à ta garde. Des pères, plus heureux que moi, me reprocheront de me priver de la vue de l'unique rejeton de ma race. Mais la sagesse doit céder à la violence : si je vis loin de mon fils, c'est par prudence. L'impie Cansa m'inspire des craintes : il ne respecterait point les jours de cet enfant. C'est donc toi, ô Nanda, qui vas devenir le protecteur du fils de Rohinî, et tu auras pour lui les mêmes soins que pour le tien. Les enfants sont exposés dans le monde à bien des dangers. Mon fils est l'aîné, le tien est le cadet : cependant traite-les également et sans distinction. Qu'ils croissent heureusement, comme deux émules ; qu'ils brillent, ô Nanda, au milieu de vos pâturages : tel est mon désir. L'enfance aime à jouer, elle est folâtre, elle est ardente : ce point exige surtout ta surveillance. Qu'on se garde bien de mener paître les vaches dans le Vrindâvana³ : c'est l'habitation du méchant Késin. Il faut protéger ces deux enfants contre lui, comme aussi contre les serpents, les insectes, les oiseaux, et, dans les pâturages, contre les vaches et les veaux. Nanda, la nuit est venue, monte sur ton char, et rends-toi promptement dans le Vradja. Vole comme si tu étais soutenu à droite et à gauche sur l'aile des oiseaux ».

Après avoir reçu cet ordre secret du grand Vasoudéva, Nanda monta gaiement sur son char avec Yasodâ. Son enfant fut soigneusement enveloppé dans un berceau, et placé sur une litière. Nanda suivit, sur les bords de l'Yamounâ, une route solitaire, rafraîchie par le souffle du vent et les vapeurs humides de la rivière. Enfin, dans un beau site, voisin du Govardhana⁴, il aperçut le pays de Vradja, que baigne l'Yamounâ. Un air doux et frais règne dans ces belles campagnes : on entend les cris de divers animaux de proie au milieu

¹³ Brahmâ, sous le nom de *Vidhâtri*, vient, dit-on, six jours après la naissance d'un enfant, écrire son destin sur son front. A cette époque, tout le monde se retire, excepté la mère, et on laisse auprès de l'enfant de l'encre et une plume.

¹ Le mot *vradja* signifie *pâturages pour les vaches, réunion de pasteurs*. Il se dit spécialement d'un endroit situé près de Mathourâ, qu'on appelle aussi quelquefois Govradja.

² C'est-à-dire les cérémonies qui portent le nom général de *sanscâra*. La première à remplir dans la circonstance présente, était celle du *djâtacarman*. Voyez le mot *Sanscâra* dans le Dictionnaire de Wilson.

³ Bois voisin du pays de Vradja.

⁴ Nom d'une montagne.

de magnifiques forêts, formées d'arbres et de plantes de toute espèce. Le paysage est orné de vaches couchées ou errantes sur le gazon, et coupé de lacs et d'étangs. De leurs larges épaules, de leurs cornes aiguës les taureaux froissent ou déracinent les arbres. On aperçoit des vautours avides qui s'envolent de dessus leur proie, des chacals, des lions qui se repaissent de chair et de moelle : l'oreille est frappée des rugissements du léopard, et l'oeil réjouit de la vue d'une multitude d'oiseaux. Les arbres produisent des fruits délicieux : un tapis de verdure couvre la terre ; heureuse contrée, où, au milieu des mugissements des vaches et de leurs veaux, brillent d'aimables bergères⁵, circulent au loin les chars champêtres, et s'étendent des plants de cantakins⁶. Les propriétés y sont séparées par de grands et gros arbres couchés par terre. De larges verrous ferment les portes des enclos, au centre desquels s'élève l'étable. Çà et là, à de nombreux poteaux, pendent les liens qui servent à attacher les veaux : la terre est engraisée de la bouse des vaches, et le faite des maisons en est couvert⁷. Le mouvement règne partout : les habitants y paraissent heureux et riches dans leur simplicité. De tous côtés retentit le bruit des barattes⁸ ; le babeurre⁹ s'épaissit, le caillé¹⁰ écume et jaillit sur la terre qui en est humectée ; l'on entend le frémissement de la corde qui, sous la main des femmes, se roule autour d'un poteau et fait mouvoir le ribot¹¹. Le beurre s'achève, et l'air est embaumé d'une odeur agréable. Les jeunes garçons, avec leurs mèches de cheveux pendantes sur les tempes¹², se livrent à leurs ébats. Les jeunes bergères ont un vêtement noir et jaune ; leurs boucles d'oreilles sont formées de fleurs sauvages ; leur poitrine est modestement voilée, et, dans des vases qu'elles portent sur leur tête, elles vont chercher de l'eau à l'Yamounâ.

C'est dans ce séjour habité par les pasteurs que Nanda se fixa avec plaisir. Il se présenta aux vieillards et à leurs femmes, qui le reçurent avec affection, et il se prépara une demeure dans un enclos, où tout fut réuni pour le bonheur de la vie. C'est ainsi que Crichna, alors inconnu, mais déjà semblable à un soleil naissant, fut amené dans le pays où demeurerait la divine Rohinî, épouse chérie de Vasoudéva.

⁵ J'emploie ce mot au lieu du mot vachères.

⁶ *Mimosa catechu*.

⁷ La bouse de vache sert de chauffage pour les pauvres ; on en fait, en la broyant sur une pierre, une poussière qu'on emploie à assainir et à purifier le sol, et même à frotter le corps. On la laisse sécher sur les toits au soleil, et dans le Moudrâ-Râkchasa, act. 3, la maison du Brahmane, premier ministre, en est toute couverte. La lecture des lois de Manou, sl. 122 et 124, semble indiquer qu'on s'en sert aussi quand elle est fraîche, puisqu'il y est dit qu'on en forme un enduit. Elle est une des cinq choses précieuses tirées de la vache, et connues sous le nom de *pantchagavya*. Les dévots en mettent dans leur boisson : ce qui est un genre d'expiation indiqué par les lois de Manou, lect. XI, sl. 91, 165 et 212. Voy. une autre méthode de purification, Rech. asiat. t. IX, p. 97.

⁸ गर्गर, *gargara*.

⁹ तक्र, *tacra*.

¹⁰ दधि, *dadhi*.

¹¹ मन्थान, *manthâna*. La corde s'appelle वलय, *valaya* ; c'est comme une espèce de bracelet passé autour du poteau, lequel se nomme दण्डविकम्भ, *dandavichambha*, मञ्जीर, *mandjîra*, ou कुठर, *couthara*.

¹² Cette coiffure se nomme *câcapakcha* (aile de corbeau), ou *sikhandaca*. La première fois qu'on rase la tête aux enfants, on leur laisse trois ou cinq mèches de chaque côté.

SOIXANTE ET UNIÈME LECTURE.

ENFANCE DE CRICHNA : LE CHARIOT RENVERSÉ.

Vêsampâyana dit :

Cependant un temps déjà assez long s'était écoulé, et Nanda¹, fixé dans le Vradja, exerçait toujours l'état de pasteur. Les deux enfants croissaient heureusement : des noms leur avaient été imposés² ; l'aîné s'appelait Sancarchana, et le plus jeune Crichna. Or, Crichna était Hari incarné, Hari revêtu d'un nuage noir³ : il grandissait au milieu des vaches, comme le nuage au-dessus de la mer.

Un jour Yasodâ, occupée de ses affaires, l'avait placé tout endormi sous un chariot, et s'était rendue sur les bords de l'Yamounâ. (L'enfant se réveille) : il agite en jouant ses mains et ses pieds, et crie doucement. Tout à coup, avec un de ses pieds qu'il dresse, il pousse le chariot et le renverse ; il se retourne ensuite, cherche à se lever⁴ et pleure comme pour appeler sa nourrice. Celle-ci arrive tremblante de peur, toute mouillée, inquiète comme la vache qui a perdu son veau. Elle apercevait le chariot qui avait été renversé : le vent n'avait point soufflé, et elle ne savait comment s'expliquer cet événement. « Hélas ! hélas ! » disait-elle en accourant. Elle prend son fils : heureuse et tremblante encore, elle s'écrie : « Mon enfant est sauvé ! Pauvre petit, que va dire ton père ? Quelle sera sa colère quand il saura que je t'ai placé pour dormir sous ce chariot, et qu'il a été renversé subitement ! O malheureuse idée d'avoir voulu descendre à la rivière ! Voilà le chariot jeté par terre, en désordre, et je te retrouve, cher enfant, perdu dans cette confusion ! » Dans le même moment, Nanda, revenant du bois avec les vaches, arriva sur les lieux. Les deux pièces de son vêtement⁵ étaient de couleur brune⁶. Il aperçoit le chariot⁷ tout bouleversé,

¹ Le nom de ce personnage est écrit toujours *Nandagopa* : *gopa* veut dire *pasteur*.

² C'est l'une des cérémonies du sanscâra, appelée *nâmacârana* : elle se fait le 10e, le 11^e, le 12e ou le 101e jour après la naissance de l'enfant.

³ *Crichna* signifie *noir* ou *bleu foncé*. On dit que c'était la couleur de ce personnage ; mais cependant cette phrase semble indiquer la raison mystérieuse qui avait fait donner ce nom au nourrisson de Nanda. A ce sujet, qu'il me soit permis d'emprunter au savant M. Haughton l'explication ingénieuse qu'il a bien voulu me donner de la triade indienne, et qui jettera quelque lumière sur cette épithète. M. Haughton regarde cette triade comme une personnification de la nature, où Brahmâ est la matière, Vichnou l'espace, et Siva le temps. Dans ce système, Brahmâ naissant de l'ombilic de Vichnou est la matière produite au centre de l'espace. En regardant ainsi Vichnou comme l'espace personnifié, on comprend le sens de ce nom symbolique de Crichna, donné à l'avatare dont il est ici question ; et comme de l'idée philosophique de l'espace les poètes passent facilement à la signification bornée et toute physique de l'étendue céleste, on voit pour quelle raison Hari est environné par eux d'un nuage noir : image que l'on peut à la fois entendre au propre et au figuré, ténèbres profondes et mystère dans le sens métaphysique, vapeurs humides obscurcissant le ciel dans le sens grossier et littéral.

⁴ Je me suis peut-être trompé en rendant ainsi le mot न्युब्जं, *nyoubdjam*, qui exprime une position où le corps est courbé. Je me représente en cette circonstance l'enfant appuyé sur ses mains, et le dos courbé et arrondi (*crooked*), cherchant à se dresser. Ce mot est employé, dans la 103e lecture, pour exprimer la posture de gens prosternés à terre.

⁵ Le vêtement indien se compose de deux pièces principales, l'une inférieure qui enveloppe les reins et les cuisses comme un pagne, l'autre supérieure qui est jetée sur les épaules et retombe par devant.

⁶ Cette couleur est appelée *cachâya*, et formée du rouge et du jaune.

⁷ Il paraît que ce chariot servait d'habitation pour le pasteur, qui menait une espèce de vie nomade, et se transportait à volonté dans les meilleurs pâturages.

les différents vases et ustensiles qu'il contenait brisés, les bagages jetés au loin, l'essieu enfoncé dans le sol et une roue en l'air. A cet aspect, effrayé, il accourt : des larmes sont dans ses yeux. « Grâce pour mon enfant ! » s'écriait-il, et bientôt il est rassuré en le voyant au sein de sa nourrice. Il dit alors : « Qui donc a pu renverser ce chariot, sinon les taureaux en se jouant ? » Yasodâ lui répondit en tremblant et d'une voix agitée : « J'ignore comment ce chariot a été jeté par terre. J'étais descendue au fleuve pour y laver mon linge⁸. En revenant, j'ai trouvé tout ce désordre ». Ils causaient ensemble, quand de jeunes enfants leur dirent : « C'est votre nourrisson lui-même qui, avec son pied, a renversé le chariot. Nous sommes accourus et nous avons vu la chose ». En entendant ces mots, Nanda fut saisi d'admiration. Son coeur se livrait à la joie, et cependant il tremblait. « Que veut dire ceci ? » pensait-il en lui-même. Cependant les autres pasteurs, dont l'intelligence ne s'élevait pas au-dessus des choses humaines, ne pouvaient retenir leurs larmes. « Quel prodige ! » se disaient-ils ; et ils ouvraient les yeux d'étonnement. Ils relevèrent le chariot⁹, et le fixèrent en place en attachant les roues.

SOIXANTE-DEUXIÈME LECTURE.

MORT DE POÛTANÂ.

Vêsampâyana dit :

Quelque temps après, Poûtanâ, nourrice du Bhodja Cansa, arriva au milieu de la nuit sous la forme d'un oiseau¹. Monstre effrayant, elle agitait ses ailes avec colère, et remplissait l'air d'un bruit terrible. Son cri ressemblait à celui d'un tigre. Montée sur la roue² du chariot, pendant que la famille dormait, elle tendit à Crichna sa mamelle, d'où coulait un véritable poison. L'enfant la saisit : mais à l'instant Poûtanâ poussant un grand soupir, tomba par terre : elle avait la mamelle coupée. Effrayés de ce bruit, Nanda, Yasodâ, tous les pasteurs se réveillèrent. Ils trouvèrent étendue par terre et sans connaissance Poûtanâ, privée d'un sein, et comme frappée de la foudre. « Qu'est-ce donc que ceci ? se disaient-ils dans leur frayeur : quel est l'auteur de cette étrange blessure ? » Les pasteurs s'assemblèrent autour de Nanda, et ne pouvaient comprendre ce merveilleux événement. « Miracle ! miracle ! » disaient-ils en retournant chez eux. Quand ils furent rentrés dans

⁸ *tchêla*. Ce mot vient de *tchila* (*s'habiller*). Je l'ai traduit par *linge*. Ce doit être une espèce de ceinture ou de mouchoir, car je trouve dans le Bhâgavata un endroit où Crichna attache Roukmin avec cette pièce de son vêtement (*tchêlêna*). L'auteur des lois de Manou (lect XI, sloc. 205) parle d'un vêtement avec lequel on peut attacher, mais sans le désigner.. Dans la CVI^e lecture du Harivansa, le com des urnes des Nidis est représenté comme couvert d'un linge appelé *cêla*.

⁹ Il y a sans doute dans cette légende une allusion astronomique. La constellation de Rohinî est figurée par un chariot, et, pour cette raison, surnommée Sacatâhwâ. Crichna, qu'à la fin du chapitre précédent on a dépeint comme un petit soleil, traverse la région de Rohinî. Car cette action de briser le char (*sacatabhêda*) exprime, à ce qu'il paraît, le passage d'un astre dans cette constellation. C'est au moins ce que j'infère d'un passage des Recherches asiatiques, tom. III, pag. 460, où cette expression est employée à l'occasion de Saturne, à qui, dans l'intérêt des hommes, il est défendu, ainsi qu'à Mars, de traverser Rohinî, tandis que Jupiter, Vénus, Mercure et la lune y passent sans inconvénient pour la terre. Les légendes qui vont suivre paraîtront aussi bien puériles. Mais si elles n'étaient, comme celle-ci, que des fables astronomiques, représentant le passage du soleil dans les signes célestes, alors elles pourraient trouver grâce aux yeux du lecteur.

¹ C'est un monstre ailé plutôt qu'un oiseau : car il a des mamelles, comme nous allons le voir. Le mot employé ici est *sacouni*.

² C'est le mot अक्ष, *akcha*, qu'ailleurs j'ai rendu par *essieu*.

leurs demeures, Nanda encore tout étonné dit à Yasodâ : « Que signifie cet événement ? Je l'ignore ; et ma surprise est extrême. Femme, quel est donc le danger qui a menacé notre enfant ? » « Maître, répliqua Yasodâ, je ne saurais vous répondre. Je dormais près de notre fils, et je n'ai été réveillée que par le bruit ». Dans l'ignorance où se trouvait Yasodâ, Nanda et ses parents comprirent que c'était Cansa qui devait causer toutes leurs craintes, et leur surprise n'en devint que plus grande.

SOIXANTE-TROISIÈME LECTURE.

LES DEUX ARDJOUNAS DÉRACINÉS.

Vêsampâyana dit :

Cependant le temps s'écoulait, et les deux enfants, remplis de grâces et d'agrèments, avaient ensemble essayé leurs premiers pas. Crichna et Sancarhana ne se quittaient point, et semblaient n'avoir qu'un seul corps. C'étaient comme le soleil et la lune sous les formes aimables de l'enfance. Soumis aux mêmes règles, couchés dans le même lit, assis sur le même siège, ils portaient les mêmes vêtements, et recevaient la même éducation. Exécutant à la fois les mêmes actions, ils n'avaient qu'une même volonté pour deux corps. Dans les mêmes exercices, ils développaient une égale force, une constance pareille, prouvant tous deux aux hommes que des dieux habitaient parmi les mortels. Et en effet, les pasteurs du monde étaient devenus enfants des pasteurs ; et au milieu de ces jeux où leurs membres s'entrelaçant avec grâce brillaient de tant d'éclat, ils ressemblaient au soleil et à la lune, quand leurs rayons dans le ciel se mêlent et se confondent. Tantôt ils s'avançaient, élevant leurs bras pareils à deux serpents, et le corps tout souillé de poussière, fiers et superbes, comme deux jeunes éléphants.

Tantôt cachés sous une enveloppe de cendres et de bouse¹, ils se roulaient comme deux feux qui commencent à brûler. Quelquefois se traînant à genoux, ils jouaient dans les étables, les membres et les cheveux tout couverts de fumier. D'autres fois, richement parés et dignes par leur costume des parents auxquels ils appartenaient, ils s'amusaient à regarder les gens avec une espèce d'orgueil, et se livraient aux éclats d'un rire bruyant. Enfin, ces deux enfants animés de toute la vivacité de leur âge, les yeux voilés par les touffes de leurs cheveux, brillaient comme la lune aux doux rayons.

Nanda les voyait avec peine courir ensemble le pays de Vradja, et leur imposait un joug, qu'ils secouaient à chaque instant. Un jour Yasodâ en colère amena au pied du chariot le jeune Crichna, après l'avoir grondé à plusieurs reprises, et lui passant une corde autour du corps, elle l'attacha au mortier. « Cours maintenant, si tu le peux ! », lui dit-elle, et elle se remit à son ouvrage. Pendant qu'elle était distraite, Crichna, tout en jouant, sortit de la cour, traînant après lui le mortier, au grand étonnement de tous les habitants. En courant avec force, l'enfant passa entre deux grands ardjounas² : le mortier auquel il était attaché fut arrêté par les deux arbres : Crichna les entraîna dans sa course. Ils furent déracinés, et l'enfant, au milieu de ces débris, se mit à rire, montrant ainsi aux pasteurs sa force divine. Le lien qui lui serrait le corps, par un effet de sa puissance, avait résisté à ce choc. Les bergères, sur les bords de l'Yamounâ, l'aperçurent ; elles en poussèrent des cris d'effroi et d'admiration, et allèrent trouver Yasodâ. Toutes tremblantes et agitées, elles lui dirent : « Viens, viens donc, Yasodâ ! es-tu folle, pour t'arrêter ainsi ? Ces deux ardjounas, qui faisaient la parure du pays, ont été abattus par ton fils. Attaché, comme un jeune veau, par

¹ La bouse est une espèce de chauffage : de là vient la comparaison qui suit.

² *Pentaptera arjuna*

le milieu du ventre avec un fort lien, ton enfant rit au milieu des deux arbres couchés par terre. Lève-toi, viens, malheureuse insensée, orgueilleuse comme un savant. Va chercher ton fils, il vit encore ; mais la Mort a bien failli le dévorer ». A ces mots, Yasodâ épouvantée se lève en poussant des cris de douleur : elle court, elle arrive à l'endroit où étaient tombés les deux ardjounas. Elle voit son fils entre ces mêmes arbres, toujours sa corde autour du corps et traînant son mortier. Tous les pasteurs, hommes et femmes, vieillards et jeunes gens, se rassemblent pour contempler ce grand miracle. Et ces pâtres, accoutumés à vivre dans les bois, se disaient mutuellement : « Comment ces arbres, qui couvraient de leur ombre presque tout le village, ont-ils été abattus sans vent, sans orage, sans tonnerre ? Ce ne sont point des éléphants qui ont causé ce dommage. Qui faut-il accuser ? Hélas ! ces pauvres ardjounas déracinés gisent par terre, comme des nuages épuisés d'eau. Nanda, ils ne sont plus, ces arbres qui te plaisaient tant. Mais tu dois te féliciter que ton fils n'ait pas été blessé de leur chute : voilà le troisième miracle dont nous sommes témoins dans nos pâturages : le char renversé, la mort de Poûtânâ, et ces arbres déracinés. Dans ces circonstances, il ne fait pas bon habiter ici : tous ces prodiges ne présagent rien d'heureux ». Nanda vint aussitôt débarrasser Crichna du mortier, et le prit dans ses bras, avec la joie qu'on éprouverait en revoyant un enfant mort depuis longtemps, et qui serait rendu à la vie. Cependant il ressentait une peine secrète, et en rentrant chez lui, il adressa des reproches à Yasodâ. Les autres pasteurs se répandirent dans le pays. Par suite de cet événement, les femmes du Vradja donnèrent à Crichna le nom de Dâmodara³, parce qu'il avait eu le ventre serré d'une corde. Tel est le récit merveilleux que l'on a fait, ô chef des Bharatas, sur Crichna, pendant son séjour au milieu des bergers.

SOIXANTE-QUATRIÈME LECTURE.

APPARITION DES LOUPS.

Vêsampâyana dit :

C'est ainsi que Crichna et Sancarchana passèrent leur enfance : ils restèrent sept ans dans le Vradja. Couverts l'un d'un vêtement noir, l'autre d'un vêtement jaune, marqués¹ d'une poussière jaune et blanche, les tempes garnies de longues boucles de cheveux², ils gardaient les jeunes veaux. Ils allaient dans les bois, les faisant retentir des sons agréables qu'ils tiraient des feuilles³ : ils brillaient comme deux serpents à trois têtes. Rien n'égalait la beauté de leurs traits : avec des plumes de paon ils s'étaient formé des bracelets ; ils avaient sur la tête une couronne de fleurs ; sur la poitrine, un collier de fruits sauvages : à les voir, on les aurait pris pour deux enfants de la forêt. Ornés de guirlandes de lotus,

³ दम, *dama* signifie corde, et उदर, *oudara*, ventre.

¹ Ce passage fait sans doute allusion aux signes du *tilaca*, qui sont des marques faites sur le front avec des terres colorées, soit comme ornement, soit comme distinction de secte.

² C'est le *câcapakcha*.

³ पर्णवाद्यं *parnavâdyam*. Ce sont là des jeux ordinaires aux enfants qui savent faire claquer les feuilles sur leurs mains, et en tirer un bruit sonore, ou bien encore les mettre dans leur bouche, et s'en former une espèce d'instrument musical. Voyez dans le Dictionnaire पत्रकाहल, *patracâhala*, et मुखवाद्य, *moukhavâdyâ*.

parés du cordon de leur caste⁴, suspendant à leur côté une gourde et une tasse⁵, ils font résonner une flûte⁶ pastorale. Ils rient, ils folâtraient, ils dorment sur des lits de feuillage ou se promènent. Tout en gardant leur troupeau, ils animent de leur gaieté la vaste forêt, et s'abandonnent à toute l'ardeur, à toute la légèreté de leur âge.

Un jour le beau Dâmodara dit à Sancarhana : « Mon cher, nous ne pouvons plus nous amuser dans ces bois avec les pasteurs. Rien de plus insipide maintenant pour nous que ces lieux. L'herbe et le bois ont disparu : les pasteurs ont abattu les arbres. Ces forêts, jadis sombres comme le nuage, sont maintenant ouvertes comme l'espace. Les arbres, forts et vigoureux, qui formaient les enclos des pâturages et en défendaient l'entrée, ont été livrés aux flammes. Il faut aller chercher au loin ces abris champêtres et ces gazons que l'on avait alors près de soi. Les bois n'ont plus d'eau, plus de verdure, plus de fraîcheur. Les arbres y sont rares : à peine y trouve-t-on un endroit pour se reposer. Les Brahmanes et les Dwidjas ne peuvent plus recevoir leur salaire en bois⁷. Plus d'agrément, plus de bonheur, plus de vent frais et prolongé, plus d'oiseaux ; et un séjour sans oiseaux est comme un mets sans assaisonnement. Sans bois, sans herbe, sans gazon, le pâturage ne ressemble plus qu'à une ville. Un pâturage est l'ornement des montagnes, une forêt est l'ornement des pâturages, les vaches sont l'ornement des forêts, ces vaches qui font aussi notre plus grand honneur. Ainsi, cherchons une autre forêt qui nous fournisse et du gazon pour nos troupeaux, et du chauffage pour nos feux. Nos vaches demandent d'autres pâturages ; que nos riches troupeaux s'étendent dans des lieux ornés d'un gazon nouveau ; qu'ils ne soient point retenus dans leurs parcs, ou renfermés dans leurs étroites demeures : il n'y a d'heureux dans le monde que les êtres qui jouissent librement d'un vaste horizon. Là, du moins, les vaches ne sont pas exposées à brouter une herbe souillée de fumier ou d'urine, et n'ayant plus qu'un goût salé : ce qui n'est point une nourriture propre à donner du lait. Sous les vastes et charmants ombrages d'une autre forêt, allons accompagnés de nos vaches : transportons ailleurs notre établissement.

On parle d'un bois délicieux, où le sol est couvert d'un gazon magnifique, où l'on trouve des arbres agréables, des fruits et de l'eau, et qu'on appelle le Vrindâvana. Il réunit les avantages de tout genre : on n'y entend point les sons criards du grillon ; on n'y trouve pas de ronces piquantes : mais la vue y est réjouie par l'aspect des cadambas⁸. Placé sur le bord de l'Yamounâ, il jouit d'un air doux et frais : c'est un séjour agréable dans toutes les saisons. Les routes variées de cette forêt peuvent offrir aux bergères de charmantes promenades. A quelque distance est la haute montagne nommée Govardhana, qui déploie ses cimes élevées, comme le Mandara dans le divin Nandana⁹. Au milieu même de

⁴ यज्ञसूत्र, c'est l'yadjnasoûtra. L'initiation des trois premières castes consiste dans l'investiture d'un cordon particulier qui descend de l'épaule gauche sous le bras droit. Cette cérémonie s'appelle *oupanaya*. L'initié se nomme *oupanita* ; le cordon, *oupanvîta*. Voyez dans les lois de Manou, la lecture II, sl. 36, 63 et *alibi*.

⁵ करक *caraca* est quelquefois une moitié de coco, disposée pour en former un vase.

⁶ वेणु, *vénou*.

⁷ Tel est le sens que j'ai cru pouvoir donner à ces mots अकर्मण्येषु वृक्षेषु, *acarmaniéchou vrickchéchou*. Dans les lois de Manou, lect. II, sl. 186, il est parlé de bois que le disciple d'un Brahmane doit rapporter à son maître. Ce bois est peut-être donné comme récompense et comme salaire au Brahmane, कर्मण्य. Voyez aussi *ibid.* lect. IV, sl. 247.

⁸ *Nauclea cadamba*.

⁹ Parc d'Indra.

ce pays, on distingue un nyagrodha¹⁰, haut d'un yodjana¹¹ : il porte le nom de Bhândîra¹², et ressemble à un nuage noir dans le ciel. Ce pays est traversé par l'Yamounâ, surnommée Câlindî¹³ : telle se dessine sur la tête d'une femme la raie de cheveux appelée sîmanta¹⁴ ; telle encore apparaît la Nalinî au milieu du Nandana. Nous verrons donc en ces lieux le Govardhana, et le Bhândîra, roi de la forêt, et la charmante rivière de Câlindî. Quel charme pour nos promenades ! Oui, allons y fixer notre séjour, quittons ces lieux dévastés. Mais, écoute, pour arriver à nos fins, il faut imaginer quelque ruse ».

Ainsi parla le sage fils de Vasoudéva. Il réfléchit un instant, et aussitôt une multitude de loups terribles, avides de sang et de chair, sortirent de son corps. Ils se répandirent de tous côtés, portant avec eux la terreur dans le pâturage. Quand on les vit attaquer indistinctement les vaches, les veaux, les hommes et les femmes, la crainte devint générale. Ils arrivaient par troupes de cinq, de dix, de vingt, de trente, ou de cent, sortant du corps de celui qui porte le Srîvatsa. Ils avaient l'apparence noire de Crichna ; la frayeur se propageait parmi les bergères. Ils dévoraient les veaux, portaient l'épouvante dans le pays, et enlevaient la nuit les petits enfants. Tout était en rumeur : on n'osait plus aller au bois, ni traverser la rivière ; on abandonnait la garde des vaches, et chacun restait enfermé chez soi. Tel était l'effroi, l'abattement des habitants : tel était le trouble jeté dans la contrée par ces loups énormes et comparables à des tigres pour leur force.

SOIXANTE-CINQUIÈME LECTURE.

ÉMIGRATION DANS LE VRINDAVANA.

Vêsampâyana dit :

Le nombre de ces terribles loups croissait tous les jours ; le village, enfin, s'assembla, hommes et femmes, pour délibérer sur cet événement : « Nous ne pouvons plus rester ici ; cherchons quelque autre forêt où il nous soit permis d'habiter en sûreté, pour nous-mêmes et pour nos vaches. Mais c'est aujourd'hui même qu'il faut partir. Pourquoi attendre plus longtemps ? Allons ailleurs avec nos troupeaux et nos biens, avant que ces loups aient achevé de détruire le pays. Ces animaux au corps fauve, aux dents aiguës, aux ongles tranchants, à la gueule noire, nous épouvantent toute la nuit de leurs cris. On entend dans chaque maison de tristes lamentations : l'un a perdu son fils ; l'autre, son frère ; celui-ci, son veau ; celui-là, sa vache ».

Les vieillards, au milieu de ces cris et des mugissements plaintifs des vaches, prirent le parti de s'éloigner de ces pâturages, et de se diriger, pour l'avantage général, du côté du Vrindâvana. Nanda, en apprenant ce résultat de leur délibération, les encouragea comme un autre Vrihaspati¹, par un long discours. « Si vous avez pris, leur dit-il, la résolution de partir aujourd'hui, il faut sur-le-champ en instruire tous les habitants, et faire sans tarder

¹⁰ *Ficus indica*.

¹¹ L'*yodjana* est une mesure de distance égale à quatre *crossas* ou *cos*, et dont nous avons déjà donné l'évaluation plus haut, lect. XXXIX, note 5.

¹² Nom particulier du figuier indien.

¹³ L'Yamounâ tire ce nom du Calinda, montagne de la chaîne de l'Himâlaya, où cette rivière prend sa source.

¹⁴ Le *sîmanta* est la ligne que laissent sur le haut de la tête les cheveux séparés de chaque côté. Voyez lect. XLVIII.

¹ Vrihaspati est le précepteur des dieux.

vos préparatifs. Hâtez-vous de donner vos ordres à vos serviteurs : que les vaches soient comptées, tous vos ustensiles rassemblés, les veaux réunis par troupes, et les chariots attelés. Rendons-nous d'ici au Vrindâvana ». En entendant ce discours sensé de Nanda, tous les pasteurs se levèrent, et se disposèrent à partir. « Allons, se disaient-ils, marchons. Que ferions-nous ici? partons sans délai ». Tout est en mouvement dans le pâturage, où se répand un long et vaste murmure. Tout s'agite ; le bruit des chars résonne au loin, comme le tumulte des flots de la mer en courroux. Les femmes s'en vont, portant sur leur tête les barattes et leurs vases à deux anses.

Dans les plaines s'allonge une ligne d'émigrants, que l'on pourrait comparer à ces étoiles qui se détachent du ciel. On distingue, semblable à l'arc céleste d'Indra, une immense file de bergères, aux vêtements noirs, jaunes et rouges, qui dessinent les contours de leur sein. Quelques pasteurs, chargés de liens et de cordes qui pendent sur leur dos, ont l'air de ces arbres dont les branches retombent sur la terre. Sous cette foule de chariots qui brillent dans les champs, la plaine ressemble à une mer couverte de bateaux poussés par le vent. En un moment tout le pays resta désert, dépouillé de ses richesses et de son éclat, et n'offrant plus aux regards que de tristes rassemblements de corbeaux.

Bientôt on arriva dans le Vrindâvana, où l'on prit toutes les précautions que nécessitait ce nouvel établissement. On laisse au milieu une enceinte de la longueur d'un yodjana, en forme de demi-lune, afin que les chariots puissent tourner en liberté. Elle est de tous côtés bornée par de hauts cantakins² et par des arbres épineux, et défendue par des fossés garnis de branches épaisses. Çà et là sont dressés les ribots avec la corde qui les fait mouvoir ; les barattes sont purifiées avec une onde claire ; les poteaux élevés, chargés de liens et d'anneaux ; les chariots retournés³, solidement fixés, et retenus par un fort lien aux têtes des poteaux de barattes. Pour se mettre à l'abri, les pasteurs se forment des huttes couvertes de gazon, ou des cabanes faites de branches d'arbres. Les étables sont assainies, les mortiers établis en place, les foyers tournés vers l'orient, le feu allumé et arrosé de beurre clarifié⁴. Des étoffes, des peaux, des tapis sont étendus pour servir de lits. Les femmes transportent l'eau, visitent la forêt et arrachent le feuillage. Tous les pasteurs, jeunes et vieux, se mettent à l'ouvrage avec ardeur, et bientôt la hache abat les branches et les arbres mêmes.

Ce nouvel établissement leur parut convenable : placé au milieu des bois, pourvu de plantes potagères, de fruits et d'eau, il réunissait tous les agréments. Les vaches y donnaient un lait abondant : de tous côtés résonnait le doux chant des oiseaux. Le Vrindâvana était pour eux un véritable Nandana. Tel était le jugement qu'en avait porté Crichna, lorsque, se promenant dans ces bois, il avait heureusement pensé qu'ils offriraient aux troupeaux toute espèce d'avantages. La terrible saison des chaleurs n'exerçait plus ses ravages ; on était dans le mois où la santé ranime les corps : l'ambrosie semblait tomber du ciel avec la pluie ; le gazon croissait avec force. En effet, là où se trouve le vainqueur de Madhou, le bienfaiteur du monde, quel mal pourrait arriver aux veaux, aux vaches, à tous les autres êtres ? C'est donc ainsi que les troupeaux, les pasteurs, et le jeune Sancarchana, se trouvèrent établis dans la demeure désignée par Crichna.

² *Mimosa catechu*.

³ Il me semble retrouver ici la description que donne Ammien-Marcellin du campement des Alains : *Cumque ad graminea venerint, in orbiculatam figuram locatis sarracis, velut carpentia civitates impositas vehunt, etc.*, I. XXXI.

⁴ Ce beurre est appelé *ghrita* (mot que l'on écrit *ghee* en le dénaturant) : on le fait chauffer doucement, puis on le laisse refroidir, et l'on s'en sert pour la cuisine comme pour les sacrifices.

SOIXANTE-SIXIÈME LECTURE. DESCRIPTION DE L'AUTOMNE¹.

Vêsampâyana dit :

Les deux charmants enfants de Vasoudéva, une fois fixés dans le Vrindâvana, coururent de tous côtés, entraînant avec eux leurs troupeaux. L'été venait de finir, et dans ces bois ils se livraient à tous les plaisirs de la saison. Ils jouaient avec les pasteurs, ou se baignaient dans l'Yamounâ. L'automne comblait tous leurs vœux. De grands nuages, dont le sein était sillonné par l'arc d'Indra, se fondaient en pluies abondantes. L'oeil n'apercevait plus le soleil ni la terre : l'un est voilé par la nue, qui s'épuise pour se grossir encore d'une onde toujours nouvelle ; l'autre est cachée sous un déluge qui la rajeunit. Les bois, brûlés par les ardeurs de l'été, se trouvent rafraîchis par l'eau du ciel et remplis d'une armée de ces insectes à la rouge cuirasse². C'est le moment où les paons s'agitent en cadence, et déploient les richesses de leur queue : le plaisir ravive leurs couleurs, et leurs cris aigus résonnent au loin. Le cadamba³, que raniment les pluies d'automne, reprend sa vigueur et sa grâce, et fournit une pâture nouvelle à l'abeille. La forêt, remplie du parfum de ces fleurs, offre un aspect riant : la chaleur est éteinte ; la terre reçoit avec joie l'eau du nuage, et les montagnes qui en sont arrosées semblent respirer de l'incendie allumé par les ayons du soleil. Le ciel, tourmenté par le vent et couvert de ces grandes masses de vapeurs, ressemble à ces capitales bruyantes et populeuses des rois de la terre. Humectés de ce lait qu'Indra fait jaillir du haut du ciel, et rafraîchis par l'haleine des vents, les bois étalent ici la riche parure du silîndhra⁴ ; là les doux parfums du cadamba ; ailleurs les feux étincelants de la fleur du nîpa⁵. En respirant l'odeur qui s'exhale de la terre, l'homme se sent agité de plaisir. L'air retentit des accents du tchâtaca⁶, du coassement de la grenouille et de la voix perçante du paon. Les torrents impétueux qu'ont grossis les pluies nouvelles franchissent leurs limites, et entraînent les arbres de leurs rives. Les oiseaux qu'enchaînent les orages qui se succèdent, les ailes toutes mouillées, restent immobiles sur les branches. L'auteur du jour est lui-même comme noyé au sein de ces nuages épais, suspendus dans l'air où ils se heurtent avec fracas. Couverte d'arbres que la force des eaux a déracinés, et n'ayant plus de routes tracées, la terre se couronne de gazon. Des quartiers de rochers, coupés par les torrents, tombent de la montagne avec les arbres qu'ils ont vus naître, comme s'ils étaient frappés de la foudre ; et les allées de la forêt sont remplies de ces débris qui, arrachés de la

¹ C'est là un des thèmes favoris des poètes indiens. Quelques ouvrages spéciaux sont fondés sur de pareilles descriptions, tels que le Méghadoûta, le Ghatacarpara, etc. Dans le cinquième acte du *Mritchthhacatî*, une scène entière est consacrée à la peinture des pluies d'automne. Plus loin, nous trouverons encore d'autres descriptions de ce genre, surtout dans l'épisode de Vadjranâbha. En général, tous ces tableaux sont uniformes, et les auteurs, quoiqu'ils aient écrit dans des mètres différents, semblent se copier les uns les autres.

² Ce sont ces petits insectes connus sous le nom vulgaire de bêtes à Dieu (*coccinella*). Le nom sanscrit est शक्रगोप, *sacragopa*, ou इन्द्रगोप, *indragopa*.

³ *Nauclea cadamba*.

⁴ M. Wilson, dans les notes de sa traduction de *Mâlâtî et Mâdhava*, dit que cet arbre est inconnu. Dans son Dictionnaire, il nous apprend que le *silindhra* est la fleur du bananier (*plantain-tree*). C'est aussi une espèce de champignon.

⁵ Ce nom convient à trois espèces d'arbres, le *nauclea cadamba*, l'*ixora bandhuca*, et l'*asoca*.

⁶ Le *tchâtaca*, appelé aussi *sâranga*, est une espèce de coucou (*cuculus melanoleucus*). On suppose qu'il ne boit que l'eau des nuages.

colline, roulent et s'enfoncent dans la terre, comme une grêle que vomirait la nue. Les éléphants sauvages, en entendant la voix de la tempête, élèvent leurs trompes, et inondés par la pluie, ils ressemblent à des nuages qui seraient descendus sur la terre.

A la vue de ces masses humides qu'amène dans l'air la saison de l'automne, le fils de Rohinî, dans un moment d'épanchement amical, dit à Crichna : « Regarde ces nuages noirs, entourés d'une espèce de bracelet de grues. O Crichna⁷, en s'élevant dans le ciel, ils semblent t'avoir volé la teinte de ton corps ; le temps a pris ta couleur, le ciel s'est rendu semblable à toi. Comme toi, la lune se cache, et habite au sein des nuages orangeux. Le ciel, couvert de ténèbres, et comparable pour sa couleur à la feuille du lotus noir, est sombre et obscur. Vois, Crichna, dans cet intervalle où la chaîne des nuages a détaché un de ses anneaux, vois de quel éclat brille la belle montagne du Govarddhana. Le noir tchâtaca, ivre de bonheur à l'arrivée de la pluie, remplit les bois des accents de sa joie. Le gazon, arrosé d'une eau vivifiante, couvre la terre de sa douce verdure. Au moment de l'automne, ces roches inondées, ces bois, ces fruits de la terre, tous ces champs ont un instant perdu leurs charmes et leur beauté. O Dâmodara, c'est le règne des nuages audacieux, qui, effrénés et bruyants, soulevés par le vent rapide, portent l'inquiétude et le regret au cœur du voyageur. O Hari, toi qui parcourus les mondes en trois pas, ta demeure est au milieu de ces masses ceintes de l'arc d'Indra⁸ à trois couleurs, qui n'a ni flèches ni corde. L'astre, oeil brillant du monde, poursuit sa carrière dans l'obscurité ; il a perdu sa chaleur et sa couronne de rayons. Le ciel et la terre semblent confondus et unis ensemble par ces torrents non interrompus de pluies et cet océan de nuages. Sur la terre, les nîpas, les ardjounas⁹ et les cadambas laissent aussi tomber leurs pluies de fleurs ; et les vents tumultueux, se chargeant de leurs parfums, soufflent pour allumer l'amour. Quant au ciel, occupé par ces vagues nuageuses, immense et profond, il ressemble à une mer : on le prendrait aussi pour un guerrier disposé à combattre ; son arc est celui d'Indra ; sa flèche, c'est la pluie allongée en traits aigus ; son armure éblouissante, c'est l'éclair. Les vapeurs légères se groupent, s'amoncellent autour du sommet des rochers et des arbres : on dirait des troupes d'éléphants qui vomissent de l'eau ; et l'air, qui en est obstrué, présente aux yeux la couleur de l'Océan. Sortis du sein de la mer, les vents s'en vont, courbant les pointes des gazons, frais, humides, déchaînés et violents. Pendant la nuit, la lune est comme endormie au milieu de ces nuées qui se fondent en eau : pendant le jour, le soleil paraît comme submergé, et les dix régions du ciel flottent dans les ténèbres. Les trésors du lotus sont çà et là dispersés au gré du souffle des vents, et la pluie empêche de faire la distinction du jour et de la nuit. O Crichna, le Vrindâvana réparant les dommages que lui avaient causés les chaleurs et couronné par les nuages, ressemble au divin Tchêtraratha¹⁰ ». C'est ainsi que le frère aîné de Crichna, le robuste Sancarchana, célébrait les avantages de l'automne en visitant les pâturages. Ces deux enfants, occupés de leurs plaisirs, passaient ce temps à parcourir avec leurs parents cette immense forêt.

⁷ On a déjà vu que le mot *Crichna* signifie *noir*.

⁸ Le texte porte *Haryaswa*, synonyme de *Harivâhana*. Voyez ce dernier mot, lect. XXXIV, note 3.

⁹ *Pentaptera arjuna*.

¹⁰ C'est le jardin du dieu Couvéra, ainsi appelé du nom de son gardien *Tchitraratha*.

SOIXANTE-SEPTIÈME LECTURE. DESCRIPTION DU LAC DE CÂLIYA.

Vêsampâyana dit :

Il arriva un jour à Crichna de s'engager dans cette belle forêt sans être accompagné de Sancarchana. Son visage était charmant : les boucles de ses cheveux tombaient sur ses tempes, et son teint avait la couleur du lotus noir¹. Le Srîvatsa brillait sur sa poitrine, comme les taches sur le disque de la lune. Sa jambe était ornée d'un bracelet, comparable pour sa forme au lotus épanoui, et pour sa couleur sombre, à la soucoumârâ². D'un pas rapide Crichna s'élançait dans les lieux les plus inaccessibles. Sous son vêtement jaune, moelleux, léger, tel que les filaments du lis aquatique, il charmait les yeux des mortels et ressemblait au nuage qui accompagne le crépuscule. Ses bras, objet d'adoration pour les dieux, étaient occupés à soigner les veaux, et portaient des cordes et le bâton pastoral. Dès son enfance, sa bouche, garnie de lèvres rouges, rappelait, par sa beauté comme par ses parfums, l'agréable lotus ; et son visage, entouré des boucles pendantes de ses cheveux, ressemblait au calice de cette fleur entouré d'une rangée d'abeilles. Sur sa tête brillait une guirlande formée des boutons de l'ardjouna, du cadamba, du nîpa ; on aurait dit une couronne de ces étoiles, qui sont l'ornement du ciel ; en le voyant ainsi paré, on l'aurait pris pour le beau Nabhasya³, noir et caché sous sa couronne de nuages. Son cordon, formé de cousa⁴, pendait sur sa poitrine, agité par le souffle du vent. Il s'en allait chantant, jouant ou dansant, apprenant à la forêt à redire, tantôt le son des feuilles dont il se faisait un instrument agréable, tantôt les doux accents de la flûte pastorale, et conduisant ses vaches au milieu des bois.

Ainsi le maître de la lumière, Crichna, aussi sombre que le nuage, vit au milieu des pasteurs, se livrant à mille ébats joyeux, dans ces forêts agréables et variées, où résonnent les cris des paons, où le plaisir enflamme les cœurs, où de tous côtés retentit le fracas des nuages qui se poussent et se heurtent, où les routes sont couvertes d'un tapis de gazon, et ornées des panaches du silîndhra⁵ ; où les bourgeons, rafraîchis par la pluie nouvelle, s'empressent d'éclorre ; où les parfums du késara⁶ exhalent l'ivresse du plaisir ; où tout,

¹ Nous avons déjà dit que cette couleur noire est plutôt un bleu foncé. On distingue des lotus de différentes couleurs ; il y en a de bleus, de rouges et de blancs. Cette variété de teintes est la cause d'une certaine confusion dans les comparaisons des poètes. Le lotus est le lis d'eau (*nymphæa nelumbo* ou *nelumbium speciosum*).

² La *soucoumârâ* est une espèce de jasmin double.

³ C'est un nom du mois de *bhâdra* (août-septembre), qui tombe dans la saison des pluies.

⁴ Le cordon appelé ici कण्ठमूत्र *canthamûtra*, est celui qui distingue les trois premières castes : il se compose de matières différentes, selon la différence des classes. Celui de Crichna est de *cousa* (*poa cynosuroides*) ; or le *cousa* forme la ceinture de la caste brahmanique. Je ne sais en vérité pour quelle raison on le donne ici comme composant le cordon de Crichna ; car celui-ci par sa naissance véritable était Kchatriya, et par sa naissance supposée il était Vêsyâ. Son cordon devait par conséquent être de laine ou du moins de chanvre.

⁵ Voyez lect. précédente, note 4.

⁶ *Mesua ferrea*, nommé communément *nagesar*. C'est encore le *mimusops elengi*, qui produit des fleurs blanches très-odorantes.

enfin, respire le tendre amour. Dans ces lieux charmants, Crichna, caressé par l'haleine des vents que renouvellent et entretiennent les arbres agités, s'abandonnait doucement à son bonheur. Un jour, errant avec ses vaches au milieu de ces bois, il aperçut le haut et superbe nyagrodha ; ce roi des arbres s'élève au-dessus de la terre comme un nuage, il étend au loin la masse de ses rameaux, dont il couvre la moitié du ciel, et brave les coups de la tempête. La couleur noire des nombreux oiseaux auxquels il sert d'asile, la teinte de ses fruits et celle de ses feuilles se confondent ensemble pour présenter à l'oeil le spectacle d'une multitude d'arcs-en-ciel. Magnifique ornement de ces lieux, superbement paré de ses branches et de ses fleurs, poussant profondément ses larges racines, il supporte le choc des vents et des nuées, et semble régner sur les autres arbres de ce canton, entretenant le bonheur sous son ombrage, interceptant également la pluie et la chaleur.

En voyant ce nyagrodha, comparable à une haute montagne, et surnommé Bhândîra⁷ Crichna résolut d'y établir sa demeure. C'est là qu'avec les jeunes et vertueux pasteurs de son âge, pendant le jour, il s'occupait de ses jeux : ce lieu était pour lui comme le Swarga. A l'ombre du Bhândîra, toute cette jeunesse se livrait à des amusements champêtres. Les uns, formant un rond, font éclater leur joie par des chants : les autres, entraînés par le plaisir, célèbrent les louanges de Crichna. Ils chantent, et lui, il fait résonner ou la feuille qu'il sait rendre harmonieuse, ou la flûte, ou la courge bruyante⁸, ou le luth mélodieux. Ce jeune pasteur, à l'oeil vif comme le taureau, en menant paître ses vaches, arriva sur les bords de l'Yamounâ, ornés d'arbres touffus et magnifiques. Il vit cette rivière dont les eaux serpentent mollement, arrosant les campagnes où elles portent une heureuse fécondité et une douce fraîcheur. Son lit est rempli de lotus : son onde rapide et tumultueuse promet un bain délicieux et une boisson salubre. Au moment de l'inondation, ses vagues furieuses courbent les arbres de ses rives. Ses eaux sont couvertes de cygnes et de canards sauvages : elles résonnent du cri des grues et des autres oiseaux qui viennent par couples nombreux les visiter. Ses flots, réunissant tous les genres d'agrément, sont remplis de poissons, et ornés de fleurs et de verdure. S'il était permis de personnifier l'Yamounâ, je dirais qu'on peut prendre ses courants pour ses pieds, ses îles pour ses reins arrondis, ses abîmes profonds pour son ombilic, son limon pour la teinture de ses cheveux, ses bancs de sable pour son ventre, ses vagues pour le triple pli de sa gorge, ses troupes de canards sauvages pour ses seins, ses rives allongées pour son visage, l'écume de ses flots pour ses dents brillantes, les cygnes qui jouent à sa surface pour son doux sourire, ses belles plantes rouges pour ses lèvres, la courbure de ses bords pour ses sourcils, les lotus de ses ondes pour ses yeux, les larges étangs qu'elle alimente pour ses tempes, les fibres des sêvâlas⁹ pour ses cheveux, ses longs affluents pour ses bras, ses anses pour ses oreilles, les lignes d'oies sauvages pour ses pendants, ses coquillages pour sa parure, ses poissons pour son éclatante ceinture, le balancement de ses eaux pour sa robe de lin, les cris des grues pour le bruit des clochettes de ses pieds ; il semble que son vêtement est formé de la poussière du câsa¹⁰. Les cygnes et les tortues sont les taches de son corps, et les crocodiles frottent

⁷ On l'a, dit-on, surnommé *Bhândîra*, parce que Crichna prenait ses repas sous cet arbre : de भान्दा, *bhânda*, qui signifie *vase, vaisselle de terre*.

⁸ Nous avons vu que le luth indien était formé de deux calebasses attachées aux deux bouts d'une tablette allongée. Il est possible qu'il y eût aussi un instrument composé d'une seule gourde. On appelle *cacoubha* ou *prasévaca* la partie qui, dans d'autres luths, forme comme le ventre : c'est un vaisseau de bois, couvert de peau, placé sous le manche, ou bien une pièce de bois courbée au bout du luth.

⁹ Plante aquatique (*Vallisneria octandra*).

¹⁰ Espèce de gazon (*saccharum spontaneum*). Au moment de l'automne, ce gazon remplit les bords des fleuves. Il s'élève à dix ou quinze pieds de haut, et la base de ses fleurs est environnée d'un duvet blanc, qui semble blanchir tous les champs.

doucement et caressent ses membres : les hôtes des forêts viennent se baigner dans ses ondes, qui forment la boisson de ces animaux et le lait des hommes. Ses bords sont aussi couverts de saints ermitages.

Crichna contemplant cette rivière, épouse de l'Océan¹¹ ; et sa présence semblait encore embellir l'Yamounâ. Dans ses courses sur les bords de cette noble rivière, il aperçut un grand lac, large d'un yodjana, que les dieux eux-mêmes craignent de traverser, et dont les eaux noires et immobiles présentent l'apparence d'une mer tranquille. On n'y voit aucun poisson, aucun oiseau aquatique. Abîme profond, il ressemble à un ciel couvert de sombres nuages. Ses rives dangereuses sont percées çà et là de larges trous remplis de serpents, et couvertes de la fumée d'un feu allumé au foyer d'un poison brûlant. Les troupeaux ne trouvent point d'herbage aux environs ; aucun animal ne peut s'y désaltérer, et l'homme pieux ne vient point y faire les trois ablutions¹² ordonnées par la loi. Les habitants de l'air évitent ce voisinage ; les eaux de ce lac répandues sur le gazon semblent le brûler, et la solitude s'étend un yodjana à la ronde : telle est la force terrible et dévorante du venin renfermé dans ces ondes, c'est comme une flamme pernicieuse dont l'influence s'étend jusqu'à un crosa¹³ au nord du Vradja¹⁴. En voyant ce lac profond, large, effrayant, Crichna se dit : « Il est évident que ce lac est aujourd'hui le séjour du terrible et noir Câliya, prince des serpents. Autrefois il demeurait sur la mer : il l'a quittée par la crainte que lui inspirait Garouda, roi des oiseaux, ennemi des serpents, et il infeste aujourd'hui l'Yamounâ qui coule vers la mer. La terreur qu'inspire sa présence en ces lieux a rendu ce canton désert. Ces bois tristes et sombres, remplis d'herbes, encombrés de branches nombreuses et d'arbres renaissant de leurs propres racines, sont encore fréquentés par les compagnons de Câliya, et de tous côtés hérissés de ce nirvichâ¹⁵ qui semble nourri de poisons, obstrués de larges troncs que noircissent les sêvâlas, et de rejetons rabougris. Il faut que l'on puisse se promener sur les deux rives de ce lac : et par conséquent, il est nécessaire que je triomphe du roi des serpents, pour que ces ondes, maintenant impures, deviennent, après ma victoire, bonnes, salutaires, et qu'heureusement visitées par tous les habitants du Vradja, elles servent sans inconvénient à leurs usages journaliers et à leurs pieuses ablutions. C'est pour accomplir une pareille mission que je suis venu habiter le Vradja ; c'est pour détruire tous les monstres de cette espèce que je suis né sous la forme d'un pasteur. En jouant, je vais monter sur ce cadamba ; je me jetterai de là dans ce lac redoutable, et je triompherai de Câliya. Cette action mettra en renom dans le monde la force de mon bras ».

¹¹ Les rivières sont, dans la mythologie indienne, épouses de l'Océan.

¹² Ce passage désigne sans doute la cérémonie de la *sandhyâ*, qui consiste à réciter certains *mantras*, et à se rincer la bouche avec de l'eau (*âtchamana*) à certaines heures déterminées, et particulièrement au lever et au coucher du soleil et à midi.

¹³ Le *crosa* est le quart de l'*yodjana*, lequel est évalué le plus ordinairement à 9 milles.

¹⁴ La signification de ce mot s'est étendue au nouvel établissement formé par les pasteurs. Il veut dire particulièrement *station de bergers*.

¹⁵ *Curcuma zedoaria*. Le poète semble donner l'explication du mot nirvichâ en ajoutant विषान्नं *vichânnam* (*veneno nutritum*). Je fais cette remarque, parce que cette étymologie est contraire celle qu'indique M. Wilson.

SOIXANTE-HUITIÈME LECTURE. VICTOIRE REMPORTEE SUR CÂLIYA.

Vêsampâyana dit :

Aussitôt le jeune Crichna s'approchant des bords du lac, attache avec force sa ceinture, et monte légèrement sur le haut d'un cadamba. De là, se laissant pendre comme un nuage, il tombe au milieu du lac. Le bruit de sa chute retentit au loin ; l'onde en est troublée, et rejaillit comme la pluie que l'on voit s'élaner de la nuée qui vient de crever. La grande demeure des serpents est dans l'agitation : leur prince sort de l'eau, le courroux étincelle dans ses yeux rouges de colère, et Câliya en ce moment ressemble à une masse de sombres nuages qui renferment la tempête. Cinq têtes larges et horribles s'élèvent autour de son vaste corps, terminées par cinq gueules qui vomissent des feux et agitent leurs dards. Il bondit en fureur, il lance des éclairs, et semble remplir tout le lac de sa masse enflammée. L'onde frémit, et l'Yamounâ recule comme épouvantée. En voyant les gueules du monstre regorgeant de feux, en voyant le jeu téméraire de Crichna qui se jette dans le lac, le vent lui-même s'arrête avec effroi. Le roi des serpents, environné de fumée, lance des flammes qui, en un moment, réduisent en cendres les arbres voisins de la rive : tel sera un jour l'effet terrible du feu qui viendra à la fin des âges. Ses enfants, ses femmes, et les autres serpents, ses grands officiers, tous arrivent et vomissent un feu terrible, mêlé de flots de poison et de tourbillons de fumée. Ils forment d'horribles noeuds, dont les pieds et les mains de Crichna sont enchaînés : le merveilleux enfant reste immobile comme une montagne. De leurs dents aiguës et venimeuses, les serpents le piquent avec fureur : l'onde est troublée, Crichna seul est tranquille, leur rage et leurs poisons ne peuvent rien contre sa vie.

Cependant tous les pasteurs tremblants reviennent au Vradja en pleurant ; les larmes affaiblissent leur voix. « Crichna, disent-ils, est devenu fou, et s'est jeté dans le lac de Câliya : en ce moment le roi des serpents le dévore ; venez, hâtez-vous. Annoncez promptement cette nouvelle à Nanda et à ses gens : dites-lui que son enfant vient de lui être enlevé par le serpent qui habite le grand lac ».

Nanda, en entendant ces mots, est frappé comme d'un coup de tonnerre : abattu, consterné, il se rend aussitôt sur les bords du lac, suivi des enfants, des jeunes gens, des vieillards et de Sancarchana : toute cette foule arrive près de la demeure du roi des serpents. Nanda et les autres pasteurs avaient les yeux remplis de larmes : ils gémissaient hautement, immobiles sur la rive. Quelques-uns s'écriaient : « Pauvre enfant, hélas ! » « Hélas ! » répondaient quelques autres. Il y en avait qui se contentaient de pleurer, suffoqués par leur douleur. Les femmes surtout plaignaient Yasodâ : « C'en est fait de toi ; ton cher enfant se trouve au pouvoir du roi des serpents. Ton coeur serait dur comme une pierre, s'il ne se fendait point. Et comment résisterait-il à ce triste spectacle ? Hélas ! regardez Nanda : le voilà qui, sur les bords du lac, jette les yeux sur son fils, et semble avoir perdu tout sentiment. Suivons Yasodâ, et allons avec elle nous précipiter dans ce lac où demeure le serpent. Que ferons-nous désormais dans le Vradja sans Dâmodara ? Qu'est-ce que le jour sans le soleil, la nuit sans la lune, les vaches sans le taureau ? Qu'est-ce que le Vradja sans Crichna ? Sans Crichna nous sommes perdues ; il en sera de nous comme des vaches qui n'ont plus leur veau ».

Sancarchana, qui participe à la nature de Crichna, et qui ne forme avec lui qu'un seul corps en deux moitiés, entendit les plaintes de ces femmes et celles de tous les habitants du

Vradja. Il en fut touché, et dit avec émotion à l'immortel Dâmodara : « Crichna, Crichna, ô toi qui fais le bonheur de ces bergers, hâte-toi d'user de ta force pour dompter ce roi des serpents, armé de ses poisons. Nos parents et les autres, qui te croient un simple mortel, gémissent amèrement sur ton sort ». Crichna n'eut pas plutôt entendu ce discours du fils de Rohinî, discours qui était accompagné de gestes expressifs, qu'il se mit en jouant à remuer les bras, à briser ces noeuds de serpents dont il était serré, et à fouler sous ses pieds ces troupes de monstres qui sortaient de l'eau. Bien plus, de sa main il saisit une des têtes énormes de leur roi, il l'abassa devant lui et s'élança légèrement dessus. Élevé sur cette espèce de théâtre, Crichna se mit à danser, balançant ses membres ornés de bracelets brillants. Le serpent, tout meurtri de ces mouvements, et vomissant par ses gueules un sang noir, dit à son vainqueur : « O Crichna, si j'ai témoigné tant de fureur, c'est que j'ignorais qui tu étais. Je me déclare vaincu ; mes poisons sont épuisés, et je me remets en ton pouvoir. Dis-moi ce que je dois devenir avec mes femmes, mes enfants et toute ma famille. A qui serai-je soumis désormais ? Je ne demande pour moi que la vie ».

En voyant à ses pieds le monstre aux cinq têtes, le dieu qui a pour étendard l'oiseau ennemi des serpents¹, sentit sa colère s'éteindre tout à coup, et il répondit au roi suppliant : « Je ne puis te laisser habiter les ondes de l'Yamounâ. Va chercher un asile au milieu des flots de la mer avec ta famille et tes parents. Mais celui de tes sujets ou de tes enfants qui se trouvera désormais sur cette terre ou dans les eaux qui en dépendent, recevra aussitôt la mort de ma main. Abandonne cette contrée-ci, dont le bonheur doit être assuré par ta retraite ; que la grande mer devienne ton séjour. Si Garouda, ton ennemi, t'y poursuivait, et venait à te menacer de quelque coup mortel, montre-lui sur tes têtes la marque de mes pieds, et il cessera ses attaques ». Ainsi parla Crichna : le roi des serpents vint de ses têtes lui toucher les pieds, et à la vue des pasteurs qui contemplaient ce spectacle, il sortit du lac. Après son départ, les pâtres, transportés d'admiration, accourent vers Crichna, célébrant ses louanges et tournant autour de lui avec de profondes salutations². Pénétrés d'amour pour leur bienfaiteur, ils disaient tous à Nanda, quand ils se trouvaient avec lui dans les bois : « Tu es heureux d'avoir un tel fils : le ciel t'a bien favorisé. Crichna se montre aujourd'hui dans nos maux le sauveur des bergers, des vaches et des pâturages : c'est notre maître maintenant, que cet enfant aux grands yeux. Le bonheur règne sur tous les bords de l'Yamounâ si chérie des Mounis : nos vaches peuvent en sûreté errer sur ses rives. Nous serions des pâtres bien grossiers, si nous ne reconnaissons toute la grandeur de Crichna, qui est dans le Vradja comme un feu caché dans le foyer ».

C'est ainsi que, pleins d'admiration pour l'immortel Crichna, et ne tarissant plus sur ses louanges, les pasteurs vivaient dans leurs pâturages, aussi heureux que les dieux dans le Tchêtraratha.

SOIXANTE-NEUVIÈME LECTURE.

MORT DE DHÉNOUCA.

Vêsampâyana dit :

Après cette victoire remportée par Crichna sur le roi des serpents, habitant du lac d'Yamounâ, les deux fils de Vasoudéva se mirent à parcourir le pays, et ils arrivèrent avec leurs vaches à la belle montagne de Govarddhana. Au nord de cette montagne, près de la

¹ On se rappelle que Garouda est la monture et l'étendard du dieu Vichnou.

² C'est-à-dire qu'ils firent la cérémonie appelée *pradakckina*, qui consiste à tourner à droite autour de la personne qu'on veut honorer.

rive de l'Yamounâ, ils aperçurent une grande et magnifique forêt de palmiers. Ils entrèrent avec plaisir sous l'ombrage de cette forêt, et s'y livrèrent à leurs joyeux ébats, semblables en ce moment à deux jeunes taureaux. Ce pays était une plaine étendue et fertile, d'une terre ferme, noire et non pierreuse, couverte d'un épais gazon. Ces palmiers, qui faisaient son ornement, élevaient leurs branches nombreuses et pareilles à des trompes d'éléphants ; ils étaient remarquables par leurs noeuds larges et noirs, et chargés de fruits déjà mûrs. Alors l'aimable Dâmodara dit à son frère : « Vois, que de fruits présentent ces palmiers ! Il ne faudra qu'un léger effort pour faire tomber à terre ces dattes odorantes, douces, noires et remplies de jus. Si leur parfum charme à ce point notre odorat, elles doivent, par leur goût, ressembler à l'ambrosie : telle est ma pensée ». Le fils de Rohinî sourit à ce discours de Dâmodara, et secoua ces arbres pour en faire tomber les fruits. Or, ce bois non fréquenté passait pour être le séjour des mauvais esprits ; désert, abandonné, on le comparait à l'enfer. Il était la demeure d'un Dêtya terrible, nommé Dhénouca, qui avait la forme d'un âne, et qui marchait accompagné d'une troupe d'animaux de la même espèce. Rempli d'un orgueil farouche, ce monstre défendait l'approche de ces lieux aux hommes, aux oiseaux, aux quadrupèdes. Il entendit le bruit de ces palmiers que l'on secouait et des dattes que l'on faisait tomber. Transporté de colère, et tel qu'un éléphant furieux, il accourt. Ses crins sont hérissés, ses yeux fixes, son hennissement horrible. De son pied il creuse la terre : sa queue se redresse, tout son poil se lève, sa bouche est ouverte et menaçante comme la Mort qui dévore tous les êtres. Il s'avance, et voit le fils immortel de Rohinî sous ces palmiers qui deviendront plus tard l'emblème de ce héros et l'ornement de son étendard¹. Il le mord, et se retournant aussitôt, il lui lance à la poitrine ses deux pieds de derrière. Le fils de Rohinî, n'ayant aucune arme, saisit par ces pieds-là même le Dêtya métamorphosé en âne, le fait tourner en l'air, et le jette sur le haut d'un palmier. L'âne tout meurtri, les jambes, les épaules et le dos fracassés, retombe à terre avec les dattes qu'il abat dans sa chute. Dès que Sancarchana l'a vu étendu sans vie et sans honneur, il saisit également les autres ânes et il les traite de la même manière. La terre est couverte de leurs corps et des dattes qui sont tombées avec eux, et ressemble au ciel sur lequel s'étendent les nuages dans la saison de l'automne.

Ce Dêtya une fois détruit avec ses compagnons, le bois de palmiers, déjà si beau, le parut encore davantage. La terreur est désormais bannie de ce lieu : on peut contempler sans effroi les beautés et les agréments qu'il étale, et les vaches y paissent en sûreté. Tous les pasteurs, délivrés de leurs craintes, viennent s'y promener avec plaisir ; et pendant que les vaches errent tranquillement dans ces pâturages, nos deux jeunes bergers, doués de la force des éléphants, se font une couche de feuillée, et s'y livrent aux douceurs du repos.

SOIXANTE ET DIXIÈME LECTURE.

MORT DE PRALAMBA.

Vêsampâyana dit :

Le bonheur régnait dans toute la contrée, et on le devait aux deux fils de Vasoudéva. Ils quittèrent le bois des palmiers pour revenir vers le Bhândîra. Les vaches que conduisaient ces charmants pasteurs croissaient en nombre : les forêts se couvraient de fleurs et de fruits. Il était beau de voir ces deux jeunes bergers s'agiter en cadence, chanter, former des berceaux avec les branches des arbres, distinguer par des noms les vaches et leurs veaux.

¹ Un des surnoms de Sancarchana est तालद्वज, *Tâladhwadja*, parce qu'un palmier était représenté sur sa bannière.

Leurs épaules sont chargées des liens qui servent à attacher leurs troupeaux, leur poitrine est ornée de guirlandes tressées avec les fleurs des bois. Ardents, impétueux comme deux jeunes taureaux à la corne naissante, marqués de belles taches de poudre d'ocre jaune¹, couverts d'un vêtement uniforme et champêtre, ils ressemblent à deux nuages dont les teintes sont noires et blanches, et qu'embrasse l'arc du grand Indra. Ils se promènent dans les routes de la forêt, et cueillent des pointes de cousa et des fleurs dont ils se font des pendants d'oreilles.

Mais non contents d'errer seuls dans les bois de Govardhana, ils prenaient aussi avec eux des compagnons, et s'exerçaient à des jeux où leur adresse avait toujours l'avantage. Ces deux êtres, objet de l'adoration des Souras, et descendus maintenant à la condition² humaine, se réunissaient à leurs parents, et tous ensemble ils couraient la forêt en folâtrant. Quelquefois, à l'ombre de ce magnifique et large figuier appelé Bhândîra, ils s'arrêtaient pour jouer. Là, ils simulaient les marches et contremarches des soldats ; armés de pierres et de traits, ces bergers se formaient en rang, s'avançant en ordre de bataille sous les ordres de leurs deux jeunes capitaines.

Telles étaient leurs occupations : le Dêtya Pralamba³ conçut le dessein de partager leurs amusements, afin de mieux observer les fils de Vasoudéva. Sous le vêtement d'un berger, orné de fleurs des bois, il les imitait dans leurs rires et dans leurs jeux : à la faveur de ce déguisement, Pralamba, sans aucune crainte, mêlé parmi ces hommes auxquels il s'était rendu semblable, pouvait remplir en secret son rôle d'espion. Les pasteurs le prenaient pour un de leurs parents, et sans méfiance ils jouaient avec cet ennemi des dieux qui leur apparaissait sous une forme trompeuse. Cependant Pralamba, pénétrant les ténèbres qui couvraient l'existence des deux enfants mystérieux, attachait son regard sur Crichna et sur le fils de Rohinî. Il aurait voulu les perdre tous les deux : mais Crichna lui paraissait doué d'une force invincible et miraculeuse. Pralamba aima mieux s'attaquer au fils de Rohinî. Ces bergers, un jour, jouaient tous ensemble à un jeu d'enfant, nommé harinâcrîdana⁴ ; ce jeu consiste à se former en deux partis ; chacun se choisit un rival, et lui dispute le prix de la course. Crichna courait avec le berger Srîdâman, et Sancharchana avec Pralamba : les autres pasteurs avaient également chacun leur adversaire, et tous à l'envi cherchaient à se surpasser par leur légèreté. Crichna l'emporta sur Srîdâman, Sancharchana sur Pralamba ; enfin les pasteurs du parti de Crichna eurent tous l'avantage. Les vainqueurs exigèrent qu'on les portât en courant jusqu'au pied du Bhândîra, qui était le but désigné. Le Dêtya prit donc Sancharchana sur ses épaules : mais sur-le-champ il pâlit, comme le nuage qui passe devant la lune. Incapable de supporter le poids du fils de Rohinî, son grand corps se gonfle, s'allonge, comme la nue que remplit la majesté d'Indra. Pralamba prend alors une forme épaisse et noire, pareille au Bhândîra. Cinq brillants ornent son turban, qui a l'éclat de l'astre du jour. Sa face étincelle comme le soleil au milieu d'un nuage. Sa tête est longue, son col épais, sa taille énorme, son aspect effrayant et pareil à celui du Trépas, et son oeil aussi large que la roue d'un char. La terre s'abaisse sous ses pas. Une guirlande pend sur sa poitrine, son vêtement est flottant, et il s'avance, tel que la nuée surchargée d'humides

¹ Cette substance s'appelle *souvarnândjana* ou *swarnagêrica*. Les Indiens s'en servent pour se faire, par ornement ou par dévotion, certaines marques qu'ils renouvellent avec soin.

² Le mot qui exprime cette idée est *दीक्षा*, *dîkchâ*. Il signifie proprement sacrifice préparatoire. La pensée religieuse des Indiens voit un sacrifice dans l'accomplissement d'un devoir quelconque : outre cela, l'expression du poète est ingénieusement inventée pour représenter la partie de la vie de son héros, par laquelle celui-ci prélude à sa virilité.

³ Dans la LIVE lecture, on dit que Pralamba habitait le figuier *Bhândîra*.

⁴ Espèce de jeu de barres : ce mot signifie *jeu de cerf*.

vapeurs. Il emporte le fils de Rohinî avec la même rapidité que la Mort entraîne le monde entier submergé sous les flots. Sancharchana enlevé par Pralamba ressemblait à la lune apparaissant dans l'air sur un nuage sombre. Placé sur les épaules du Dêtya, il éprouva un moment de trouble et d'hésitation, et il dit à Crichna : « Je me sens enlevé par cet Asoura qui se hausse comme une montagne. Il n'avait pris la forme humaine que pour déguiser sa puissance magique. Que dois-je faire à ce Pralamba, méprisable ennemi, à qui l'orgueil conseille de doubler sa taille et de prendre cet étrange accroissement ? » Crichna lui répondit en riant, et d'un air enjoué, lui qui connaissait la nature et la force du fils de Rohinî⁵ : « Subis l'inconvénient de ta nature humaine. Mais il en est une autre en toi, nature spirituelle et inaltérable. Tu as revêtu une forme terrestre, forme mystérieuse d'un être incompréhensible. Cependant souviens-toi que tu es aussi l'esprit de Nârâyana dans les révolutions successives des mondes : songe que c'est toi-même qui es le souffle de vie, animant la mer universelle. Rappelle-toi que tu es l'essence première des dieux antiques, de Brahmâ, de l'eau, et que ce grand tout repose sur toi. Le ciel est ta tête, le monde ton corps, la terre ta base, le feu ta bouche ; c'est ta respiration qui est l'âme des êtres ; c'est ton intelligence qui les a créés. Tu as cent visages, cent membres, cent pieds, cent yeux ; mille lotus s'élèvent sur ton ombilic⁶, tu brilles de mille rayons, et tes ennemis ne sauraient te résister. Les habitants des cieux voient bien ce que tu as daigné manifester dans ce monde ; mais ce que tu n'as pas toi-même révélé, qui pourrait oser le rechercher ? C'est toi qui as déclaré ce que l'on pouvait connaître dans l'ordre présent des choses : mais qui peut savoir les secrets que tu as gardés pour toi ? Les dieux eux-mêmes n'en ont aucune connaissance. Ils ne voient point dans l'air ta forme spirituelle, ils n'aperçoivent et ne peuvent honorer que ta forme matérielle et factice. Tes limites sont invisibles pour l'oeil même des dieux ; de là vient que tu as été surnommé Ananta⁷ (l'infini). Tu es l'être unique, simple, impalpable comme l'atome, plus délié encore que l'atome même. Tu es la colonne sur laquelle est fondée la terre appelée éternelle (*sâswatî*), l'immuable matrice des êtres animés, le soutien de l'univers. C'est toi qui te joues sur les quatre océans, qui as imaginé la distinction des quatre castes, qui es le maître des quatre âges, et qui jouis des fruits des quatre holocaustes. Tu es dans le monde ce que j'y suis moi-même ; nous ne formons qu'un seul corps qui pour le bien des êtres est divisé en deux parties. Dieu éternel, tu es l'immortel Sécha ; ce sont ces deux moitiés de notre corps, séparées et cependant toujours unies, qui servent à soutenir la terre. Ce que je suis, tu l'es aussi ; ce que tu es, je le suis également. Nous sommes deux en un seul corps. Pourquoi donc restes-tu interdit ? Sur la tête du Dâna, ennemi des dieux, assène avec force un coup de ton poing aussi fort que la foudre ».

Ainsi parla Crichna ; et le fils de Rohinî, rappelé au souvenir de son existence antique et divine, se trouva rempli de toute cette force qui circule dans les trois mondes. De son poing fermé il frappe la tête de l'insensé Pralamba. Le crâne du géant est fracassé, sa tête enfoncée dans son corps ; le Dâna tombe sur ses genoux, et couvre le sol de sa masse inanimée : telle la nuée qui couvrait le ciel et qui tout à coup se trouve fendue et déchirée. De ce corps, dont la tête est brisée, coulent des flots de sang, pareils à cette onde que la colline envoie, toute colorée par l'ocre rouge. Le fils de Rohinî, fier de la victoire qu'il doit

⁵ Ce discours est bien déplacé sous le rapport de l'art ; mais il nous révèle ce que nous devons penser du personnage que nous n'avons encore connu que sous le nom de Sancharchana.

⁶ Allusion à la fable de Vichnou étendu sur les eaux, où il donne naissance au mystérieux *pouchcara*, ou lotus, qui s'élève sur son nombril. Voyez aussi la note 3 de la LXI^e lecture,

⁷ Sancharchana est quelquefois considéré comme une incarnation du grand serpent qui sert de couche à Vichnou, et dont le nom est *Ananta* ou *Sécha*. Quelques auteurs ont voulu voir dans ce serpent l'image de l'écliptique personnifiée.

à sa force, court embrasser Crichna. Celui-ci, et les pasteurs, et les dieux placés au milieu des airs, célèbrent par leurs acclamations le triomphe que Sancarchana a remporté. Des voix, que font entendre les Souras, disent du haut du ciel : « La force ("bala") d'un invincible enfant vient d'abattre un Dêtya ». C'est de là que Sancarchana a reçu le nom de Bala-déva⁸, que lui imposèrent les dieux ; et les hommes sur la terre connurent dès lors sa force prouvée par la mort de ce Dêtya, émissaire de Cansa, et redoutable pour les immortels eux-mêmes.

SOIXANTE ET ONZIÈME LECTURE.

FÊTE D'INDRA.

Vêsampâyana dit :

Pendant que Crichna et Bala passaient ainsi leur temps dans la forêt, les deux mois¹ de pluie arrivèrent. Les deux jeunes bergers revinrent alors ans le Vradja, et apprirent que la fête de Sacra² approchait, et que les pasteurs se livraient déjà aux plaisirs de cet anniversaire. Crichna en voyant tous leurs préparatifs leur avait demandé : « Quelle est donc cette fête de Sacra qui vous cause tant de joie ? » Alors un vieux pasteur lui avait dit : « Mon ami, écoutez pour quelle raison dans le Vradja on honore Sacra. Il est le souverain des dieux et des nuages ; il est l'heureux vainqueur de ses ennemis ; et dans cette fête que nous célébrons chaque année, nous honorons le maître du monde. C'est lui qui envoie les nuées et qui les arme de ses traits : soumises à ses ordres, elles viennent par leurs ondes nouvelles féconder les moissons. C'est lui qui donne à la terre le lait du nuage, lui qui s'honore des surnoms de Pourouhoûta et Pourandara³, lui qui, heureux de nos hommages, donne en revanche le bonheur à la terre. C'est par lui que prospèrent toutes les productions, c'est lui qui est le nourricier des hommes, c'est à lui que nous devons les moyens d'honorer les dieux. Il envoie la pluie, et les moissons s'empresstent d'éclore ; partout sur la terre enchantée semble naître l'ambrosie. Par lui les génisses et les taureaux reprennent leur embonpoint au milieu des gazons verdoyants : les vaches sont heureusement fécondes, et fournissent un lait plus pur. La terre se couvre de fruits et d'herbages, la faim ne menace plus les hommes, dès que les nuées apparaissent au ciel et amènent la pluie. Ce sont là les vaches divines que le grand Sacra s'empresse de traire, et dont le sein renferme un lait pur et nouveau. Au milieu de ces nuages, poussés par le vent et volant en tourbillons, le dieu fait retentir sa grande voix. Entendez-vous, se disent les mortels, ce murmure sourd et lointain ? C'est lui qui parle. Oui, c'est Indra, qui, porté sur les nues et les vents, prélude par ces sons à la tempête, et annonce la foudre qui brise les montagnes. Sa voix éclate dans l'air, et l'eau tombe de ces nombreux nuages déchirés par

⁸ Ce mot signifie dieu de la force : de *bala* ou *vala* on dérive le mot latin *vaincre*. Suivant Wilford, *Baladéva* est l'Hercule indien, que Cicéron appelle *Bélus* (*de Nat. Deor. lib. III*), et que l'on représente quelquefois, comme l'Hercule grec, armé d'une massue.

¹ C'est-à-dire *bhâdra* et *âswina*, ou suivant d'autres, *âswina* et *cârta*. *Bhâdra* correspond à la deuxième moitié d'août et à la première de septembre.

² La fête d'Indra ou Sacra (*Sacrotsava*) arrive le 12 du mois de *bhâdra*, c'est-à-dire vers la fin du mois d'août. Il y a aussi, à la pleine lune d'*âswina* (septembre-octobre), une fête appelée *Saratparwan*, c'est-à-dire, *fête de l'automne* ; mais on y honore la déesse *Lakshmî*. Cette fête porte encore le nom de *Codjâgara* ; ce qui signifie, *qui est éveillé* ? On suppose que la déesse, qui descend alors sur la terre, a promis la fortune à ceux qu'elle trouverait éveillés pendant cette nuit de fête, que l'on passe pour cette raison en réjouissances. De là le nom de *Rangabhoûti*, par lequel on la distingue aussi quelquefois.

³ *Pourouhoûta* signifie *adoré par beaucoup de gens* ; *Pourandara* veut dire *qui brise les villes*.

le tonnerre, et qui environnent leur maître comme autant de serviteurs obéissants. Les formes variées que prennent tour à tour ces masses immenses forment une espèce de décoration dont la main du dieu embellit le ciel : tantôt l'horizon semble entièrement fermé ; tantôt ce voile se déchire çà et là ; quelquefois l'air est obscurci comme d'une noire fumée, ou bien il est traversé d'une pluie fine et légère. L'eau du ciel est le lait que nous donnent ces vaches du soleil⁴, et le nuage cède son onde à la terre pour le bonheur de tous les êtres. O Cricna, comme c'est Indra qui nous ramène les pluies, les princes et les autres mortels s'accordent à honorer, dans cette saison, le roi des dieux par des sacrifices où règne la joie ».

SOIXANTE ET DOUZIÈME LECTURE.

PEINTURE DE L'AUTOMNE.

Vêsampâyana dit :

Après avoir entendu le discours du vieux pasteur sur les honneurs dus à Sacra, Dâmodara qui connaissait toute la puissance de ce dieu, répondit en ces termes : « Nous autres pasteurs, errant sans cesse dans les bois, et vivant du produit de nos vaches, nous n'avons d'autres divinités que nos vaches, les collines et les bois. Le laboureur s'occupe d'agriculture, le marchand de commerce, et nous de nos vaches : ce sont là les trois industries qui forment le trêvédy¹. L'industrie qu'un homme cultive, est pour lui sa première divinité : c'est à elle qu'il doit son culte et son hommage, car c'est elle qui le protège et le soutient. Jouir des avantages qu'on reçoit d'un côté et adresser ailleurs sa reconnaissance, c'est s'exposer à un double malheur ; c'est risquer de se voir dépouillé de toute espèce de fruits dans cette vie et dans l'autre. Les travaux de nos laboureurs ont pour limites quelques levées de terre² ; ces levées de terre sont bornées par des bois, et les bois par des collines : voilà notre domaine. Au delà du bois voisin il est, dit-on, des monticules agréables, où nos génisses peuvent s'établir et errer en liberté. Laissons les vastes forêts aux lions à l'épaisse crinière, et aux tigres à l'ongle puissant ; qu'ils défendent leurs retraites et soient la terreur des bûcherons. Malheur aux imprudents qui s'égèreraient près de leurs repaires ! ils deviendraient victimes de ces monstres dévorants. Réciter les mantras, c'est le sacrifice du Brahmane ; tracer le sillon, c'est celui du laboureur ; le nôtre, c'est d'errer sur la colline : que la colline soit donc l'objet de nos hommages. Tel est mon avis : oui, faisons le sacrifice de la colline. Allons-y célébrer les cérémonies convenables, ou à l'ombre des arbres, ou sous l'abri du ciel. Là, que les victimes soient immolées, et les offrandes offertes sur un saint et brillant autel. Que tout le village sans exception soit rassemblé. Que les vaches, couronnées de fleurs d'automne, fassent autour de la colline une promenade³, telle que la religion le commande, et qu'ensuite elles se rendent au pâturage.

⁴ Les nuages sont appelés ici vaches du soleil, parce que c'est lui qui pompe les eaux qui les forment. Ces vaches semblent paître dans les plaines célestes, dont il est le roi.

¹ Le mot वेद्य, *védyā* désigne une chose qu'on doit apprendre. त्रैवेद्य, *trêvédyā* veut dire *assemblage de trois sciences*.

² Les champs sont marqués par des levées de terre appelées सीमन्, ou सीमा, *sîman*, *sîmâ*. Ces limites se nomment aussi जङ्गल, *djangâla*.

³ C'est la cérémonie dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, et appelée *pradakchina*.

En effet, voici l'aimable automne avec ses gazons doux et vigoureux, avec l'eau féconde de ses nuages. La forêt est, ici, blanche sous les fleurs du priyaca⁴ ; là, noire sous les feuilles de l'arbre dont on fait les arcs⁵ ; partout hérissée des pointes du gazon. L'écho résonne des cris des paons. Les nuages blancs, épuisés d'eau, sans force, sans éclair, se balancent dans le ciel et ressemblent à des éléphants privés de leurs défenses. Au bruit sourd de la nue qui se charge d'une onde nouvelle, les arbres semblent respirer, et leurs feuilles s'empressent de naître. Le ciel est comme un roi qu'on vient de sacrer, et qui paraît entouré des attributs de sa dignité : le nuage blanc est son diadème : les ailes des cygnes lui servent de tchâmara⁶ ; la lune pleine et brillante, de parasol. Les nuages dans cette saison semblent prendre un corps : les cygnes sont leur sourire, les grues sont leur voix. Les rivières s'en vont vers l'Océan leur époux : leurs rives bordées de canards sauvages, voilà leurs seins ; leurs îles, voilà leurs reins arrondis avec grâce. L'onde remplie de lotus épanouis, et le ciel brillant d'étoiles, paraissent pendant la nuit se sourire l'un à l'autre, étonnés de leur ressemblance mutuelle. L'oeil aime à parcourir ces plaines rafraîchies par la pluie, couvertes de hérons ivres de plaisir, et jaunies des moissons de riz qui mûrissent⁷. Les lacs, les étangs, les pièces d'eau remplies de fleurs écloses, les champs, les fleuves et les torrents, tout dans la nature étale sa brillante richesse. Les lotus rouges, blancs et noirs se distinguent parmi les plantes aquatiques. Les paons témoignent leur joie, la violence des vents s'apaise : l'air est sans nuage, et la mer est tranquille. Quand ces paons, réveillés de l'engourdissement où les a jetés la chaleur, élèvent en dansant leurs plumes éblouissantes, il semble que la terre se couvre d'yeux étincelants.

L'Yamounâ étale avec orgueil ses rives largement humectées, brillantes de gazons, de fleurs et de rameaux verdoyants, couvertes de cygnes et de grues. Dans les champs coupés de rizières, dans les bois, les oiseaux poussent des cris de joie à la vue de la pâture que leur présentent la terre et l'eau. Les moissons qui, jeunes encore à l'arrivée des pluies, ont été arrosées de l'onde céleste, ont pris plus de force et de consistance. Quittant son vêtement de nuage, et parée des beautés de l'automne, la lune apparaît au ciel pure et brillante. Les vaches fournissent deux fois plus de lait, les taureaux sont deux fois plus ardents, les forêts deux fois plus belles ; la terre se charge de fruits. Les étoiles brillent de tout leur éclat, les eaux sont remplies de lotus, et le coeur des mortels est ouvert à la joie. Le soleil, délivré des nuages qui obscurcissaient le ciel, allume ses feux qui échauffent l'automne, s'entoure de rayons plus ardents et sèche les terres. Les rois, protecteurs du monde et pleins du désir de vaincre, passent leurs armées en revue⁸, et se menacent mutuellement sur leurs frontières. Les yeux se promènent avec plaisir sur les magnifiques allées de la forêt, rouges des fleurs du bandhoudjîva⁹, et raffermies sous les pieds par une douce chaleur. Parmi les arbres qui font la parure des bois on distingue l'asana¹⁰ aux sept feuilles,

⁴ On désigne par ce mot le *nauclea cadamba*. Le *priyaca* est aussi une plante médicinale et odorante, appelée communément *priyangoa* c'est encore un arbre nommé *pentaptera tomentosa*.

⁵ Le texte ne dit pas quelle est cette espèce d'arbre, qu'il qualifie de *vânâsana*. C'est peut-être le *tchâpapata* ou *priyâla*, communément *piyal* (*Bachanania latifolia*). Il y a aussi un arbre dont les feuilles sont noires et qui, pour cette raison, est surnommé *câlaparna* : c'est le *tagara* (*Tabernaemontana coronaria*)

⁶ Autrement le *chowri*, ou *émouchoir*, formé avec la queue du *tchamara* (*bos grunniens*).

⁷ Cette espèce de riz (*calama*) vient en pleine eau. Il est blanc : on le sème en mai et en juin, et il est mûr en décembre et en janvier.

⁸ Cette cérémonie s'appelle *nârâdjana* : elle est fixée au 19 d'*âswina* (septembre-octobre). On lui donne encore le nom de *lohabhisâra*.

⁹ Autrement le *bandhoûca*, buisson qui porte une fleur rouge (*pentapetes phænicea*)

¹⁰ *Terminalia alata tomentosa*.

le covidâra¹¹ fleuri, l'ichicâ¹², le nicoumbha¹³, le priyaca¹⁴, le swarnaca¹⁵, le srimara¹⁶, le pitchouca¹⁷ et la kétakî¹⁸. Mais dans nos villages surtout où résonnent gaiement les ribots, c'est là que brille l'automne, comme une jeune femme au milieu d'un groupe de pasteurs. Et n'est-ce point dans cette saison que les dieux arrachent à son heureux sommeil le maître du monde, celui dont Garouda est le drapeau ? Allons donc, tandis que règne la fertile saison d'automne et quand les pluies ont cessé, allons honorer, comme nos divinités, et la colline et les vaches. Que celles-ci, les cornes ornées de beaux pendants et de plumes de paon, parées de clochettes et de fleurs d'automne, deviennent, pour notre bonheur, l'objet de nos hommages, et que le sacrifice de la colline soit célébré. Laissons les dieux honorer Sacra : pour nous, honorons la colline, et, malgré tous les obstacles, que nos respects s'adressent à nos vaches. Oui, si vous avez pour moi quelque amitié ou quelque reconnaissance, nos vaches recevront les honneurs d'un culte religieux. Croyez-moi, c'est pour votre bien que je vous ai parlé : suivez mes discours, et vous n'aurez qu'à vous louer de votre docilité."

SOIXANTE ET TREIZIÈME LECTURE.

SACRIFICE DE LA COLLINE.

Vêsampâyana dit :

Ainsi parlait sans crainte Dâmodara : les pasteurs l'écoutaient avec plaisir, et recueillaient avidement l'ambrosie de ses paroles. Ils lui répondirent : « Enfant, ta vue fait le bonheur de nos compagnes : nous aussi, nous sommes heureux de ta prudence à laquelle nous devons l'accroissement de nos troupeaux. Tu es notre voie, nos délices, notre science, notre guide : tu nous rassures dans nos alarmes, et tu sais répondre à notre amitié. Par toi, Crichna, le bonheur règne dans ce hameau, la paix dans ces pâturages : tout en ces lieux est ennemi de l'indifférence¹, et nous vivons comme si nous étions dans le paradis. En songeant à ta naissance et à tes oeuvres que les dieux ne pourraient exécuter, nos esprits restent frappés d'admiration et de respect. Ta force extraordinaire, ta gloire, tes triomphes te distinguent parmi les mortels, comme Indra est distingué parmi les dieux. Ton ardeur brûlante, ton éclat et ta splendeur, font de toi au milieu de nous ce que le soleil est au

¹¹ Espèce d'ébénier (*Bauhinia variegata*).

¹² Le Dictionnaire de M. Wilson donne l'ichicâ comme étant le *saccharum spontaneum*. Les deux manuscrits dévanâgaris portent *ichousâdca* ; je n'ai sur ce mot aucun renseignement.

¹³ Plante appelée aussi *danticâ*, communément *dantî*.

¹⁴ *Nauclea cadamba*.

¹⁵ Ce mot signifie doré c'est peut-être une épithète du *priyaca*. Mais comme plus haut on dit que la fleur de ce *priyaca* est blanche, j'ai pensé que *swarnaca* désignait un autre arbre, comme le *swarnapouchpa* (*Michelia champaca*) ou le *swarnavalcala* (*Bignonia indica*).

¹⁶ Inconnu.

¹⁷ *Vangueria spinosa*.

¹⁸ *Pandanus odoratissimus*.

¹ Cette idée est rendue par le mot शान्तारि *sântâri*. Le *sânta* est un état d'indifférence pour toutes les sensations de peine et de plaisir : ordinairement c'est le résultat d'une grande dévotion, et de l'habitude de la méditation religieuse.

milieu des êtres divins. Par ta grâce, ton aimable gaieté, ta douceur, la beauté de ta face et ton doux sourire, tu es sur la terre ce que la lune est au ciel.

Enfin, pour le courage et la beauté, pour tant de glorieuses actions dans un âge si tendre, Câtikéya lui-même ne peut t'être comparé : et quel mortel oserait se dire semblable à toi ? Quel est l'homme capable de nous tenir un discours comme celui que nous venons d'entendre sur le sacrifice de la colline ? C'est avec une force pareille à celle de tes paroles que l'Océan roule ses flots. Ainsi, mon cher enfant, plus de fête d'Indra ; ne songeons qu'à ce grand sacrifice de la colline que tu nous conseilles pour l'avantage des pasteurs et de leurs troupeaux. Allons, que l'on prépare les vases² les plus beaux et les plus brillants, dans lesquels on met le lait ou l'eau. Que l'on remplisse de lait les vaisseaux les plus larges et les plus longs³. Qu'on apprête les mets et les boissons de toute espèce, et qu'on transporte et les plats de viande et les jarres d'eau. Que pendant trois nuits toute la population du hameau soit occupée : que l'on tue les animaux dont on peut manger la chair⁴, tels que les buffles et les autres, et que ce sacrifice soit célébré par tous les pasteurs réunis ».

La joie régnait donc de tous côtés : le bonheur des habitants éclatait par le son des instruments, et par des chants auxquels se mêlait le mugissement des taureaux et des veaux. C'étaient des lacs de caillé, des torrents de crème, des ruisseaux de lait, des monceaux de viande, des montagnes de riz. Le sacrifice de la colline s'accomplissait ; les vaches étaient rassemblées ; de tous côtés apparaissaient des troupes joyeuses de pasteurs, et leurs compagnes embellissaient encore la fête. Tout se trouvait préparé d'une manière convenable ; un jour propice avait été choisi, et les pâtres, accompagnés des Brahmanes, avaient observé les rites sacrés. Des mets variés étaient dressés çà et là avec profusion ; des guirlandes de fleurs et des parfums de mille espèces répandaient au loin leurs odeurs suaves. Vers la fin du sacrifice, par l'effet d'une magie divine, Crichna devient la colline⁵, et c'est à lui qu'est présentée cette offrande de riz, de lait, de caillé et de viande. Les Brahmanes, après avoir reçu une part abondante de toutes ces nourritures, se levèrent pénétrés de joie, et donnèrent à l'assemblée leur bénédiction⁶. Au moment du sacrifice supplémentaire⁷, Crichna ayant mangé et bu du lait à sa fantaisie, s'écria : « Je suis satisfait », et sourit aux bergers sous sa forme divine. En le voyant, pareil à une montagne, orné d'une guirlande merveilleuse, élevé sur le haut de la colline, les principaux bergers s'approchèrent. O merveille ! parmi eux se trouvait Crichna, sous sa forme ordinaire, qui allait ainsi se rendre hommage à lui-même. Les pasteurs, remplis d'admiration, dirent au dieu de la colline : « O seigneur, nous sommes en ton pouvoir : que devons-nous faire

² भाजन, *bhâdjana* et कुम्भ, *coumbha* (*cymbium*)

³ Ces vases portent le nom de द्रोणि *droni*. Ils sont de bois ou de pierre, d'une forme ovale, et semblables à un bateau. Le texte porte un autre mot qui signifie proprement rivière, et qui doit désigner ici une espèce d'auge : c'est le mot नदी, *nadi*. Ce sens n'est pas donné par M. Wilson.

⁴ Voyez, à la fin de la IIIe lecture des lois de Manou, la liste des animaux dont on pouvait manger la chair pendant les Srâddhas.

⁵ Je ne me charge pas d'expliquer cette espèce de transsubstantiation singulière, accompagnée d'ubiquité : je traduis seulement.

⁶ Les termes de cette bénédiction sont स्वस्ति, *swasti* (*bene est*).

⁷ Nous avons déjà parlé plusieurs fois de ce sacrifice par lequel on rachète les fautes commises dans le sacrifice principal, et qui se nomme, *avabrittha*.

pour te prouver notre obéissance ? » La colline prit la parole, et dit aux bergers : « C'est moi que vous devez aujourd'hui honorer dans vos vaches, si vous vous aimez vous-mêmes : je serai pour vous le plus grand des dieux, j'exaucerai tous vos vœux, par ma puissance vous obtiendrez des milliers de vaches, et je protégerai tous ceux qui m'adoreront dans les bois. Je serai au milieu de vous, votre ami, le compagnon de vos jeux ; ces lieux me plairont autant que le ciel. Ceux d'entre les pasteurs qui, à commencer par Nanda, auront été appréciés par moi, obtiendront en échange de leur amitié la prospérité la plus grande. Nous allons nous voir bientôt entourés d'une immense quantité de vaches et de veaux : tel sera pour vous l'heureux fruit de mon attachement ».

Alors les troupeaux de vaches se rassemblèrent pour être passés en revue, et environnèrent la colline, accompagnées des taureaux. Elles arrivaient, joyeuses, couvertes de guirlandes et de bouquets, les cornes ornées de couronnes, tous les membres parés de mille et mille fleurs. Les pasteurs s'approchent aussi pour compter leurs richesses ; ils portent les marques diverses que la dévotion a empreintes sur leur corps⁸ : leurs vêtements sont rouges, jaunes ou blancs. Leurs bras sont chargés des instruments de leur profession : des plumes de paon forment leurs bracelets, et servent aussi à lier leurs cheveux. Le spectacle de ces pasteurs réunis était une chose étonnante : les uns montés sur des taureaux, les autres sautant de joie, quelques-uns portés sur des vaches au pas rapide⁹. Quand la cérémonie de cette revue pastorale eut été terminée, cette forme de colline disparut aussitôt. Crichna rentra au hameau avec les bergers, qui, tout étonnés du miracle arrivé au sacrifice de la colline, jeunes et vieux, chantaient les louanges du dieu qui tua autrefois Madhou.

SOIXANTE ET QUATORZIÈME LECTURE.

LE GOVARDHDHANA SOULEVÉ PAR CRICHNA.

Vêsampâyana dit :

Le sacrifice était achevé ; le roi des dieux, enflammé de colère, s'adressa à cette troupe de nuages qui portent le nom de Samvarttaca, et leur dit : « Princes¹ des nuages, écoutez mon discours, si vous voulez rendre à votre roi l'obéissance que vous lui devez. Nanda et les autres pasteurs, qui ont suivi Dâmodara dans le Vrindâvana, viennent de négliger ma fête. Que ces vaches, dont ils tirent leur existence, soient, pendant sept nuits, tourmentées par des vents pluvieux. Pour moi, monté sur Êrâvata, j'exciterai l'orage qui vomit l'eau et retentit du bruit de la foudre. Que l'influence de ces pluies chaudes et des vents déchaînés par vous cause la mort de ces vaches et de leurs fruits ».

Tel fut l'ordre que donna aux nuages le dieu vainqueur de Pâca, irrité de voir son autorité détruite par Crichna. Alors ces nuages sombres, terribles, retentissants, couvrirent l'horizon de tous côtés : pareils à des montagnes, enfantant l'éclair et la foudre, ornés de

⁸ Chaque Indien porte une marque distinctive, suivant la secte à laquelle il appartient. Ce signe est tracé avec une espèce de liniment dans lequel il entre quelque terre colorée. Voy. lect. LXX, note 1. On donne à ce genre de signe le nom général de *tîlaca*.

⁹ Cependant les lois de Manou, lect. IV, sl. 72, défendent expressément de monter sur une vache ou un taureau. Dans la lecture CXXXVI du Harivansa, il est question d'un char traîné par des vaches ou des boeufs, गोयानं, *goyânam*.

¹ L'épithète employée ici par l'auteur signifie *éléphants*, मातङ्ग, *mâtanga*. Les poètes sont habitués à comparer les nuages à des éléphants.

l'arc d'Indra, ils avaient jeté sur le ciel un vêtement noir. Ils s'amassaient dans l'air, semblables les uns à des éléphants, les autres à des poissons ou à des serpents : ils formaient comme une suite de troupeaux attachés ensemble, obscurcissant le jour, encombrant l'atmosphère, d'où ils tombaient ensuite sous la forme fantastique de bras d'homme, de trompes d'éléphant ou de roseaux. L'oeil pouvait croire que l'Océan était monté au ciel, profond, immense, agité, ténébreux. Les oiseaux avaient cessé de voler, les quadrupèdes de courir, effrayés du fracas de ces montagnes de nuages, qui cachaient la vue du soleil, de la lune et des étoiles, et sous les déluges qu'elles vomissaient, enlevaient au monde sa beauté. Le ciel avait perdu le splendide ornement de tous ses flambeaux lumineux ; et la terre, inondée sans relâche par ces cataractes intarissables, semblait être convertie en eau. Les paons faisaient seuls entendre leurs cris, les autres oiseaux gardaient un triste silence. Les rivières gonflées se précipitaient en torrents impétueux. Les gazons et les arbres tremblaient, comme s'ils eussent été alarmés de ce bruit horrible. Les pasteurs, frappés de crainte, se disaient : « La fin des temps est arrivée, la terre n'est plus que la mer universelle ». Les vaches, fatiguées par le tonnerre et la pluie, demeuraient interdites, remplissant l'air de leurs mugissements plaintifs. La jambe engourdie, le sabot roide, la tête immobile, le poil hérissé, la peau humide, le ventre maigre, la mamelle desséchée, les unes perdaient la vie de lassitude, les autres s'abattaient de faiblesse. Quelques-unes étaient, avec leurs veaux, terrassées par la violence de la pluie : d'autres se tenaient encore debout, allaitant leurs petits, mais la tête baissée, la jambe affaiblie, épuisées par le défaut de nourriture. Enfin elles tombaient, tremblantes, accablées sous le poids de la souffrance, et leurs pauvres petits veaux levaient la tête vers Dâmodara. Ils semblaient lui dire d'un air timide et malheureux : « Sois notre sauveur ! »

Crichna, témoin de l'horrible désastre que le mauvais temps causait parmi les vaches, ne put retenir sa colère en voyant que les pasteurs perdaient toutes leurs richesses. Il réfléchit. « Oui, se dit-il à lui-même, je l'ai trouvé, le moyen de les tirer d'embarras. C'est d'arracher de ses racines cette colline avec ses bois et ses forêts, et de former pour les vaches une retraite où la pluie ne puisse pénétrer. Cette montagne, soutenue par moi dans les airs, deviendra comme un immense abri, sous lequel les vaches et leurs veaux vivront tranquilles, tant que je le voudrai ». Telle fut la pensée de ce Crichna dont la puissance était fondée sur la vérité. Décidé à montrer en cette circonstance la force de ses bras, il s'approche de cette colline, l'arrache de ses fondements, et non moins solide qu'une immense colonne, de sa main gauche il l'élève jusqu'aux nues. L'espace laissé entre le sol et le corps de la colline forme une espèce de vaste maison.

Cependant des quartiers de terre s'éboulaient çà et là, et quelques rochers, manquant de base, se détachaient et tombaient avec leurs arbres. Cette colline, auparavant immobile, allait se dressant vers le ciel, avec ses cimes agitées et branlantes. Elle tremblait encore sous l'impétuosité des torrents qui découlaient, le long de ses flancs déchirés, de ces nuages avec lesquels elle se trouvait confondue. Mais les protégés de Crichna ne sentaient ni la violence de la pluie, ni la chute des pierres, ni la fureur du vent. La montagne, ainsi mêlée aux nuages noirs qui la couronnent et qui se fondent en ruisseaux et en cascades, ressemble à la queue d'un paon fièrement élevée. « Voyez cette montagne qui a retrouvé ses ailes² », s'écrient les Vidyâdharas³, les serpents célestes, les Gandharvas et les Apsarâs.

² Les montagnes, suivant les poètes, ont eu des ailes dans l'origine. Elles volaient, obscurcissant l'air de leur corps épais, et allaient s'abattre inconsidérément au milieu des champs. Indra leur br[^]la les ailes avec sa foudre : depuis ce temps, elles sont restées en place.

³ Espèce de sylphes qui habitent les airs, avec le privilège de rester invisibles, et de se transporter partout avec la rapidité de la pensée. Ce privilège est accordé aussi à ceux qui tiennent dans leur bouche une boule magique, appelée *vidyâ*.

Arrachée du sein de la terre où elle poussait ses racines à plus de mille palmes⁴, elle montre à découvert les veines de ses mines d'or, d'argent et d'antimoine. Les crêtes de ses rochers s'enfoncent au milieu de son sol à présent sans lien et sans consistance, ou se trouvent brisées par la moitié. Les secousses données à la montagne avaient ébranlé les arbres, dont les différentes fleurs tombent et se dessèchent. Les serpents à la large tête, au corps marqué d'un demi swastica⁵, sortent de leurs retraites, furieux, agitant leur double langue, et s'élancent de tous côtés dans l'air : les oiseaux tourmentés par la pluie, effrayés, éperdus, volent çà et là, et tombent bientôt étourdis de ce désordre. Les lions courroucés chancellent comme le nuage flottant, et le frémissement des tigres ressemble au son des ribots dans la baratte. A voir sur cette colline les hauteurs abaissées, les plaines élevées, il est impossible de la reconnaître. Telle qu'elle est, confondue dans les nuages, on la prendrait pour Tripoura⁶ fixé dans les airs par Roudra. On pourrait la comparer à un vaste parasol⁷ dont le dessus est formé d'un noir tissu de nuages, et dont la canne est le bras même de Crichna. Le sein de la nue creuse et entr'ouverte est, pour ainsi dire, une large couche où la montagne semble s'endormir dans le ciel, bercée par Dâmodara.

Les bois, quoique remplis d'oiseaux, sont devenus muets⁸, parce qu'on n'entend plus leurs chants, et que les paons gardent le silence. A voir le mouvement et l'agitation des forêts et des rochers, on dirait qu'ils ont le frisson de la fièvre. Les nuages portés par le vent et poussés par Indra viennent couronner le faite de la colline, et se fondent en torrents inépuisables. Toute cette énorme masse, portée sur le bras de Crichna, ressemble à une troupe innombrable de canards sauvages qui s'élève d'un pays qu'un roi vient de ravager, et le cercle de nuages qui l'entoure est comparable à une assemblée nombreuse qui environne le sacrifice. Le bras tendu pour soutenir cette charge pesante, le sauveur des bergers, semblable ici-bas à un Pradjâpati, dit aux pasteurs : « Je viens, par une oeuvre divine, dont les dieux cependant sont incapables, de vous créer un abri où vos vaches se trouveront à couvert du vent. Que vos troupeaux s'y réfugient promptement pour leur salut, et qu'ils y restent éloignés de la tempête. Partagez-vous le terrain, selon vos convenances et votre commodité. Vous n'avez plus rien à craindre de la pluie. Cette colline, que ma puissance vient d'élever, pourrait mettre à couvert les trois mondes. Ne suffira-t-elle pas pour vous ? »

« Oui, oui », s'écrièrent les pasteurs, et ce cri de joie était accompagné des mugissements de leurs vaches et de la musique effrayante des nuages. Les vaches, disposées en troupes, vont çà et là se placer sous le large toit formé par la colline hospitalière que d'une seule main soutient Crichna, ferme comme un pilier. Après les vaches, on range aussi dans cette maison d'une forme nouvelle tous les ustensiles et les chars que la pluie pouvait gêner.

Le maître de la foudre, en voyant cette oeuvre miraculeuse de Crichna, reconnut sa méprise, et rappela les nuages. Les sept nuits étaient passées, et en même temps sa fête : le dieu vainqueur de Vritra⁹ rentra dans le Swarga avec les nuages qui l'escortaient.

⁴ तल, *tala*.

⁵ Espèce de figure mystique.

⁶ C'est le nom d'un pays, à l'est de l'Inde, aujourd'hui le Tipperah. C'est aussi une ville détruite par le dieu Siva, parce qu'elle avait quitté son culte pour embrasser celui de Bouddha. Dans la lecture LXXVIII, cette catastrophe est attribuée à Vichnou, métamorphosé en pierre.

⁷ च्छत्र, *tchhatra*.

⁸ J'ai rendu ainsi le mot निरालम्ब, *nirâlamba*, la racine लब signifiant *résonner*.

⁹ Vritra est un Asoura qui fut vaincu et tué autrefois par Indra.

L'épreuve des sept nuits ainsi terminée à la honte d'Indra, le ciel redevint pur, l'air calme, et le jour resplendissant des feux du soleil. Les vaches, délivrées de toute inquiétude, reprirent leurs anciens pâturages, et les pasteurs retournèrent dans leurs demeures. Crichna, après avoir donné cette preuve de sa force, remit la colline à sa place, disposé à combler encore ses amis de nouveaux bienfaits.

SOIXANTE ET QUINZIÈME LECTURE.

SACRE DE GOVINDA.

Vêsampâyana dit :

A la vue du Govarddhana¹ élevé dans l'air, et du miracle opéré par Crichna pour sauver les vaches, Indra était resté interdit. Il monte sur l'éléphant Êrâvata, dont le corps est enveloppé d'un nuage léger, et le front mouillé d'une humeur odorante. Il arrive sur la terre, et aperçoit tranquillement assis sur le Govarddhana ce Crichna aux oeuvres merveilleuses. Il considère cet enfant resplendissant de tant de gloire, et reconnaît avec joie sous l'habit d'un berger l'immortel et tout-puissant Vichnou. En fixant ses mille yeux sur ce Crichna dont la couleur est celle d'un sombre nuage, et dont la poitrine est ornée du Srîvatsa ; en le voyant, dans ce simple appareil et au milieu de ce monde mortel, semblable à une divinité, Sacra ne put s'empêcher de rougir. Le jeune berger reposait, mollement étendu sur le rocher ; et le prince des oiseaux, l'ennemi des serpents, Garouda, quoique invisible, lui formait de ses ailes un parasol. Retiré dans la forêt solitaire, Crichna pensait au bonheur du monde : le dieu, vainqueur de Bala², s'approche et arrête son éléphant. Il apparaît dans toute sa splendeur royale, couvert de guirlandes divines ; sa main est remplie par la foudre ; son aigrette rayonne comme le soleil et lance des éclairs ; de magnifiques pendants d'oreilles tombent sur ses épaules ; sur sa poitrine descend un collier à cinq rangs de perles, entremêlées de lotus qui relèvent la beauté de son corps : dans ses mille yeux brille une aimable vivacité. Il adoucit le son de sa voix qui commande aux dieux et retentit comme la tempête, et il s'adresse à son rival :

« Puissant Crichna, lui dit-il, ô toi qui fais le bonheur de ta famille, par intérêt pour les vaches, tu viens d'exécuter une oeuvre divine. Je suis content de voir que tu les as sauvées de ces orages que j'avais suscités et qui ressemblaient aux tempêtes de la fin des âges. Qui n'admirerait pas cet effort surnaturel et digne du souverain créateur, par lequel tu as élevé dans l'air cette haute montagne et en as formé une espèce de toit ? Irrité de ce que tu avais fait abandonner mon sacrifice, j'ai pendant sept nuits versé sur les vaches des torrents de pluie.

Tu les as garanties de ce fléau terrible, que les dieux, unis aux Dânavas, auraient eu de la peine à combattre. Je dois te remercier, Crichna, si, dédaignant d'employer toute la force de Vichnou, que tu conserves sous cette apparence humaine, tu as négligé de te venger. Oui, je reconnais que la cause immortelle des dieux est gagnée : en toi, ainsi fait homme et doué d'une si haute puissance, se réunissent toutes les qualités qui assurent le succès. Car tu es le prince des dieux et le chef de toute action. De tous les êtres, tu es le seul qui subsiste éternellement.

Aucun autre que toi ne peut supporter le fardeau que tu t'es imposé. De même qu'on attelle le plus robuste des taureaux au char qui est embourbé, ainsi c'est toi, illustre maître

¹ Le mot *govarddhana* signifie *accroissement des vaches*. Le Brahmânda-pourâna place un mont Govarddhana dans le Décan.

² Asoura tué par Indra.

de Garouda, c'est toi que les dieux attendent pour libérateur au milieu de leur détresse. Le service que tu rends au monde en prenant un corps mortel, a été reconnu par Brahmâ : tu as parmi nous la même prééminence que l'or parmi les métaux. Le divin Swayambhou lui-même, pour la science et la force, est près de toi comme le boiteux près du coureur le plus léger. L'Himâlaya est la première des montagnes, la mer le premier des lacs, Garouda le premier des oiseaux, et toi le premier des dieux.

Le monde des eaux est dans la partie inférieure ; au-dessus des eaux sont les pieds des montagnes ; au-dessus des montagnes est la terre ; sur la terre sont les hommes. Au-dessus du monde humain est l'air, domaine des oiseaux : au-dessus de l'air est le soleil resplendissant, porte sublime du Swarga. Au-dessus du soleil est le monde des dieux, couvert de chars brillants qui transportent les bienheureux : c'est là mon royaume. Au-dessus du Swarga est le monde de Brahmâ, rempli d'une foule de Brahmarchis, et traversé par la lune³ et les astres les plus renommés. Au-dessus du monde de Brahmâ est le monde des vaches⁴ (Goloca), habité par les Sâdhyas, monde élevé au-dessus de tout, au-dessus du grand éther⁵. La région qui est encore supérieure à ce dernier monde, c'est la tienne, région de tapas⁶, que personne d'entre nous ne peut connaître, malgré les prières que nous adressons au père souverain des mondes. Les régions inférieures sont le séjour de ceux qui ont mal agi ; en remontant, se trouve le monde terrible des serpents⁷. La terre est la demeure des êtres engagés dans les liens de l'action. Le ciel⁸ est le domaine de tout ce qui a la légèreté, la rapidité du vent. Le Swarga est l'habitation de ceux qui ont bien agi, et qui ont amassé des trésors de bonnes oeuvres et de pénitence. Le monde de Brahmâ appartient à ceux qui se sont asservis à des austérités agréables à Brahmâ. Enfin, le Goloca est le séjour des vaches⁹, et c'est avec peine que l'on arrive jusque-là.

Or, ce monde, descendu avec toi sur la terre¹⁰, doit son salut à ta force, et tu as éloigné des vaches le fléau qui les menaçait. Attiré par leurs accents, cédant au respect que je te dois, à toi et à Brahmâ, je viens vers toi, moi le maître des génies¹¹ et le roi des dieux, moi qui suis ton aîné comme fils d'Aditi¹². Sous le nuage dont tu t'es enveloppé, j'ai découvert ta puissance : daigne me pardonner, ô mon seigneur ; montre-moi cette clémence qui est dans ta nature, ô toi qui unis la force à la douceur. Écoute le discours que je te transmets

³ Les indiens croyaient, comme on le voit ici, que la lune était plus élevée que le soleil.

⁴ Ce monde mystique se trouve particulièrement décrit dans le Brahmavêvartta-pourâna, 4^e section. Les poètes supposent qu'il est descendu sur la terre avec Crichna. On peut consulter l'épisode de Râdhâ, publié par M. Stenzler, et extrait du Pourâna que nous venons de citer.

⁵ *Mahâcâsa*. Voyez, Nouveau Journ. asiat. n^o 63, pag. 206, l'explication que M. le baron d'Eckstein donne de ce mot.

⁶ Le mot *tapas* signifie ardeur, pénitence. Voy. encore, dans l'ouvrage que nous venons d'indiquer, p. 2 12, l'opinion de M. le baron d'Eckstein sur le *tapas*.

⁷ Nâgaloca.

⁸ खं, *kham*.

⁹ On conçoit bien que ce moi ne peut être que mystique, comme celui de Govinda qui va devenir un des noms de Crichna : c'est ainsi que nous employons, dans le langage religieux, les mots pasteur et brebis.

¹⁰ Je crois avoir bien rendu ainsi le sens du mot सीदमानः, *sîdamânah* (*lapsus*).

¹¹ भूतपतिः *bhûtapatih*.

¹² Indra considéré comme un Âditya est frère aîné de Vichnou, caché sous la forme de Crichna. Voyez la lecture IX.

au nom de Brahmâ et que t'adressent par ma bouche ces vaches célestes¹³, heureuses de tes oeuvres divines et des miracles que tu opères pour leur salut. Par toi ont été sauvés les mondes et ce grand Goloca. C'est à toi que nous devons l'état prospère où nous vivons avec nos taureaux et nos veaux : c'est par toi que nous pourrons fournir aux laboureurs des taureaux vigoureux, aux dieux l'offrande d'un beurre pur, et à la déesse de l'abondance¹⁴ un engrais favorable. Ainsi tu es notre maître, notre libérateur : sois donc aujourd'hui notre roi, notre Indra.

Et c'est moi qui vais te donner le baptême royal, et de ma main vider sur ta tête ces vases d'or remplis d'un lait divin. Je reste roi des dieux ; tu es le roi des vaches, et sur la terre on te célébrera sous le nom de Govinda¹⁵. Comme les vaches t'ont reconnu pour Indra¹⁶, supérieur à moi-même, les dieux dans le ciel, ô Crichna, chanteront tes louanges en t'appelant Oupendra¹⁷. Des quatre mois de pluie qui me sont consacrés, je t'en cède la moitié : les deux derniers t'appartiendront, et formeront l'automne (sarad). J'aurai pour moi d'abord deux mois pendant lesquels flottera mon drapeau : ce temps expiré, tes honneurs commenceront. Alors les paons perdront cette vivacité que leur donne l'arrivée de mes nuages : les autres oiseaux que la pluie avait éveillés n'auront plus autant de voix et d'ardeur. Tous les êtres, qui, durant ma saison, avaient repris leur activité, aspireront au repos. Agastya¹⁸ parcourra la région assignée à Trisancou, et Âditya de ses mille rayons échauffera la terre. Dans cette partie de l'année, appelée l'automne, les paons aimeront la solitude ; les oiseaux rechercheront l'eau ; les divers animaux se livreront à de joyeux ébats : les îles des rivières seront couvertes de cygnes et de canards sauvages : l'écho répétera les cris des hérons et les mugissements des taureaux, tous ivres de plaisir ; les vaches, heureuses de leur sort, donneront un lait abondant : les nuages cesseront d'envoyer leurs ondes à la terre ; l'air sera sillonné de troupes de cygnes, pareilles à une longue flèche ; les lacs aux ondes pures et les fleuves seront couverts de lotus épanouis ; les champs humides offriront les tiges de riz doucement inclinées ; les rivières ramèneront leurs eaux dans leur lit accoutumé ; la campagne sera parée de moissons, de manière à ravir l'âme même d'un Mouni ; les vastes contrées de cette terre brilleront de mille beautés à la fin de la saison des pluies ; la richesse dans tous les sillons, la fertilité dans toutes les prairies ; de tous côtés s'élèvera la canne à sucre. C'est alors que des sacrifices seront offerts en ton honneur ; au moment où tu te réveilleras de ton sommeil d'automne, on t'invoquera et dans le ciel et sur la terre. Les hommes, arborant nos drapeaux, nous adoreront tous deux, moi sous le nom de Mahendra, et toi sous celui d'Oupendra. Heureux les mortels qui nous auront constamment honorés sous ces deux noms ! »

Alors Sacra, prenant les vases remplis d'un lait divin, les répandit, suivant le rite accoutumé, sur la tête de Govinda. Les vaches, accompagnées de leurs pasteurs,

¹³ आकशगाः, *âkasagâh* (*æthere euntes*). Ces vaches sont maintenant sur la terre mais elles appartiennent au monde céleste descendu avec Crichna du Goloca, et formant une espèce de Goloca terrestre et mystérieux.

¹⁴ Le nom de cette déesse est *Srî*, d'où est venu, dit-on, le nom de Cérès. *Srî* est un des noms de la déesse Lakchmî, épouse de Vichnou, laquelle est quelquefois la terre divinisée.

¹⁵ *Govinda* signifie pasteur. Un chant célèbre en l'honneur de Crichna, du poète Djayadéva, est intitulé *Gîtâ-govinda*.

¹⁶ Le mot *indra* signifie roi.

¹⁷ C'est-à-dire, *associé à Indra*.

¹⁸ Ce passage désigne une circonstance astronomique : Agastya est l'étoile Canopus. Nous avons vu, lect. XIII, l'histoire de Trisancou montant au ciel.

assistaient à cette cérémonie, et elles le baptisèrent aussi de leur lait. Les nuages, du haut du ciel, firent tomber sur lui leur onde mêlée d'ambrosie ; de tous les arbres, en son honneur, un lait découla, aussi blanc que le rayon de la lune, et des fleurs tombèrent en forme de pluie. Des instruments de musique résonnèrent dans le ciel ; et les Mounis, de leurs voix habituées à réciter les saintes prières, chantèrent ses louanges. La terre commença à se dégager du déluge qui la couvrait entièrement : les mers s'apaisèrent, les vents soufflèrent doucement : le soleil poursuivit sa route lumineuse ; la lune s'avança, accompagnée des constellations. Les divers fléaux cessèrent d'attaquer les hommes, et les rois mirent un terme à leurs inimitiés. Les arbres se parèrent de bourgeons, de feuilles et de fleurs. Les éléphants se livrèrent à l'ivresse de la joie, et les habitants des bois partagèrent le bonheur général. Les montagnes elles-mêmes étalèrent avec orgueil les trésors resplendissants de leurs métaux. Ce monde mortel fut, comme le monde des dieux, inondé, pour ainsi dire, d'ambrosie. Tel était l'effet du sacre divin de Crichna, baptisé avec l'eau du Swarga.

Govinda venait de recevoir l'aspersion sacrée que lui donnaient les vaches : il était orné de guirlandes toutes divines. Le roi des dieux lui dit : « O Crichna, tu as d'abord essayé ta puissance ici-bas en faveur des vaches. Moi aussi, je suis venu sur la terre, et ma présence y a porté un fruit dont j'ose me vanter, ô Crichna. Hâte-toi de faire tomber sous tes coups Cansa, Késin qui, par la partie inférieure de son corps, ressemble à un cheval, et Arichta, terrible sous quelque forme qu'il se présente : ces victoires te vaudront la première place parmi les rois. Je recommanderai alors à ta protection, à tes soins attentifs, à ton amitié même, un des fils de la soeur de ton père, c'est une émanation¹⁹ de ma personne, un autre moi-même. Dévoué à tes intérêts, soumis à tes volontés, soutenu par ta puissance, il obtiendra une grande gloire. De tous les enfants de Bharata, c'est lui qui portera le mieux l'arc du guerrier ; il sera juste et vertueux comme toi, et l'amour couronnera ses vœux. C'est sur toi et sur lui que retombera tout le fardeau de la guerre des descendants de Bharata. Tous deux, au milieu des combats, vous donnerez la mort à un grand nombre de princes. Oui, je le proclame, ô Crichna, au milieu des Richis et devant les Souras : le fils de Countî, nommé Ardjourna, est né de moi. Il se distinguera dans la science des armes et dans l'art de la guerre. Les rois les plus habiles sur un champ de bataille reconnaîtront son talent. Fidèle à son devoir de Kchatriya, seul, il détruira les armées de princes aussi vaillants héros que généraux expérimentés. Aucun roi, aucun dieu, excepté toi, ne pourra suivre la voie tracée par son trait rapide ou sa flèche légère.

Déjà ton parent, il sera encore ton compagnon dans les combats. O Govinda, en ma faveur, daigne entretenir avec lui cette douce liaison. Je désire qu'en lui tu me voies toujours moi-même. Tu auras sans cesse présents devant tes yeux tous les hommes, mais surtout Ardjourna, qu'il te sera facile de protéger dans les batailles. Si tu daignes prendre sa défense, la mort ne saurait le toucher. O Crichna, sache que je suis Ardjourna, qu'Ardjourna est un second moi-même. Enfin si je vis en toi, c'est aussi en toi qu'Ardjourna doit vivre²⁰. C'est toi qui m'as donné le titre que je possède maintenant de roi des dieux ; je fus l'objet de ta préférence²¹ lorsque, par ta victoire sur Bali, tu conquis les trois mondes en trois pas. Quand ils veulent perdre leurs ennemis, c'est ton secours que les dieux implorent : appuyés sur la vérité, ils sont invincibles, et ils savent que tu n'es puissant que par elle,

¹⁹ अंशः, ansah.

²⁰ Ces mots peuvent être une allusion à ceux du Bhagavad-gîtâ, lect. X, où Crichna dit lui-même qu'il est Indra parmi les dieux, et Ardjourna parmi les fils de Pândou. Voy. la lecture LIII, note 13.

²¹ Vichnou prédit à Bali qu'il serait un jour Indra, et en attendant il lui donna la souveraineté du Pâtâla ou région infernale.

que tu es son désiré, que tu es la vérité elle-même. Ainsi, qu'Ardjouna, mon fils et ton cousin, devienne ton compagnon et ton ami. Dans la guerre que tu soutiendras pour l'honneur de son empire et de sa famille royale, on te verra toujours au front de bataille : c'est toi qui, comme le taureau robuste, supporteras tout le fardeau. Car tu n'ignores pas l'avenir, ô Crichna : tu sais que, lorsque Cansa aura succombé sous tes coups, une lutte terrible s'engagera entre les rois de la terre. Parmi tous ces princes, agissant d'après les règles de la prudence humaine, Ardjouna, grâce à toi, obtiendra le triomphe. O Crichna, daigne accéder à ma demande, si tu as quelque amitié pour moi et pour les Souras, et si tu es attaché à la vérité ».

A ce discours de Sacra, Crichna devenu Govinda, répondit avec douceur et affection : « Sacra, époux de Satchî²², je suis heureux de te voir. Je ne négligerai rien de tout ce qui peut te convenir. Je connais ta conduite, et la naissance d'Ardjouna. Je sais que la soeur de mon père a épousé le grand Pândou : je sais comment ses autres fils, Youdhichthira et Bhîmaséna²³, doivent le jour l'un à Dharma, et l'autre à Vâyou ; comment deux autres Pândavas, Nacoula et Sahadéva, ayant Mâdrî pour mère, sont nés des Aswins ; comment ma tante, avant son mariage, a eu du Soleil un premier fils nommé Carna. Je sais encore que tous les fils de Dhritarâchtra sont belliqueux, et que Pândou, par suite d'une imprécation dont il a été frappé comme d'un coup de foudre, a résigné les fonctions royales. Ainsi, Sacra, tu peux retourner tranquillement au ciel pour le bonheur de ses habitants. Devant moi tomberont tous les ennemis d'Ardjouna : en sa faveur et de concert avec Countî, je ne cesserai de protéger, et pendant et après la guerre de Bharata, les Pândavas ses frères. Tout ce que ton fils Ardjouna pourra me demander, ô Sacra, pour l'amour de toi, je l'exécuterai comme un fidèle serviteur ». Après avoir entendu ce discours de Crichna, sincère dans ses attachements et vrai dans ses paroles, le roi du ciel reprit le chemin de son empire.

SOIXANTE ET SEIZIÈME LECTURE.

JEUX DE CRICHNA AVEC LES BERGÈRES¹.

Vêsampâyana dit.

Indra venait de partir : Crichna, honoré par les bergers témoins du miracle du Govarddhana, revint dans le Vradja. Les vieillards le louaient : ses parents et leurs épouses s'empressaient autour de lui. « C'est à toi, lui disaient-ils, c'est à ta force que nous devons notre salut et notre bonheur. Nos vaches et nous-mêmes, nous avons été délivrés par toi des craintes que nous causait la tempête. O Govinda, ta puissance est celle d'un dieu. Tes oeuvres ne nous paraissent pas les oeuvres d'un homme : ô Crichna, en soulevant ce rocher tu as prouvé que tu étais un dieu. O pasteur étonnant, à quelle race appartiens-tu ? A celle des Roudras, des Marouts ou des Vasous ? Comment aurais-tu Vasoudéva² pour

²² Voyez la lecture III.

²³ Le nom le plus ordinaire de ce prince est *Bhîma*.

¹ Ce mot bergères est la traduction du mot गोपी, *gopî*, qui est devenu célèbre dans l'histoire de Crichna. On représente ce dieu formant avec douze *Gopîs* une danse circulaire, nommée *rasa*. Le *Râsa* est aussi une fête pastorale, accompagnée de danses et de chants. La plus célèbre des *Gopîs* est *Râdhâ*, maîtresse de Crichna. Voyez lect. précéd. note 4.

² Le poète s'oublie en ce moment. Crichna n'a pu jusqu'à présent être considéré que comme fils de Nanda, et sa véritable naissance doit être ignorée des bergers.

père ? Dès ton enfance tu t'es montré fort ; tu joues au milieu de nous, ta naissance est commune, ô Crichna, et tes actions sont divines. Notre pensée se confond. Comment, sous l'habit d'un pasteur, préfères-tu parmi nous une condition vulgaire ? Comparable aux maîtres du monde, pourquoi gardes-tu les vaches ? Bien que tu paraisses notre parent, nous reconnaissons que tu dois être un dieu, un Dâna, un Yakcha ou un Gandharva. Salut et adoration ! Quel que soit le motif qui te retient parmi nous, nous te sommes dévoués, et nous voyons en toi un protecteur ». Crichna, à l'oeil de lotus³, écoutait le discours de ses parents assemblés ; il leur répondit en souriant : « Je ne suis que votre parent, cessez de me croire tel que me représente à vos esprits la crainte qui vous domine. S'il y a quelque mystère dans mon existence, le temps vous l'apprendra : vous me connaîtrez alors, vous me verrez comme je suis. Moi, votre parent, je vous apparais comme un dieu ! qu'avez-vous besoin d'en savoir davantage, si l'effet est toujours pour vous aussi favorable ? » Ainsi parla aux pasteurs le fils de Vasoudéva : ceux-ci, gardant le silence, adressèrent successivement leurs hommages respectueux aux divinités qui président aux points de l'horizon⁴.

Crichna, apercevant l'éclat de la nouvelle lune et la beauté des nuits d'automne, ne pensa plus qu'au plaisir. Sur les routes du Vradja couvertes de bouse, il disposait des combats de taureaux superbes ou des luttes de pasteurs vigoureux, ou bien il s'amusait dans le bois à surprendre les vaches, comme font les crocodiles⁵. Vers le soir, au moment qu'il savait le plus favorable aux plaisirs, il rassemblait les jeunes bergères, et se livrait avec elles aux jeux de leur âge. Dans l'ombre de la nuit, ces folâtres beautés attachaient leurs regards avides⁶ sur la face gracieuse de Crichna, qui resplendissait comme la lune au firmament. Lui, vêtu d'une robe de soie⁷ que l'orpiment avait teinte en jaune, n'en brillait que d'un plus doux éclat. Ses bras et sa tête étaient ornés de guirlandes de fleurs sauvages, et de sa beauté il embellissait tout le Vradja. « Voilà Dâmodara », disaient les bergères en voyant ses mouvements divers dans le pâturage. Elles le poursuivaient, le sein tendu et haletant, fixant sur lui des regards animés. Loin de leurs pères, de leurs frères, de leurs mères, elles suivaient Crichna, entraînées par le plaisir, et légères comme des biches. Partagées en différents chœurs, elles s'amusaient à reproduire dans leurs chants les actions de Crichna : elles imitent ses manières, ses regards, sa démarche, et, frappant leurs mains en mesure⁸, elles forment une espèce de ballet dont Crichna est le héros. Elles représentent sa danse, son chant, ses gestes aimables, son sourire, la douce langueur de son regard. Leur joie éclate avec transport, leurs accents sont tendres et pénétrants, et elles parcourent tout le

³ Je me sers de cette locution, de la même manière que l'on dit en français *l'Aurore aux doigts de rose*.

⁴ Nous avons déjà vu que les points de l'horizon portent le nom de *disas*.

⁵ Il y a dans cette phrase une circonstance que je ne connais pas. Crichna saisit les vaches, ग्राहवत्, *grâhavat* (comme un *grâha*). Un *grâha* est un crocodile ou un hippopotame. La méthode qu'employait Crichna pour saisir les vaches avait quelque rapport, peut-être ; avec celle des crocodiles, qui les prennent par le mufler au moment où elles boivent sur le bord des fleuves. Mais cette explication est encore trop vague pour me satisfaire.

⁶ L'expression sanscrite est plus pittoresque, et se trouve répétée vers la fin de cette même lecture. On ne peut la reproduire littéralement qu'en latin, *avidis ora bibebant luminibus*.

⁷ कौशेय, *côséya*.

⁸ Je crois bien que tel est le sens du mot तालहस्ताग्र, *tâlahastâgra*. Le mot *tâla* désigne en général l'action de battre la mesure, et en particulier celle de frapper les mains l'une contre l'autre, ou contre les bras. La mesure de la danse se marquait en frappant des mains, ou au moyen d'un instrument, tel par exemple que les castagnettes. Cette opération s'appelait *caratâlî*, *écavarnî* ou *cancamâlâ*.

Vradja à la suite de Dâmodara. Leurs membres sont légèrement couverts d'une poussière de bouse⁹ ; et elles s'attachent, en folâtrant, sur les pas de Crichna : ainsi l'éléphant, courant à travers les bois, est escorté de ses jeunes femelles Les bergères, au visage riant, à l'oeil épanoui par le plaisir et tendre comme celui de l'antilope noire, dévorent de leurs regards, sans en être rassasiées, les charmes de leur aimable compagnon ; et leur soif d'amour, pendant la nuit, se désaltère à la source du bonheur que leur donne la vue de sa face pareille à une lune brillante. « Ah ! ah ! » s'écrie en riant Dâmodara, pour les surprendre ou les effrayer ; et ses exclamations avidement recueillies les ravissent d'amour et de joie ; fatiguées de plaisir, elles laissent tomber en désordre leurs cheveux qui viennent avec grâce inonder leur sein. C'est ainsi que pendant ces nuits d'automne éclairées par la lune, Crichna poursuivait le cours de ses jeux, entouré des choeurs formés par les bergères.

SOIXANTE ET DIX-SEPTIÈME LECTURE.

MORT D'ARICHTA.

Vêsampâyana dit :

Un soir Crichna s'abandonnait à ses ébats joyeux. On aperçut Arichta accourant en fureur, et la terreur se répandit dans le pays. Pareil à l'un de ces nuages noirs qui pèsent sur l'atmosphère, aussi terrible que le sombre génie de la mort, il s'avance : sa corne est menaçante ; ses yeux brillent comme le soleil ; son pied fourchu creuse la terre ; tantôt ses dents se froissent en passant l'une sur l'autre, tantôt sa langue vient lécher ses lèvres ; sa queue se recourbe avec orgueil ; sa croupe se roidit ; la bosse qui surmonte son dos¹ se hérissé ; toutes ses formes sont larges et effrayantes ; ses membres sont empreints de bouse, ses reins épais, sa bouche grande, son genou ferme, son ventre énorme ; il court la corne baissée, les fanons pendants, s'élançant sur les vaches qu'il tourmente de ses horribles amours : sa face porte la trace des blessures que lui ont faites les branches des arbres ; et toujours prêt à livrer combat, de l'arme terrible qui garnit son front il donne la mort à ses rivaux. Tel est Arichta, Dêtya redoutable qui a pris la forme d'un taureau, forme de sinistre présage² pour les vaches. Car, parcourant le pays, il leur prodigue à contre-temps ses dangereuses caresses : les unes avaient déjà conçu, et elles avortent ; les autres étaient mères, et elles cessent de pouvoir allaiter leurs veaux. Mâle indomptable et maître par la violence, il règne seul dans le pâturage, excédant de ses tendresses furieuses les épouses qu'il a conquises, et les tuant à force de plaisirs. On ne voyait plus d'autres taureaux, plus de jeunes élèves.

Alors les vaches se rapprochèrent de Crichna pour trouver en lui secours et protection. Ce taureau, cruel ministre de la mort³ les effrayait d'un bruit pareil à celui de la nue qui

⁹ Voyez lect. LX, note 7.

¹ Cette bosse qui distingue le boeuf indien se nomme ककुद्, cacoud.

² Ces mots sont une allusion au nom d'Arichta, lequel signifie signe de mauvais augure, phénomène sinistre.

³ J'ai rendu ainsi ces mots वैवस्वतवशे स्थितः *Vêvaswatavasé sthitah* (*Vêvaswatæ in potestate positus*). Ce Vêvaswata ou fils de Vivaswân, est Yama, dieu de la mort ou régent du midi. J'ai pensé qu'il fallait ici supposer qu'Arichta, par le mal qu'il faisait, était comme un serviteur de la Mort. Cependant la phrase pourrait avoir nu autre sens, si cette histoire était regardée comme une légende astronomique. Crichna, symbole du soleil, est encore enfant ; ce qui veut dire que le soleil n'a pas encore passé la ligne pour

renferme le tonnerre d'Indra. Crichna, frappant ses deux mains⁴ l'une contre l'autre, et poussant un cri de lion, accourut vers ce Dêtya métamorphosé en taureau. Celui-ci, à la vue de son ennemi, s'irrite du bruit qu'il entend : sa queue se dresse, ses yeux étincellent, il s'élançe au combat en mugissant. Crichna, immobile comme un rocher, attend paisiblement le monstre furieux qui s'avance. Arichta arrivait rapidement, l'oeil fixé sur le ventre de Crichna. Il va le percer : le dieu, comparable alors lui-même à un taureau vigoureux, oppose à son noir et imprudent adversaire une force, une adresse égale à la sienne. Tous les deux ils se défient, ils se pressent, ils se heurtent : Arichta, avec un bruit terrible, rend par ses narines une écume sanglante. Les deux rivaux, serrés l'un contre l'autre, ressemblent à ces nuages qui, dans l'automne, apparaissent comme enchaînés ensemble. Enfin Crichna, abattant son superbe ennemi, lui met le pied entre les deux cornes, et lui presse la gorge, ainsi que l'on presse un vêtement mouillé. Ensuite il lui arrache la corne gauche⁵, qui brillait comme la verge⁶ d'Yama, et s'en sert pour le frapper à la tête. Le Dânavâ tombe et expire : sa corne est arrachée, sa tête mutilée, son épaule brisée ; de sa bouche coule le sang, comme l'eau jaillit de la nue qui la contient. En voyant le fier Dânavâ terrassé par Govinda, tous les êtres font entendre leurs acclamations. « Bien ! Bien ! » s'écrient-ils, et ils vantent le courage du vainqueur. Oupendra, semblable à la lune, aimable flambeau des nuits, reprend le cours de ses jeux : ses yeux brillent tels que la fleur du lotus. Les pasteurs, heureux de sa protection, viennent le saluer avec respect, et l'honorent comme les immortels honorent Indra dans le ciel.

SOIXANTE ET DIX-HUITIÈME LECTURE.

MISSION D'ACROÛRA.

Vêsampâyana dit :

Cansa, en apprenant que Crichna, dans le Vradja, croissait comme un feu qui peut un jour tout dévorer, conçut aussitôt une grande crainte. On lui racontait comment Poûtânâ était morte, de quelle manière Câliya avait été vaincu, Dhénouca tué, Pralamba assommé, le Govarddhana élevé en l'air, l'autorité de Sacra méprisée, les vaches sauvées par un miracle étonnant, le taureau Arichta terrassé, les bergers délivrés de leurs terreurs et de la mort, et ramenés au bonheur et à la joie, les deux taureaux¹ attelés à un char tirés en arrière par la main d'un enfant surnaturel : telles étaient les oeuvres incompréhensibles dont Cansa entendait le récit ; il gémissait de l'accroissement de ses ennemis, et dans la mort d'Arichta le maître de Mathourâ voyait sa propre perte. Cette pensée l'accablait : distrait, éperdu, il avait l'air d'un homme dont les sens sont égarés. Alors terrible en ses commandements, au milieu de la nuit humide et silencieuse, il assembla dans Mathourâ ses parents, son père, le

entrer dans les latitudes septentrionales et le taureau Arichta, qui attaque Crichna, doit être une constellation du midi, auquel préside Yama.

⁴ तालशब्द, *tâlasabda*. Voyez la lecture précédente, note 8.

⁵ Le lecteur aura sans doute remarqué le rapport qui existe entre cette légende et celle d'Hercule luttant contre Achéloüs.

⁶ Yama, comme roi des morts, chargé de juger les actions des hommes, porte la verge du commandement nommée *danda*, qui est aussi le bâton avec lequel on punit les criminels.

¹ Cette légende ne se trouve pas racontée dans cet ouvrage : il n'y a que celle du chariot renversé. Voyez la lecture LXI.

divin Vasoudéva, l'Yâdava Canca, Satyaca, Dârouca², le jeune frère de Canca, Bhodja, Vêtarana, le vaillant Vicadrou, le prince Bhayésakha, l'opulent Viprihou, son trésorier³, Babhrou, Satyavarman, l'intrépide Bhoûritédjas, et Bhoûrisravas. Le roi du Mathourâ, fils d'Ougraséna, prit la parole, et s'adressant à tous ces enfants d'Yadou, il leur dit : « Écoutez, vous qui avez l'expérience des affaires : aussi bien instruits dans la science sacrée des Vèdes que dans la science profane de la politique⁴ humaine, vous possédez le trivarga⁵ : féconds en ressources, vous êtes comme les dieux de la terre, et vous restez, dans l'accomplissement de vos grands devoirs, aussi fermes que des rocs. On vous a vus rigides observateurs de la loi, humbles commensaux de votre chef spirituel, sages dans vos conseils de prince, habiles à manier l'arc, glorieux flambeaux des peuples, empruntant aux Vèdes la force de vos discours, connaissant bien la distinction des âsramas⁶ et des castes, vrais dans vos discours, réservés dans vos manières, guides clairvoyants, abattant les rois les plus puissants et protégeant les faibles ; oui, le ciel serait honoré de vous posséder, vous, si vertueux, si savants : que sera-ce donc de la terre ? Vous avez le mérite des Richis, la force des Marouts, la puissance terrible des Roudras, l'éclat des Angiras. Votre gloire a illustré la grande famille d'Yadou, qui s'élève soutenue sur vous comme la terre sur ses montagnes. L'union de vos lumières a fait jusqu'à présent prospérer mon pouvoir : comment donc aujourd'hui se trouve-t-il compromis ? Voilà que l'on parle d'un certain Crichna, né dans le Vradja du pasteur Nanda, et qui, grandissant comme le nuage, menace notre trône jusqu'en ses fondements. Aveugle, insensé que j'étais, seul, éloignant tout conseil, j'ai laissé croître cet enfant dans la maison de Nanda. Comme la maladie que l'on néglige, comme la nue qui s'emplit peu à peu et qui gronde sourdement à la fin de l'été, son influence pernicieuse s'augmente chaque jour. Je ne sais quelle est la nature ou le pouvoir magique de cet être, né dans la maison de Nanda et opérant de semblables merveilles. Et comment pourrait-on s'empêcher de le regarder comme un enfant des dieux, si l'on voulait le juger d'après ses oeuvres surhumaines et toutes divines ? Le monstre ailé, Poûtanâ, lorsqu'il était encore enfant et au berceau, vint lui présenter la mamelle : il la lui arracha et lui donna la mort. Dans un lac de l'Yamounâ, le serpent Câliya fut vaincu par lui : un instant ce Crichna descendit dans le Rasâtala⁷, et disparut de dessus le lac : mais bientôt par l'effet d'un pouvoir surnaturel il se montra de nouveau. Il a jeté Dhénouca sur le haut d'un palmier, d'où celui-ci est retombé sans vie. Pralamba, que les dieux n'osaient combattre, fut, de même qu'un ennemi ordinaire, assommé d'un seul coup de poing par un enfant. La fête d'Indra s'est trouvée interrompue par lui : le dieu irrité a suscité les tempêtes ; Crichna les a vaincues, comme il a élevé dans les airs le

² Je crois que Dârouca est le même personnage qu'Youyoudhâna, qui porte le nom patronymique de *Sâtyaki*, et qui est le conducteur du char de Crichna.

³ Le titre de cette dignité est दानपति, *dânapati*. Nous verrons plus bas que le, titulaire se nommait *Acroûra*. *Dânapati* est peut-être aussi un surnom de ce personnage, signifiant *riche, libéral*.

⁴ J'ai rendu ainsi le mot न्याय, *nyâya*, qui est aussi le nom que l'on donne à l'un des systèmes philosophiques indiens.

⁵ Le mot *trivarga* désigne la réunion de trois qualités qui sont l'objet des désirs humains, savoir : l'amour, le devoir, la richesse. Voyez dans M. Wilson les diverses applications de ce mot.

⁶ Mot déjà expliqué : la vie de l'Indien se partage en quatre *âsramas* ou conditions.

⁷ Les régions infernales sont au nombre de sept ; le Rasâtala est la plus basse de ces sept divisions où résident les serpents, les Asouras, les Dêtyas, et les autres êtres regardés comme monstrueux. Il ne faut pas confondre ces lieux avec le Naraca, séjour des hommes coupables après leur mort. Voyez lois de Manou, lect. IV, sl. 87 et suiv., et lect. XII, sl. 75 et suiv.

Govarddhana, pour fournir un abri aux vaches. Le vigoureux Arichta a été tué, après avoir perdu une corne. Crichna n'est pas un enfant, et cependant il en a tout l'extérieur et il en aime tous les jeux.

En songeant aux travaux de ce jeune pasteur, il y a de quoi effrayer l'âme de Késin et la mienne. Je suppose que c'est un être qui, pourvu d'un corps, dans une de mes naissances précédentes, a déjà causé ma mort, et qui vient encore m'attaquer maintenant, et me provoquer au combat. Tantôt cet ennemi n'est qu'un berger, un simple et pauvre mortel ; tantôt il semble se jouer, dans mes pâturages, avec toute la puissance d'un dieu. Mais quel est-il donc ce dieu, qui se cache sous une apparence vulgaire, et qui par des jeux prélude à son oeuvre de destruction, semblable au feu qui s'attache au bûcher funèbre ? On dit qu'autrefois Vichnou, pour secourir les Souras, vint prendre possession de cette terre sous la forme d'un nain. Il se revêtit aussi de celle d'un lion pour accabler de sa puissance Hiranyacasipou, l'un des Dânavas. Quand il détruisit Tripoura, il adopta la forme singulière d'une roche blanche, et tomba sur la tête des Dêtyas qui en furent écrasés. Lorsqu'il naquit dans la famille de Bhrigou⁸, tourmenté par Angirasa⁹, fils de son Gourou, il se changea en montagne¹⁰ et intercepta la pluie. Il est aussi l'immortel Ananta aux mille têtes : c'est lui qui sous la forme d'un sanglier a relevé la terre submergée. Jadis, à la naissance de l'ambrosie, Vichnou s'est métamorphosé en femme¹¹, et a suscité une grande querelle entre les dieux et les Asouras. C'est encore pour cette même ambrosie, qu'au moment où les dieux et les Dêtyas étaient réunis, il se changea, dit-on, en tortue et souleva le Mandara. Sous l'extérieur d'un pauvre nain, il s'empara en trois pas des trois mondes, dont il fit le séjour de sa gloire. Il divisa aussi son essence divine en quatre parties¹⁵, lorsqu'il descendit dans la maison de Dasaratha, et que sous le nom de Râma, il fut vainqueur de Râvana. C'est ainsi que ce dieu revêt tantôt une forme, tantôt une autre, et travaille à faire triompher la cause des Souras. Est-ce donc aujourd'hui ce Vichnou que nous avons pour ennemi ? Ou bien est-ce plutôt Indra ou le roi des Marouts ? Je vous avouerai que Nârada est venu me faire des révélations, et dans mes intérêts, il m'a fortement prévenu contre Vasoudéva. La science de ce Richi est connue, et son discours doit certes m'embarrasser et m'effrayer. J'avais eu avec lui une première entrevue dans le bois de Khatwânga¹³ ; il est venu une seconde fois me parler : Cansa, m'a-t-il dit, Vasoudéva a déjoué cette nuit les mesures que tu avais prises au sujet de l'enfant qui devait naître. C'est une fille d'Yasodâ que tu as écrasée sur la pierre ; le fils de Vasoudéva, c'est Crichna. Malheur à toi ! l'échange a été opéré par ce même Vasoudéva qui, sous l'apparence d'un ami, cache un véritable ennemi pour toi. Or, cette enfant, fille d'Yasodâ, est celle qui, sur le mont Vindhya, a donné la mort aux deux Dânavas Soumbha et Nisoumbha : déesse bienfaisante, elle a reçu le baptême royal¹⁴, et marche environnée d'une foule de génies qui l'escortent : les brigands, fléau du voyageur, lui adressent leurs hommages ; elle aime que'on immole en son honneur des victimes choisies dans le grand

⁸ On désigne ici l'avatare connu sous le nom de *Parasourâma* : mais je n'ai aucun détail sur cette légende.

⁹ Il ne faut pas confondre ce mot *Angirasa* avec *Ângirasa*, qui signifierait *fils d'Angiras*.

¹⁰ Le mot ददु, *darddoura* employé ici signifie *nuage* ou *montagne*.

¹¹ Voyez lect. LVIII, note 23.

¹⁵ Voyez lect. XLI, note 62.

¹³ Voyez la lecture LVI. *Khatwânga* est le nom que l'on donne à une arme de Siva, qui a la forme d'un pied de lit : c'est une espèce de massue.

¹⁴ Voyez la lecture LVII, vers la fin.

bétail, et reçoit avec plaisir l'hommage de deux bassins, remplis l'un de liqueur spiritueuse¹⁵, et l'autre de chair palpitante. Ses ornements divers sont formés de plumes de paon. Elle habite une forêt que font retentir de leurs chants les coqs et les corbeaux, que fréquentent les chèvres sauvages et les oiseaux au plumage varié : les échos y répètent les cris des lions, des tigres et des sangliers, et le sol y est couvert d'arbres épais et de cântâras¹⁶. Son palais, fondé sur le Vindhya, est orné de fenêtres¹⁷ où s'agitent doucement, en forme de tchowri¹⁸, de divins bhringâras¹⁹, et retentit des sons harmonieux que rendent mille instruments célestes. C'est là que réside sans cesse la déesse, douce pour ses favoris, terrible pour ses ennemis, aimée et honorée des immortels.

Ainsi Nârada m'a désigné, comme devant attirer toute mon attention, ce Crichna, ce prétendu fils du pasteur Nanda. Il m'a déclaré qu'il avait reçu le jour de Vasoudéva, qu'il devait à raison de sa naissance s'appeler Vâsoudéva, et que dans ma famille je trouverais de cette manière l'auteur de ma mort. Oui, Vâsoudéva est mon parent par les lois de la nature, mais au fond du coeur il est mon ennemi mortel. De même que le corbeau s'attache avec ses serres sur la tête de celui qu'il attaque, et avec son bec cherche à lui crever les yeux, ainsi Vasoudéva, avec son fils et toute sa race, mine sourdement ma puissance.

Il est possible d'expier la destruction d'un embryon, la mort d'une vache, celle même d'une femme : mais dans quel monde peut être admis un parent ingrat²⁰ ? Il ne jouit pas longtemps de la chute du malheureux qu'il a perdu, celui qui met son bonheur à prouver son ingratitude. L'homme au coeur méchant qui agit mal envers celui qui ne l'a pas maltraité, prend la route qui mène au Naraca²¹.

Je crois avoir des titres au respect de ma famille ; ton fils en a-t-il plus que moi, ô Vasoudéva ? Tes actes de pénitence te donnent-ils des qualités qui doivent te faire préférer par nos parents ? Quand les éléphants se livrent des combats, ils arrachent, ils écrasent ces mêmes plantes dont ils font ensemble leurs repas dans la forêt, leurs débats une fois terminés ; ainsi, lorsqu'une division éclate dans une famille, malheur à quiconque se trouve sur votre chemin, qu'il soit ou non de votre race ! il faut qu'il meure. Et moi, cependant, je t'ai ménagé,

Vasoudéva, sachant bien que tu étais comme le dieu de la mort, toujours menaçant, toujours armé contre ma maison. Plein de ressentiment, de haine, de méchanceté, tu n'as de sagesse que pour le mal. Oui, tu perdras la race d'Yadou, insensé. Grâce à ma bonté, Vasoudéva, tu as vieilli, mais sans profit pour toi. Malgré ses cheveux blancs et ses cent années, un homme peut n'être pas vieux. Il l'est bien plus que lui, celui dont l'intelligence a baissé. Pour toi, violent de caractère, ignorant d'esprit, tu es réellement vieux, lourd comme le nuage d'automne. Et quelle grande pensée as-tu donc conçue dans ta malheureuse démente ? Tu t'es dit : Après la mort de Cansa, mon fils régnera dans

¹⁵ Le nom général par lequel on désigne toute liqueur spiritueuse est *sourâ*. On a fait de Sourâ une nymphe, sortie de la mer dans le temps que les dieux l'ont barattée.

¹⁶ Le *cântâra* est une variété rouge de la canne à sucre.

¹⁷ अदर्श, *âdarsa*.

¹⁸ Ou *tchâmara*, é mouchoir formé de la queue du buffle appelé yack.

¹⁹ Ou *bhringarâdja*, espèce de buisson traînant (*eclipta* ou *verbesina prostrata*, ou plutôt peut-être *verbesina scandens*).

²⁰ L'expression sanscrite est plus belle, et elle se trouve mieux en rapport avec la pensée qui précède : car un ingrat est appelé कृतघ्न, *critaghna* (qui tue le bienfait), et comparé par conséquent à un assassin.

²¹ Voyez plus haut, note 7.

Mathourâ. Vieillard stupide, ton espérance sera déçue, tu t'es trompé dans tes calculs : il faut aimer bien peu la vie pour oser me résister. Tu as eu l'imprudente hardiesse de menacer mes jours ; ce que tu avais, dans ta méchanceté, médité contre moi, je l'exécuterai, et sous tes yeux, contre tes deux fils. Je n'ai point jusqu'à présent à me reprocher la mort d'un vieillard, d'un Brahmane ou d'une femme ; mais tu m'auras donné l'exemple, si j'attaque un des membres de ma famille. C'est ici que tu reçus la naissance et l'éducation : tu fus le compagnon d'enfance de mon père : tu es devenu l'époux de sa soeur : tu es le chef spirituel des Yâdavas ; et dans cette grande et noble famille, composée de souverains, tu jouis de quelque estime : ces hommes si sages, si pieux, si instruits, t'honorent comme leur maître. Mais pourquoi t'adresser un discours qui ne conviendrait qu'à un homme vertueux, lorsque tu t'avilis par un pareil projet, toi le premier des Yâdavas ? Par suite des intrigues de Vasoudéva, il faut que je meure ou que je remporte la victoire. Mais il est certain que les Yâdavas, qu'il déshonore, ne se rangeront que du bon côté. Oui, en cherchant à me donner la mort, tu commettais un acte d'imprudence, mais en même temps tu flétrissais le beau nom des Yâdavas. L'inimitié allumée entre moi et Crichna n'admet aucun tempérament. Les Yâdavas ne peuvent trouver de repos que dans la mort de l'un de nous deux.

Vous, maître du trésor royal, rendez-vous promptement dans le Vradja, et, d'après mon ordre, amenez ici les deux enfants, Nanda, et les pasteurs mes vassaux²². Dites à Nanda qu'il ait à recueillir le tribut de l'année et à venir aussitôt à la ville, accompagné des bergers. Vous ajouterez que Cansa, avec sa cour et ses prêtres, a le désir de voir les deux fils de Vasoudéva, Crichna et Sancarchana. On prétend que ce sont deux adroits et vigoureux athlètes, habiles dans ces jeux où, sur un théâtre, on se dispute, dans des combats simulés, une victoire souvent ensanglantée. Nous avons aussi deux lutteurs, renommés par leur habileté à manier les armes, Tchânoûra et Mouchtica. Nous ferons combattre ces deux couples l'un contre l'autre. J'éprouve l'envie de voir ces deux enfants que l'on compare aux immortels, ces deux héros, mes cousins, qui jusqu'à présent ont habité les forêts. Que l'on annonce de plus dans ce pâturage et aux environs que le roi va faire célébrer une grande fête de l'arc²³. Les habitants de la campagne pourront en toute sûreté apporter ici leurs denrées, afin qu'il y ait une grande quantité de lait, de beurre et d'excellent caillé, pour l'agrément et la commodité des personnes invitées. Partez donc, Acroûra, amenez-moi promptement ces deux enfants, Sancarchana et Crichna, que j'ai hâte de voir. Leur arrivée me causera le plus grand plaisir, et je déciderai alors de ce que j'aurai à faire. Si en recevant mes ordres ils refusaient d'y obéir, je saurais bien les y contraindre par la force. Mais avec des enfants il faut employer d'abord la douceur. Tâchez de les gagner par la bonté et de faire en sorte qu'ils viennent ici d'eux-mêmes. J'attends de vous, Acroûra, cet important service. A moins que Vasoudéva ne vous donne quelques mauvais conseils, ce sont là les moyens que vous mettrez en oeuvre pour nous amener ces enfants ».

Telle fut l'accusation portée par Cansa contre celui que l'on comparait à un Vasou : Vasoudéva soutint cette attaque avec le calme d'un océan profond et tranquille. Frappé de ces traits que lui lançait la voix de l'imprudent Cansa, il se revêtit de patience, et ne lui fit aucune réponse. Les assistants, qui le voyaient ainsi provoqué, s'écrièrent plus d'une fois : « Fi ! Fi ! » en détournant doucement la tête. Cependant le brillant Acroûra, qui voyait les

²² Voyez lect. LI, note 2. चरद, *carada*.

²³ धनुमह, *dhanourmaha*.

choses avec l'oeil divin²⁴, mit à accepter cette mission l'empressement de l'homme altéré qui aperçoit de l'eau. A l'heure même il sortit de Mathourâ, rempli de joie, et entraîné par le désir de contempler l'enfant à l'oeil de lotus²⁵.

SOIXANTE ET DIX-NEUVIÈME LECTURE.

DISCOURS D'ANDHACA.

Vésampâyana dit :

Les chefs Yâdavas, témoins de la colère du roi, se frottaient les oreilles avec leurs mains, et regardaient Vasoudéva comme perdu. Mais Andhaca, conservant toute sa fermeté, répondit aussitôt à Cansa avec éloquence et courage. « Mon fils, le discours que tu viens de tenir mérite d'être relevé : il est inconvenant ; et les honnêtes gens ne sauraient approuver de semblables paroles, adressées surtout à un parent. Écoute tout ce que j'ai à te dire : si l'on ne savait que tu es Yâdava, en vérité les Yâdavas ne pourraient te reconnaître pour tel ; car tu ne respectes pas les fils de Vrichni, dont tu es le chef. Que penser d'un roi de la famille d'Ikchwâcou¹, qui lui-même se jette de la boue ?

Que l'on soit Bhodja, Yâdava ou Cansa, peu importe ; on doit respect à sa propre tête, qu'elle soit chauve ou couverte de cheveux. Je plains Ougraséna d'avoir appartenu à une famille si méprisable, et de t'avoir donné de tels parents, à toi tel que tu es. Mon ami, les sages ne se louent pas eux-mêmes, et les Vèdes n'approuvent que les qualités qu'un autre peut vanter en vous. Quelle est donc l'idée que les princes de la terre vont avoir de la race d'Yadou, qu'un enfant menace de détruire et qui a pour chef un imprudent comme toi ? Le discours impie dans lequel tu te complaisais tout à l'heure n'a rien terminé, et seulement a prouvé ton mauvais esprit. Qui pourrait approuver l'attaque dirigée contre un maître respectable, que les plus grands d'entre nous doivent honorer ? Cette insulte est un crime égal à la mort d'un Brahmane. De plus, une de nos premières obligations est d'avoir toute espèce d'égards pour les vieillards, qu'il faut considérer comme ces feux, objet de nos hommages : la flamme de leur colère peut consumer les mondes. Le sage, humble et toujours vigilant, recherche le devoir comme le poisson recherche l'eau, son élément. De ta voix orgueilleuse tu frappes les oreilles de ces vieillards aussi respectables que le feu : mais tu sais que le sacrifice que n'accompagnent pas les mantras, ne sert qu'à fatiguer le corps sans produire aucun effet.

Je te blâme des reproches injustes et grossiers que tu as faits à Vasoudéva à cause de son fils. Si le fils t'inspire des craintes, le père est-il dans le même cas ? Les pères sont déjà assez malheureux des fautes de leurs enfants. Vasoudéva, diras-tu, a sauvé son fils de ta colère. Si tu réfléchissais bien, tu verrais qu'il ne pouvait faire autrement, et je t'invite là-dessus à consulter ton père. Tes attaques contre Vasoudéva, tes outrages envers toute la famille d'Yadou sont bien plutôt faits pour envenimer la haine qui divise les Yâdavas. Si Vasoudéva est coupable pour n'avoir pas laissé sacrifier son fils, comment Ougraséna serait-il excusable de t'avoir aussi conservé la vie ? Un enfant se nomme poutra, parce qu'il sauve son père du Poun-naraca². Voilà ce que disent les hommes instruits dans cette partie de la science.

²⁴ Voy. lect. LVIII, note 28.

²⁵ *Poûndarîcâkcha*.

¹ C'est un proverbe, ou une erreur de l'auteur : car les Yâdavas ne descendent pas d'Ikchwâcou, qui fut le père de la race solaire. Voyez cependant plus bas la lecture XCIII.

² Voyez lois de Manou, lect. IX, sl. 138.

Par leur naissance Crichna et le jeune Sancarhana sont Yâdavas ; et c'est toi qui le premier les as poursuivis de toute la haine d'un ennemi. Toutes nos âmes se sont tout à l'heure soulevées, en entendant les injures que tu adressais à Vasoudéva et les expressions de ta fureur contre son fils. En examinant bien les motifs de ta haine contre Crichna, d'après les reproches mêmes que tu as faits à Vasoudéva, on voit seulement que tu as peur. Mais les serpents ne mordent les gens endormis que quand la nuit est passée. C'est par les effets que nous apprécions les phénomènes regardés comme terribles³. Quand le redoutable Graha⁴ va dans le ciel toucher Swâti⁵ de ses rayons, l'effrayant Angâraca⁶ entame Tchitrâ⁷. Quand Boudha⁸ éclaire d'une sinistre lueur le crépuscule occidental, Soucra⁹ s'avance dans la région de Vêswânara¹⁰. Lorsque Dhoûmakétou¹¹ traverse les treize constellations, Bharanî¹² et les autres, celles-ci voient s'éloigner l'astre des nuits. Lorsque le crépuscule oriental, privé du disque lumineux¹³, vient à obstruer la voie du soleil, Sivâ¹⁴, s'élevant des cimetières, vomit les noires vapeurs de son haleine. Quand la ville aérienne¹⁵ passe avec un bruit terrible de l'un à l'autre crépuscule, le météore brûlant détone avec fracas et tombe sur la terre. Dans le temps appelé Aparwan¹⁶, la terre tremble, les cimes des collines s'agitent ; les cerfs et les oiseaux, en poussant des cris de détresse, reculent épouvantés.

³ Tout ce passage, rempli d'allusions astronomiques, a été traduit aussi littéralement qu'il m'a été possible. Je ne me flatte pas d'en avoir toujours saisi le sens. Mais comme ces détails ne sont pas techniques, les erreurs que j'aurai pu commettre ne seront pas bien dangereuses. Voyez dans le Moudrâ-Râkchasa, act. 4, vers la fin, un exemple des conséquences que l'on tire des conjonctions des étoiles.

⁴ *Graha* est en général le nom des planètes, et en particulier le nom du noeud ascendant, que l'on personnifie, et que l'on compte au nombre des planètes. Si *graha* conserve ici son acception générale, on peut croire que ce mot désigne la planète Sani ou Saturne, regardée comme terrible et de sinistre augure.

⁵ Swâti est le 15° astérisme lunaire, correspondant à l'Arcture.

⁶ Nom de la planète de Mars.

⁷ 14° astérisme lunaire on y trouve l'étoile α de l'épi de la Vierge.

⁸ Mercure.

⁹ Vénus.

¹⁰ Vêswânara est un nom du dieu Agni, régent du sud-est.

¹¹ Nom du noeud descendant personnifié.

¹² Bharanî est une des vingt-sept constellations lunaires : c'est le 2° astérisme, composé de trois étoiles (*musca*).

¹³ J'ai rendu ainsi le mot ग्रस्तपरिघ, *grastaparigha*. D'un autre côté, M. Wilson dit que le Parigha est le 19° *yoga* astronomique. Mais il me semble qu'ici le mot *parigha* signifie *disque solaire*. Voyez lecture CLXII, note 10, et lecture CLXXII, note 27.

¹⁴ *Sivâ* est un nom de l'épouse du dieu Siva, plus connue sous le nom de Dourgâ. Voyez, dans le drame de *Mâlatî et Mâdhava*, le commencement du 5 acte : la scène est dans un cimetière, près du temple de cette déesse, qui me semble ici représentée comme formant les brouillards avec les vapeurs des bûchers funèbres. Un cimetière s'appelle *roudrâcrîda*.

¹⁵ Les Indiens pensent que les aérolithes se détachent de villes qui, suivant eux, existent dans l'air. Les Gandharvas se promènent quelquefois dans des cités aériennes. La légende dit que le roi Haristchandra fut élevé avec sa capitale au milieu de l'atmosphère, et le peuple croit que de temps en temps on aperçoit cette ville dans les nuages.

¹⁶ J'ignore ce que l'on entend par le mot *aparwan* : voyez, lect. IV, note 18, ce que signifie le mot *parwan*. Dans la lecture CLXXII, on retrouve le mot *aparwan* employé pour désigner une époque où les éclipses ne doivent pas arriver.

Dès que Swarbhânou¹⁷ saisit Soûrya, la nuit obscurcit le ciel, les régions célestes se couvrent de sombres voiles, et le tonnerre retentit sans nuages. Enfin, quand du sein de la nue, où résonne le bruit sourd de la foudre, coulent des ruisseaux de sang, les dieux sont ébranlés sur leurs sièges, et les oiseaux abandonnent les montagnes. Tels sont les signes qui, dit-on, présagent la mort d'un roi : nous les voyons, du moins, et nous pouvons en tirer les conséquences. Mais toi, ennemi de ta famille, méprisant les devoirs de la royauté, tu t'abandonnes sans motif à la colère, tu te laisses dominer par la crainte. Malheureux insensé, tu outrages un vieillard que nous pouvons comparer aux dieux, que nous regardons comme un Vasou. Quelle garantie peux-tu désormais nous offrir ? Dès aujourd'hui nous renonçons à cette amitié que nous avons pour toi : nous ne voulons plus avoir de rapport avec un homme qui déshonore notre famille. Heureux Acroûra, qui va contempler dans ses forêts ce merveilleux Crichna à l'oeil de lotus ! C'est toi qui perds la race des Yâdavas. Mais Crichna ne verra en nous que des parents, et il nous sera facile de nous entendre avec lui. Même par l'entremise du sage Vasoudéva, tu peux l'apaiser ; profite de cette heureuse circonstance, et qu'il sache de toi ce que tu peux désirer. Oui, Cansa, fort de l'amitié de Vasoudéva, rends-toi auprès de Crichna, et tâche de te réconcilier avec lui ».

QUATRE-VINGTIÈME LECTURE.

MORT DE KÉSIN.

Vêsampâyana dit :

A ce discours d'Andhaca, Cansa, rouge de colère, ne répondit rien, et rentra dans ses appartements. Tous les Yâdavas, présents à ces débats, retournèrent aussi chez eux, l'esprit troublé, et blâmant Cansa. Cependant Acroûra, obéissant à l'ordre qu'il avait reçu et en même temps au désir qu'il éprouvait de voir Crichna, était monté sur son char aussi rapide que la pensée et poursuivait sa route. Il pensait qu'à des signes extérieurs et naturels il reconnaîtrait un jeune parent qui devait ressembler à son père.

Le matin même, le roi de Mathourâ, fils d'Ougraséna, envoya un courrier à Késin : mais en l'excitant contre Oupendra, il l'envoyait à la mort. Le terrible Késin, obéissant à ses injonctions, se rend dans le Vrindâvana, et attaque les pasteurs. Ce Dêtya, sous la forme d'un cheval indompté, violent et furieux, porte çà et là le ravage et la mort, massacrant les vaches et les bergers, dévorant leur chair¹, et ne reconnaissant aucun frein. La forêt se trouve bientôt semblable à un cimetière, couvert d'ossements humains, partout où l'horrible coursier dirige ses pas. De son sabot il fend la terre : son choc impétueux abat les arbres ; son hennissement est aussi fort que le bruit du vent, et de ses bonds il touche le ciel. Poussé par une rage qui croît à chaque instant, ivre de sang et de carnage, il parcourt la forêt, remplissant la funeste mission qu'il a reçue de Cansa, dressant avec orgueil sa crinière hérissée. Les pasteurs qu'il menace fuient devant lui, et ces bois sont abandonnés par les hommes et les troupeaux qui les fréquentaient. Tous les environs deviennent déserts : on craint de rencontrer le monstre sanguinaire, qui erre çà et là dans l'espoir de trouver une proie.

¹⁷ *Swarbhânou* et *Râhou* sont deux mots synonymes par lesquels on personnifie le noeud ascendant. Soûrya est le soleil.

¹ Dans la légende de l'Hercule grec, il y a aussi des chevaux qui mangent de la chair humaine, et dont le maître se nomme Diomède.

Un jour, au lever du soleil, attiré par la voix humaine, il arrive en fureur jusqu'au hameau pour y accomplir son oeuvre de mort. A sa vue les bergers, leurs femmes, leurs enfants, prennent la fuite, appelant à leur secours Crichna, maître du monde. Crichna, en entendant les gémissements des femmes et les cris des pasteurs, accourt pour les rassurer, et se dirige du côté de Késin. Celui-ci, le col élevé, les yeux étincelants, grince les dents, hennit, s'élançe et arrive sur Govinda, qui le voit venir, et s'avance vers lui, comme le nuage vers la lune.

Les bergers, en apercevant Crichna placé à quelque distance de Késin, tremblèrent pour lui, et, dans leur pensée toute humaine, ils lui crièrent : « Crichna, ce n'est pas un cheval ordinaire que tu as provoqué. O notre ami, ne vois-tu pas que tu n'es qu'un enfant, et que ce monstre n'a pas jusqu'à présent connu de vainqueur ? C'est un frère de Cansa : on ne peut conserver sa vie qu'en l'évitant. Il est le premier parmi les coursiers, pareil à un Dânavâ dans le combat, la terreur des plus grandes armées, le plus fort entre les êtres malfaisants ; personne n'a le pouvoir de le tuer ».

Ces paroles des pasteurs donnèrent au vainqueur de Madhou le désir de combattre Késin. Le coursier furieux, traçant différents cercles à droite et à gauche, du choc de ses pieds abattait les arbres. Sur son col et son épaule flotte son épaisse crinière ; et de tout son corps découle, comme la pluie découle du nuage, une sueur abondante, produite par l'emportement de la colère. De sa bouche tombent des flots d'écume mêlés de poussière, semblables à ces frimas dont la lune couvre le ciel en hiver. En hennissant il lance sur Govinda une vapeur humide et légère, chargée d'écume. La poussière qu'il élève autour de lui, confondue avec la dépouille des arbres dont le printemps jonche la terre, donne une teinte jaunâtre aux cheveux de Crichna. Késin s'approche, caracolant, creusant le sol de ses pieds, et relevant ses lèvres. Le combat s'engage, et le coursier, de ses pieds de devant, frappe Crichna à la poitrine : puis, redoublant ses coups terribles, il lui meurtrit le flanc à plusieurs reprises. Sa bouche formidable, armée de dents aiguës, s'ouvre pour mordre avec fureur l'épaule de Crichna. Késin, les crins hérissés, aux prises avec son ennemi, ressemblait au soleil, entouré de rayons et engage dans un nuage. Usant de toute sa force que la colère a doublée, de son poitrail il cherche à heurter violemment la poitrine du fils de Vasoudéva. Au moment où il se trouve ainsi élevé, le tout-puissant Crichna étend le bras, et lui assène sur le front un coup qui pénètre dans la tête. En vain le monstre voudrait mordre et déchirer ce bras : ses dents sont ébranlées dans leurs racines ; il vomit un sang mêlé d'écume ; les tempes désunies se détachent des deux côtés ; les yeux sortent de leur orbite, et pendent sur les bajoues. La mâchoire brisée, le chanfrein fendu, tout sanglant, aveugle, les oreilles pendantes, l'esprit éperdu, Késin se donnait de grands mouvements, battant le sol de ses pieds, lâchant tous ses excréments ; couvert de sueur, accablé, harassé, il s'affaiblit peu à peu. Le bras de Crichna, enfoncé dans la tête de Késin, ressemblait au nuage, qui à la fin de l'été disparaît dans les rayons de la lune ou du soleil. Le féroce coursier, dont les membres fatigués fléchissaient dans le combat, était alors tel que la lune, quand le matin elle descend, toute défigurée, vers le Mérou où elle va se reposer. Les dents de Késin, ébranlées par le bras de Crichna, tombaient de sa bouche, comme on voit, en automne, se détacher les différentes parties du nuage épuisé d'eau. Ce bras vainqueur, pesant de toute sa force sur le corps de Késin, s'abaisse peu à peu en le divisant dans toute sa longueur ; d'abord le Dânavâ, la tête fendue, pousse des sons horribles en vomissant le sang : il s'agite et se tourne sous cette masse qui descend et sépare ses membres en deux parts : ainsi l'on voit un rocher éclater en deux moitiés. Cet Asoura si terrible se débat longtemps, et sa face, se détachant en deux portions, ressemble au serpent qui vient d'être écrasé par le milieu du corps : le bras de Crichna continue de le pourfendre, et alors Késin offre le spectacle que présente un buffle déchiré par Siva : il gît par terre en deux moitiés, composées chacune de deux pieds, d'une portion de dos et de

queue, d'une oreille, d'un oeil et d'un naseau. Le bras du vainqueur, portant les empreintes des dents de Késin, est comme un vieux palmier de la forêt marqué par les défenses du superbe éléphant.

Quand Crichna a vaincu Késin et l'a étendu par terre, il s'arrête et sourit. Alors les pasteurs et leurs femmes, délivrés d'inquiétude et de crainte, se livrent aux transports de la joie la plus vive. De tous côtés, dans toutes les bouches retentissent les louanges du grand Dâmodara ; on l'honore avec une tendresse respectueuse. « O notre ami, s'écrie-t-on, ô Crichna, quel triomphe ! Tu as terrassé le terrible Dêtya, venu sur la terre sous la forme d'un cheval. Le bonheur va revenir dans le Vrindâvana, qui pourra désormais être habité par les humains, les cerfs et les oiseaux, puisque ce méchant Dâna est tombé sous tes coups. Nous avons perdu beaucoup de bergers ; bien des vaches ont à regretter leurs veaux. Ce monstre avait déjà immolé un grand nombre de mortels, et disposé à poursuivre son oeuvre de destruction, il voulait anéantir la race des hommes. Personne ne pouvait lui résister, même parmi les dieux. Que pouvaient faire les habitants de la terre ? » En ce moment le saint Mouni Nârada², invisible au milieu des airs, s'écria : « O Crichna, en toi je reconnais le dieu Vichnou : je suis content de t'avoir vu accomplir, par la mort de Késin, une oeuvre difficile. Tout dans le ciel repose sur toi et sur Siva. Je suis venu du Swarga, curieux de contempler le combat qui allait avoir lieu entre un homme et un cheval. J'avais déjà vu la mort de Poûtanâ et tes autres oeuvres. Mais, Govinda, ce dernier exploit surpasse les autres. Le vainqueur de Bala, Indra, tremblait devant ce cheval, dont la fureur et la vue seule l'épouvantaient. De ton bras vigoureux tu as frappé ce terrible corps, et tu as mis un terme à ses ravages et à la crainte qu'il inspirait. Tu es la source immortelle de toutes choses. Daigne écouter mes paroles. Parce que tu as tué Késin, tu seras désormais connu dans le monde sous le nom de Késava³. Gloire à toi ! bonheur aux hommes ! Mais je te quitte. Tu peux maintenant accomplir le reste de ta mission. Ne tarde pas à te montrer tel que tu dois être. Quand tu prends la défense des humains, ils sont aussi heureux que les habitants du ciel, et s'abandonnent à de joyeux ébats. Voici le temps qui arrive, que la guerre de Bhârata va commencer. Les princes, qui vont dans le ciel visiter Indra, paraissent déjà disposés à en venir aux mains : les routes de l'air⁴ sont ouvertes à leurs chars, qui s'élanceront bientôt aux combats : dans le palais même de Sacra, ils forment deux camps ennemis. Quand le fils d'Ougraséna aura succombé, ô Késava, alors sous tes yeux commencera ce grand combat de princes. Les Pândavas imploreront le secours de ton bras invincible, et dans cette querelle royale tu seras leur allié. Élevé sur le trône des souverains, tu t'empareras de leurs richesses ; et ta force te livrera leur puissance. Cet avenir que je t'annonce, ô Crichna, sera glorieusement réalisé, et deviendra l'objet des entretiens du ciel et de la terre. O maître du monde, à tes oeuvres je t'ai reconnu. Je te reverrai, quand tu auras triomphé de Cansa. Adieu, je te laisse ».

² Il faut avouer que Nârada joue dans la mythologie indienne un rôle bien équivoque. Le voilà qui complimente Crichna, et l'on se rappelle les conseils qu'il a donnés à Cansa dans la LV^e lecture : personnage vraiment odieux, existant peut-être dans les cours des princes ; mais il est toujours singulier qu'on attribue un semblable caractère à un saint Brahmane.

³ Le mot *késin* signifie *chevelu*, et le mot *késava* a le même sens. Cependant M. Wilson donne une autre étymologie de ce mot *késava*. Voyez son Dictionnaire. Une autre légende rapporte que Vichnou prit deux de ses cheveux, un blanc et un noir, dont il forma les deux fils de Dévakî, Balarâma et Crichna : de là vint, dit-on, le nom de Késava donné à ce dernier.

⁴ Les poètes supposent que les chars des princes traversent les plaines de l'air : c'est une hyperbole qui peint l'extrême rapidité de leur course.

Ainsi parla Nârada, et il reprit le chemin du ciel. Les pasteurs, qui avaient entendu le discours de Nârada, se rendirent l'écho des louanges qu'il donnait à leur héros ; et formant un cortège d'honneur à Crichna, ils rentrèrent dans le hameau.

QUATRE-VINGT-UNIÈME LECTURE.

ARRIVÉE D'ACROÛRA.

Vésampâyana dit :

Le soleil, amortissant l'ardeur de ses rayons, était descendu vers l'occident ; le ciel se rougissait des feux du crépuscule ; la lune élevait son disque jaunissant ; les oiseaux étaient tranquilles dans leurs nids ; les étoiles commençaient à briller ; tous les points de l'horizon se couvraient de légères ténèbres : tandis que les hôtes ailés du hameau s'endormaient au sein des vâsantîs¹ fleuries, les oiseaux de nuit s'agitaient en cherchant leur proie. Le soir, mettant fin aux travaux des hommes, appelait vers les flambeaux la troupe légère des papillons² ; le soleil venait de se plonger, pour ainsi dire, au sein du crépuscule ; les chefs de famille rentraient dans leurs foyers ; on récitait pour honorer le feu les mantras usités parmi les gens qui habitent les forêts et vivent de racines³ ; on s'occupait à traire les vaches qui venaient de rentrer ; on entendait les mugissements répétés de celles d'entre elles qui étaient mères, et près desquelles par une longe étaient attachés leurs jeunes veaux ; les pasteurs, les épaules chargées de cordes, appelaient les vaches, faisant éclater leurs voix, et comptant les troupeaux ; on entassait la bouse, et les feux s'allumaient de tous côtés ; d'autres bergers arrivaient courbés sous une charge de branches ; la lune, qui montait peu à peu, brillait d'un éclat moins pâle ; la nuit apparaissait, le jour était fini ; le soleil allait se reposer de ses travaux, et la lune lui succédait, escortée des ténèbres ; les feux ardents de l'un étaient remplacés par la lumière tempérée de l'autre ; c'était le moment où brillent de toutes parts les feux perpétuels du sacrifice, où s'opère dans le monde l'union⁴ mystérieuse d'Agni et de Soma, où l'occident est encore enflammé de quelques lueurs, où l'orient perd ses dernières teintes, où le ciel, couvert d'étoiles, semble s'enflammer en partie ; les jeunes bergers, réunis en famille, célébraient le bonheur de leur séjour ; en cet instant sur son char rapide arriva le trésorier Acroûra.

Aussitôt il demanda où était la demeure de Crichna, du fils de Rohinî, et du pasteur Nanda ; et, descendant de son char magnifique, il vint à celui-ci pour lui demander

¹ Liane touffue, *Gærtnera racemosa*.

² Ce sont les *sacragopas*, dont il a été question dans la LXV1 lecture, note 2.

³ J'ai cherché par cette périphrase à rendre le mot वैखनसैः, *vêkhânasêh*, que j'ai regardé comme un adjectif en rapport avec मन्त्रैः, *mantrêh*. Pour la traduction de ce mot, j'ai suivi l'explication qu'en donne M. Wilson.

(Voyez aussi dans son dictionnaire le mot वैखनसी). Cependant comme cette expression a pour racine खन, *khana* (creuser), n'indiquerait-elle pas plutôt la cérémonie du *vitâna*, qui consiste à prendre du feu dans le trou creusé pour le feu dit *gârhapatyâ*, et à le porter dans les deux trous creusés pour les feux appelés *âhavanîya* et *dakchina* ? Voyez la traduction française des lois de Manou, par M. Loiseleur Deslongchamps, p. 196, note. J'avoue cependant qu'en adoptant ce sens, je serais embarrassé pour rendre le mot वन्यैः, *vanyêh*, qui accompagne aussi *mantrêh*.

⁴ सन्धि, *sandhi*.

l'hospitalité. Il entra, le visage rayonnant, l'oeil mouillé de pleurs ; il regarda à l'endroit où l'on était occupé à traire les vaches, et au milieu des autres enfants il aperçut Crichna, aussi facile à distinguer que le taureau au milieu des jeunes veaux. Alors d'une voix altérée par le plaisir, le bon Acroûra s'écria : « Viens, ô mon cher Késava ! ». Mais en même temps dans cet enfant pauvre il reconnaissait celui qui est le maître de toutes richesses, ce Crichna toujours jeune dans son essence spirituelle. « Je ne puis en douter, se disait-il ; cet enfant à l'oeil de lotus, aussi fort que le lion et le léopard, pareil à une nuée grosse d'orages, ou à une haute montagne, ce héros terrible dans les combats, dont la poitrine est marquée du Srivatsa, dont les bras sont faits pour frapper de mort ses ennemis, c'est Vichnou, l'âme du grand mystère, aujourd'hui revêtu de formes extérieures : c'est celui qui contient le monde⁵ ; c'est Vichnou sous le vêtement d'un pasteur. Il porte ses cheveux simplement relevés en pointe, lui dont le front est orné d'un diadème, la tête ombragée d'un parasol merveilleux, la poitrine couverte d'un large collier de perles, et les deux bras chargés de parures brillantes ; sa beauté charme des milliers de femmes qu'il entraîne sur ses pas, et un vêtement jaune entoure ses formes. C'est bien l'éternel Vichnou. Vainqueur de ses ennemis, il voit la terre se réfugier à l'abri de ses pieds, lui qui en trois pas a autrefois parcouru les trois mondes. L'une de ses mains est armée du tchakra, l'autre élève la massue pour engager le combat. Descendu sur la terre, il a fait de ces lieux sa première demeure ; et il vient pour soulager les maux de l'humanité, lui qui est le plus grand des dieux. Les Brahmanes, qui voient l'avenir, savent que ce berger étendra la race affaiblie d'Yadou. Aidés de sa puissance, d'innombrables rejetons augmenteront la famille des Yâdavas, comme les fleuves augmentent l'Océan. Le monde, à sa vue, reprendra sa stabilité ; les inimitiés une fois éteintes dans le sang, les peuples vivront en paix avec leurs voisins et se multiplieront, comme dans le Crita-youga. Maître de la terre soumise à sa puissance, il sera au-dessus des rois, et ne sera pas roi lui-même. Comme jadis, après avoir en trois pas réduit les mondes sous son pouvoir, il dédaigna l'empire, et fit Indra roi des dieux et souverain du ciel, de même aujourd'hui vainqueur de cette terre, qu'autrefois il avait déjà conquise, il la cédera sans doute au roi Ougraséna dont il affermira l'autorité. Bon et clément, accessible à la prière, c'est lui que les Brahmanes instruits ont chanté comme le plus ancien des êtres. Késava deviendra le désiré des nations, tant sera grande sa prudence dans les affaires de la vie humaine. Pour moi, j'honorerai aujourd'hui avec des signes extérieurs de respect sa demeure mortelle ; mais au fond de mon âme, je le prierai aussi comme étant Vichnou ; et bien que je le reconnaisse pour mon parent, bien qu'il soit homme au milieu des hommes, moi, et ceux qui ont l'oeil divin, nous savons que ce n'est pas un simple mortel. Cette nuit, j'aurai une conférence avec ce dieu que je connais en mon âme, et, s'il le veut bien, je me fixerai avec lui dans le Vradja ». Par la force de sa raison, Acroûra avait vu Crichna sous ses diverses formes, et avec lui il entra dans la maison de Nanda.

QUATRE-VINGT-DEUXIÈME LECTURE.

VISION DU NÂGALOCA¹.

Vêsampâyana dit :

Acroûra entra donc avec Késava dans la maison de Nanda ; et assemblant les pasteurs, le trésorier adressa en leur présence ce discours à Crichna et au fils de Rohmî : « Mes amis,

⁵ Mot à mot *vas mundi*, भाजनं, *bhâdjanam*.

¹ Monde des Serpents.

demain nous devons nous rendre à Mathourâ pour notre satisfaction commune : les habitants de tous les pâturages pourront nous y accompagner avec leurs familles. Dès que j'aurai touché, au nom de Cansa, le tribut annuel, alors remontant sur mon char, je ne ferai que marcher à la tête du cortège. Le roi prépare dans Mathourâ une fête de l'arc : vous assisterez à cette fête, et en même temps vous vous présenterez devant vos parents. Vous verrez votre père, le vieux Vasoudéva, trop longtemps victime du malheur, et pleurant sur le destin de son fils, sans cesse exposé aux fureurs de Cansa, accablé par le chagrin plus encore que par les années, desséché par la douleur, succombant sous les craintes que lui inspire Cansa, privé de votre vue, et consumé nuit et jour des regrets qu'il nourrit intérieurement. O Govinda, tu verras Dévakî, semblable à une déesse, Dévakî, abattue par la douleur ; elle dont ses enfants n'ont jamais pressé le sein, triste et morne, elle pleure la perte de son fils ; elle veut te voir, et ne peut supporter le chagrin de ton absence, semblable à la vache que l'on a séparée de son veau : elle lève les yeux vers le ciel en soupirant, et porte constamment des vêtements noirs : telle apparaît la lumière de la lune dévorée par Swarbhânou. Elle t'appelle, elle te demande sans cesse, consumée du chagrin que tu lui causes, dévorée de ses désirs maternels, heureuse si elle avait pu t'entendre bégayer tes premières paroles, te voir essayer tes premiers pas : hélas ! elle ne connaît pas la beauté de son fils, l'éclat de ce visage comparable à la lune. Si Dévakî, qui t'a donné le jour, est aussi malheureuse, qu'est-ce donc que le bonheur d'être mère ? mieux vaut n'avoir point d'enfants. C'est sans doute un chagrin pour les femmes d'être stériles. Mais être mère et ne point connaître les douceurs de la maternité, c'est un malheur bien plus grand. Quel regret pour un fils qui cause une telle douleur à sa mère ! Elle ne mérite point d'être affligée celle à qui tu dois ta naissance, toi qui es égal à Indra, toi qui brilles de qualités incomparables, toi qui fais le bonheur et la sécurité des étrangers. Tes parents sont vieux ; ils ont souffert la contrainte d'un long esclavage, et à cause de toi ils supportent encore aujourd'hui les outrages de l'insensé Cansa. Si Dévakî mérite les mêmes respects que la terre qui te porte, délivre-la de cet état de deuil et d'affliction. Console ce bon vieillard, Vasoudéva, qui porte à son fils une si grande affection. Rends-lui ce fils qu'il regrette, ô Crichna, et tu auras rempli ton devoir. Tu as bien pu dompter le redoutable serpent du lac d'Yamounâ, soulever une montagne pour sauver les vaches, terrasser l'orgueilleux et robuste Arichta, donner la mort au superbe et méchant coursier, nommé Késin ; mais si tu ne fais rien pour ces deux malheureux vieillards, ô Crichna, peut-on dire que ton devoir a été rempli ? Naguère, en entendant les reproches que Cansa adressait à ton père, tous les assistants ont versé des larmes de chagrin. Le sein de Dévakî, ta mère, ô Crichna, a été violemment déchiré : elle a été soumise à bien d'autres épreuves de la part de Cansa, et elle les a toutes supportées avec résignation. Tout enfant a contracté envers son père et sa mère une dette qu'il doit payer, quand l'occasion s'en présente. O Crichna, jette sur tes parents un regard de bienveillance ; ils sortiront de leur affliction, et tu te seras conformé aux règles du devoir ».

Crichna, après avoir entendu ce discours, lui répondit aussitôt. « Je le veux bien », et il ne se fâcha point de ces observations. Suivant les ordres de Cansa, les pasteurs s'assemblèrent, dirigés par Nanda : l'agitation régnait dans le hameau, dont les habitants se disposaient à partir. Les vieillards arrivèrent, apportant leur cadeau² et le tribut, qui consistaient en boeufs, en buffles servant aux attelages, en troupeaux, en lait, en crème, en caillé, en beurre. Le tribut et les présents une fois recueillis, les chefs des pasteurs n'attendaient plus que le signal du départ. Acroûra passa toute la nuit à causer avec Crichna et le fils de Rohinî.

² Ce genre de cadeau s'appelle *उपायन*, *oupâyana*. Alors, comme aujourd'hui, on ne se présentait pas les mains vides devant les grands.

Cependant l'aurore apparaissait dans toute sa pureté ; les oiseaux recommençaient leurs chants ; les rayons glacés de la lune s'éteignaient avec la nuit ; le ciel se couvrait de teintes rougeâtres ; les étoiles descendaient vers le couchant ; la terre était rafraîchie par le souffle des vents du matin ; les astres perdaient de leur éclat, et leurs feux s'amortissaient. Enfin la nuit disparut, et le soleil s'éleva à l'horizon. La lune, pâle et sans lumière, continuait sa course ; on voyait d'un côté l'un de ces astres languir et s'effacer, de l'autre son rival grandir et s'accroître. Alors les vastes pâturages se couvrent de vaches ; les barattes résonnent sous les coups du ribot retenu par son collier ; les jeunes veaux sont attachés à leurs mères par des longes, et toutes les routes sont remplies de pasteurs. Les ustensiles les plus lourds sont placés sur les chariots ; par derrière viennent sur des voitures les maîtres eux-mêmes. Crichna, le fils de Rohinî et le riche Acroûra s'avançaient sur le même char, pareils aux gardiens des trois mondes. Arrivé sur la rive de l'Yamounâ, Acroûra dit à Crichna : « Garde un instant le char, et veille sur les chevaux. On va leur donner à manger dans le vase qui leur est destiné³. Pour toi, reste sur ce char que j'abandonne à tes soins, et attends-moi quelques moments. Je vais descendre au lac d'Yamounâ, où je réciterai en l'honneur du roi des serpents les mantras divins, consacrés au maître du monde. J'adorerai l'être mystérieux et souverain, essence de l'univers, le serpent marqué de l'auguste swastica⁴, le grand Ananta⁵ à mille têtes, vêtu de noir. Tout le venin de ce dieu, saint et juste, je le prendrai comme l'ambrosie des immortels. Là, je verrai la troupe des serpents venant chercher la paix de celui qui se distingue entre eux par la largeur de ses taches⁶, la vivacité de sa double langue et la richesse de ses ornements. Restez ensemble en attendant que je revienne du lac du serpent ». Crichna lui dit en riant : « Allez, homme pieux, ne soyez pas longtemps. Ne pouvons-nous pas bien rester ici quelques instants sans vous ? » Acroûra alla donc se plonger dans le lac d'Yamounâ : il y aperçut le monde des serpents tel qu'il est dans le Rasâtala : dans le milieu apparaît le dieu à mille têtes, qui a pour symbole un palmier d'or⁷, dont la main tient un soc, dont le ventre est couvert d'une massue⁸, et le corps enveloppé d'un vêtement noir ; la couleur de sa peau est jaune ; ce dieu ne porte qu'un pendant d'oreille ; son oeil, semblable au lotus, se ferme, appesanti par le sommeil de l'ivresse ; son siège est formé de cols de serpents, qui sont une partie de son propre corps⁹. Maître souverain et paré de deux swastikas précieux, il porte la terre ; sa chevelure, soutenue par des ornements d'or, penche un peu sur le côté gauche ; sa poitrine est ornée de guirlandes et de lotus dorés ; son corps, teint de la poussière rouge

³ हयभाण्ड, *hayabhânda*.

⁴ Voyez lect. LXXIV, note 5

⁵ Le serpent Ananta ou l'infini est le même que celui qu'on appelle *Sécha* : on lui donne mille têtes, dont l'une, soutient le monde. Ce serpent sert de couche à Vichnou dans le temps de son sommeil mystérieux, et ses têtes qu'il redresse forment au-dessus du dieu une espèce de dais. Quelques-uns pensent que c'est lui qui s'est incarné en Sancharchana ou Balarâma : il n'est donc pas étonnant de le trouver ici dans cette transfiguration de Crichna et de son frère. Balarâma est ordinairement représenté avec la tête blanche ou jaune, et un vêtement noir, et Crichna avec une tête noire et un vêtement jaune. Voy. Rech. asiat. t. VIII, pag. 62.

⁶ C'est-à-dire de ses *swastikas*

⁷ Nous avons vu ailleurs que c'est là le symbole de Balarâma, qui pour arme porte une espèce de soc

⁸ Ces mots nous représentent la massue du dieu comme suspendue en travers sur son ventre, quand il se repose de ses travaux ou qu'il se sert d'une autre arme.

⁹ Cette description est un mélange un peu confus des formes du serpent Ananta et de celles de Balarâma, considéré comme homme.

du sandal ; ses bras, allongés. Aucun ennemi ne peut résister à sa force. De son ombilic s'élève un lotus, comparable au camphre pour la blancheur et brillant de mille rayons. Tel Acroûra voit le maître des serpents, le souverain de la mer universelle ; il recevait les hommages des rois de cette race dont Vâsouki est le chef. Les deux serpents Cambala et Aswatara lui servaient de tchâmara¹⁰ : ils éventaient le dieu, siégeant sur son lit de justice ; près de lui se tenait Vâsouki, dans un cercle formé par les autres reptiles, à la tête desquels est Carcotaca. Avec des vases d'or, vases divins sur le haut desquels s'élève un lotus, ils arrosaient leur prince qui sortait des eaux de la mer universelle. Acroûra aperçut encore Vichnou noir comme le nuage, avec sa poitrine marquée du Srîvatsa, et son vêtement jaune, Vichnou assis sur le dos du grand serpent. A la vue de cet être souverain et incomparable, à l'aspect du dieu dont le corps ressemble à la lune, et qui, pareil à Sancarchana, n'a point d'autre siège que lui-même, Acroûra voulut aussitôt appeler Crichna ; mais l'éclat qui environnait ce personnage arrêta sa voix : alors comprenant ce que c'était que cette mystérieuse apparition, il sortit de l'eau tout frappé d'étonnement. Bala et Késava étaient toujours sur le char, se regardant mutuellement et revêtus d'une forme merveilleuse. Acroûra acheva donc ses ablutions avec un pieux empressement. Il adora le maître des dieux, dont le vêtement est noir et la face blanche, et celui qui assis sur le dos du serpent à mille têtes n'est autre que Crichna¹¹ lui-même. Il sortit une seconde fois de l'eau en récitant le mantra convenable, et revint auprès du char. Il avait l'air satisfait, et Késava lui dit : « Comment avez-vous trouvé le monde des serpents dans ce lac divin ? Vous êtes resté bien longtemps en contemplation. Vous avez sans doute vu des choses merveilleuses : car votre coeur est tout tremblant de joie ». Acroûra répondit à Crichna : « Qu'y a-t-il, hors de toi, d'admirable parmi les êtres animés et inanimés ? Oui, Crichna, je viens de voir une chose merveilleuse, que l'on ne saurait rencontrer sur la terre. Mais cette merveille, je la retrouve ici même et je m'en réjouis. Je suis ici dans la compagnie de celui qui est le grand miracle des mondes et qui a daigné revêtir une forme humaine. O Crichna, puis-je rien contempler de plus grand, de plus étonnant ? Mais continuons notre route ; il faut que nous arrivions à la ville du roi Cansa avant la fin du jour, avant que le soleil soit descendu à l'occident ».

QUATRE-VINGT-TROISIÈME LECTURE.

LE GRAND ARC BRISÉ.

Vêsampâyana dit :

Cependant Acroûra était remonté sur son char ; il avait de nouveau lancé les chevaux, et bientôt avec Crichna et Sancarchana il arriva à la belle ville de Mathourâ, gouvernée par Cansa. Le soleil éclairait encore le ciel quand ils entrèrent dans la ville. Le sage et magnifique Acroûra introduisit dans sa maison Crichna et Sancarchana, et d'un air effrayé il dit à ces hôtes dont il s'honorait : « Il faut dans ce moment renoncer au désir de vous rendre au palais de Vasoudéva. A cause de vous, ce vieillard est persécuté par Cansa : nuit et jour il en est obsédé. Je ne vous conseille pas de descendre chez lui. Vous vous consulterez tout aussi bien ici sur le parti que vous avez à prendre pour rendre à Vasoudéva le bonheur qu'il mérite ». Crichna lui dit : « Nous voulons au moins visiter, en

¹⁰ Émouchoir.

¹¹ On se rappellera que *crichna* veut dire *noir*.

restant inconnus, la ville de Mathourâ ; nous suivrons la rue royale¹, sur laquelle se trouvent les demeures des ministres de la loi, et de là nous irons, si tu le veux, au palais du roi ».

Acroûra, révéranant en lui-même le grand Crichna, se rendit, l'âme satisfaite, auprès du roi Cansa, et laissa nos deux jeunes gens aller par la ville en curieux, semblables à deux éléphants avides de combats et libres de tout lien. En chemin, ils rencontrèrent un teinturier, à qui ils demandèrent les beaux vêtements dont il était porteur. Le teinturier leur répondit : « D'où venez-vous donc, paysans, qui osez sans crainte me demander les vêtements du roi ? Ce sont là les vêtements de Cansa, brillants produits de diverses contrées ; et c'est moi qui leur donne ces couleurs vives et variées qui les distinguent. Dans quel bois êtes-vous nés, avec quels animaux sauvages avez-vous donc été élevés pour avoir conçu le désir que vous m'exprimez à la vue de ces vêtements ? Malheureux insensés, vous avez donc renoncé à la vie, vous qui en arrivant en ces lieux, jetez un oeil de convoitise sur le bien du roi ? » L'insolent teinturier courait au-devant de son mauvais destin en vomissant ainsi le poison de ses sottises injures. Crichna, irrité, lève la main et lui donne sur la tête un coup qui retentit comme un éclat de tonnerre. Le teinturier tombe par terre sans connaissance, et rend le dernier soupir. Ses femmes accourent et poussent des cris de douleur, et volent, les cheveux épars, au palais de Cansa.

Les deux jeunes héros se couvrent des vêtements, et cherchent ensuite à se procurer des guirlandes ; en aspirant, comme font les éléphants, l'odeur suave des parfums, ils découvrent la rue où se tenaient les marchands de fleurs. Là était la boutique d'un certain Gounaca, marchand poli, riche et agréable de visage. Crichna lui dit d'un ton doux et honnête : « J'ai besoin de guirlandes² pour le moment ; voulez-vous m'en fournir une toute préparée ? » Le marchand présenta aussitôt à ces deux jeunes gens une guirlande magnifique. « Ceci est à vous », leur dit-il, prévenu par leur extérieur aimable. Crichna reconnaissant bénit Gounaca de cette manière : « Mon ami, je t'ouvre la source des richesses, qui vont couler vers toi par torrents ». Le marchand fut heureux d'entendre ces paroles d'heureux augure : il baissa la tête avec respect, et reçut le présent qui lui était annoncé. « Ce sont des Yakchas », se dit-il, et frappé d'une terreur religieuse, il ne répondit rien.

Les deux fils de Vasoudéva reprirent la rue royale, et aperçurent une femme bossue qui portait des vases de parfum. Crichna lui dit : « Aimable bossue à l'oeil de lotus, à qui destines-tu ces parfums ? Daigneras-tu me répondre ? » Cette femme, dont la marche ressemblait au mouvement tortueux de l'éclair, regarda Crichna dont l'oeil avait la forme du lotus, et le corps la sombre noirceur du nuage, et elle lui répondit en souriant : « Je vais à la salle de bain du roi : mais prenez ce parfum, si vous le voulez. Allons, je suis à votre service, ne vous gênez pas. Vous êtes l'ami de mon coeur. Mais, cher enfant, d'où vient-on pour ne point me connaître, moi employée à la parfumerie du grand roi ? » Et la bossue, en faisant à Crichna ces offres de service, continuait de lui sourire.

¹ *râjamârnga* (route royale), où passent les chevaux et les éléphants, et large de quarante coudées. Je ne sais pas si j'ai bien rendu le mot *dhârmica* par cette périphrase : sur laquelle se trouvent les demeures des ministres de la loi. *dhârma* signifie justice, devoir, loi ; et il me semble convenable que les premiers magistrats d'une ville, chargés d'administrer la justice, aient leur domicile dans la voie principale. Ce mot, littéralement traduit, signifierait *rue de la loi*. Il peut encore s'expliquer par le moyen du sloca 288 de la lecture IX des Lois de Manou, où il est dit que le roi doit placer sur la voie publique toutes les prisons, afin que la vue des criminels, difformes et hideux, puisse servir d'exemple au peuple.

² L'usage est de porter une guirlande de fleurs en forme d'écharpe, ou, comme le cordon sacré, tombant de l'épaule gauche sous le bras droit et pendant sur la hanche. Cette guirlande se nomme particulièrement *vécakcha* ou *vécakchaca*.

Crichna lui dit : « Donnez-nous un cosmétique qui soit en harmonie avec la couleur de notre corps. Nous sommes des provinciaux, ma belle, lutteurs de profession, et nous venons voir la grande fête de l'arc, et visiter en même temps l'opulente capitale ». La bossue répondit à Crichna :

« Que j'ai de plaisir à vous voir ! Prenez ce parfum merveilleux et digne d'un roi ». Et aussitôt nos deux beaux jeunes gens, frottant leurs membres de cette essence précieuse, brillèrent d'un éclat surprenant, pareils à deux taureaux qui descendent vers l'onde de l'Yamounâ, et en sortent, le corps tout couvert de limon. Cependant Crichna, en badinant, pétrissait doucement de ses doigts la bosse de la bonne femme. Celle-ci tout à coup sentit sa bosse rentrer, son corps s'étendre et se redresser, son sein se relever. Elle se met à rire en se trouvant aussi droite que la tige élancée d'un arbre. C'est alors que ses transports de tendre affection éclatent avec force : elle ne se possède plus, elle dit à Crichna : « O charmant ami, prends-moi à ta suite. Partout où tu iras, je veux t'accompagner ». Les deux frères, se tenant par la main, ne pouvaient s'empêcher de rire en entendant les paroles de la bossue, et Crichna la laissa gaiement au milieu de son accès d'amour.

En la quittant, ils se dirigèrent vers le palais du roi, où ils entrèrent sans difficulté : il était impossible de reconnaître sous leur vêtement nouveau ces jeunes pâtres élevés au milieu des pâturages et habitués à porter l'habit des bergers. Ils arrivèrent sans être arrêtés jusqu'à la salle de l'arc : tels s'avancent deux lions vigoureux nourris dans les forêts de l'Himâlaya. Ils témoignèrent le désir de voir le grand arc, avec ses magnifiques ornements, et dirent au gardien : « Gardien des armes de Cansa, faites-nous donc le plaisir de nous montrer cet arc dont on va célébrer la fête, cet arc de Cansa si beau, si renommé ». Le gardien leur fit voir cette arme qui ressemblait à une colonne, arme que personne ne pouvait tendre, que les dieux eux-mêmes et Vâsava ne pouvaient briser. Le robuste Crichna, renfermant dans son cœur un sentiment de joie, prend cet arc honoré par les Détyas, le manie, le tend, le fait courber plusieurs fois. Tout à coup l'arc, courbé avec force, comme un serpent plein de souplesse, se brise en deux parties, et à l'instant Crichna et Sancharchana disparaissent subitement. Le son que rend cet arc en se brisant est pareil au bruit de l'ouragan ; il fait trembler tout le gynécée et s'étend dans toutes les régions de l'air. Le gardien effrayé court auprès du roi ; effaré comme un corbeau, il lui dit : « Recevez mon rapport sur le miracle qui vient d'arriver dans votre salle d'armes : le monde en est comme tremblant. Deux hommes (je n'ai pas vu qu'ils fussent accompagnés), deux hommes portant leurs cheveux élevés en pointe, vêtus l'un d'une robe noire, l'autre d'une robe jaune, parfumés de cosmétiques jaunes et blancs, semblables à deux enfants des dieux, brillants comme deux feux qu'on vient d'allumer, éclatants de beauté, sont entrés dans la salle de l'arc, comme s'ils arrivaient du ciel. Je les ai bien vus, ils avaient des vêtements magnifiques ornés de guirlandes. L'un d'eux, à l'oeil de lotus, au teint noir, portant une robe et une guirlande jaunes, a pris cet arc magnifique, cet arc que les dieux auraient craint de toucher, cet arc aussi dur que le fer ; enfant qu'il est, il l'a tendu avec force, il l'a courbé comme en se jouant ; et par l'effet de son bras puissant, sans qu'aucune flèche y eût été ajustée, l'arc s'est brisé en deux à l'endroit de la poignée, en rendant un son épouvantable.

³ Pour que la comparaison soit comprise, il faut se rappeler que les cosmétiques servaient à marquer sur la peau certains signes recommandés par la coquetterie ou ordonnés par l'esprit de secte.

⁴ Nom d'Indra.

La terre en a tremblé, le soleil en a caché sa lumière, et le ciel a frémi. A l'aspect de ce miracle, je suis resté stupéfait.

O toi qui es la terreur de tes ennemis, je l'avoue, j'ai eu peur, et je suis venu vers toi pour te faire part de cet événement. Grand roi, je ne sais point quels sont ces deux personnages redoutables. L'un ressemble au Kêlâsa⁵, l'autre à une montagne noire. Celui qui avait brisé l'arc, comme un éléphant brise une colonne, est sorti avec la rapidité du vent, et son compagnon l'a suivi. Je ne sais de quel côté ils ont porté leurs pas ». Cansa, après avoir écouté ce triste récit, laissa le gardien de ses armes, et rentra dans l'intérieur de son palais.

QUATRE-VINGT-QUATRIÈME LECTURE.

RÉVÉLATION DE CANSÀ.

Vêsampâyana dit :

Le prince Bhodja pensait à son arc qui venait d'être brisé : troublé dans ses pensées, il s'abandonnait à la douleur. « Comment, se disait-il, un enfant, dépouillant toute crainte et tout respect, vient avec mépris visiter le palais d'un roi, se mêle parmi les hommes, brise mon arc et s'échappe ! Ce ne peut être que celui qui m'a fait exécuter cette oeuvre de sang que le monde réprouve, celui pour lequel, dans mes terreurs, j'ai immolé six enfants de ma tante. L'homme ne peut vaincre son destin. Nârada ne me l'avait-il pas annoncé ? » Telles étaient les réflexions de Cansa : il quitte l'intérieur de son palais, et vient visiter la salle de spectacle¹. Il examine avec soin les charpentes solides et bien jointes qui forment et soutiennent les loges² où doivent se placer les chefs des diverses corporations³ : il remarque l'élégante toiture⁴ qui couvre l'édifice ; la colonnade hardie qui le décore ; la légèreté des corniches⁵ qui le couronnent ; l'heureuse combinaison de toutes ces parties suspendues avec habileté ; la position du trône élevé au milieu de l'enceinte ; la circulation

⁵ Montagne placée dans la chaîne de l'Himâlaya ; on suppose qu'elle est le séjour de Couvéra, dieu des richesses. Les pics de cette montagne brillent comme le cristal : de là vient qu'on l'appelait स्फटिकाचल, *sphatikâchala* (montagne de cristal).

¹ M. Wilson, dans son travail sur le système dramatique des Indiens, regrette de n'avoir aucun détail sur les théâtres proprement dits, et ajoute qu'il n'a trouvé de renseignements que sur une salle de musique, sangîta-sâlâ, qui faisait partie du palais des princes. J'ai rencontré dans ce poème quelques passages qui ont rapport à des salles de spectacle, tels que celui-ci, et un autre dans l'histoire de Vadjranâbha. L'édifice est appelé प्रेक्षागर, *prêkchâgara*. Je mentionnerai les autres mots techniques, à mesure qu'ils se présenteront.

² मञ्च, *mantcha*. M. Wilson traduit ce mot par *plate-forme, échafaud*. Ce que je traduis par *loge* est le mot composé मञ्चवात, *mantchavâta*. Je me figure ces *mantchas* comme de vastes estrades, et non comme les loges étroites de nos salles de comédie.

³ श्रेणि, *sréni*.

⁴ वडभि, *vadabhi*. Le *vadabhi* est quelquefois aussi une chambre, une tourelle placée sur le haut d'un palais : d'autres fois c'est une grande toile qui couvre un emplacement fermé de murailles.

⁵ शारनिर्यूह, *sâraniryûha*.

adroitement ménagée ; l'agrément des balcons et des terrasses⁶ ; enfin la solidité de l'ouvrage, capable de supporter une grande multitude.

Après s'être assuré que le théâtre était bien disposé, le roi ordonne que le lendemain les loges soient ornées de guirlandes variées et de drapeaux, jonchées de fleurs et parées de draperies : il veut qu'on fasse de même pour le faite⁷ et les corridors⁸ de la salle ; que sur la scène⁹ on étende de la bouse en grande quantité ; que pour décoration on représente des portes en arc¹⁰, garnies de grosses clochettes¹¹, et une enceinte de murailles¹² ; qu'on établisse çà et là de larges vases remplis de boissons, des aiguières d'or, des mets, des liqueurs acidulées¹³ ; que l'on prévienne les spectateurs¹⁴ et les chefs de corps ; que l'on avertisse les athlètes¹⁵ et les acteurs¹⁶, et qu'enfin tout, dans les différentes loges, soit préparé avec le plus grand soin. Ces ordres donnés, le roi sortit du théâtre et rentra dans son palais. Il y fit appeler les deux incomparables lutteurs, Tchânoûra et Mouchtica. Ces fameux et robustes athlètes, obéissant à l'ordre de Cansa, se présentèrent devant lui avec empressement. Le prince leur tint alors ce discours : « Je vous ai mandés pour une affaire importante, lutteurs renommés parmi les héros, et dignes de tous les honneurs que l'on vous accorde. Si vous avez conservé quelque souvenir des égards que j'ai eus pour vous, des faveurs que vous avez reçues de moi, vous me rendrez un grand service pour lequel j'ai besoin de votre vigueur. Vous savez à quel point sont devenus robustes ces deux bouviers, Sancarchana et Crichna : quoique jeunes, ils se distinguent par leur vigueur. Ces paysans viendront au théâtre pour s'essayer à la lutte : il faut sans ménagement les frapper et leur donner la mort. N'allez pas vous arrêter à cette considération que ce sont des enfants encore bien faibles et sans défense. Point de ces réflexions : usez de toute votre force. Que ces deux pâtres succombent sur l'arène ; c'est mon intérêt, aujourd'hui et pour l'avenir ». Tchânoûra et Mouchtica, avides de combats et d'ailleurs attachés au roi, lui

⁶ वेदिका, *védicâ*. Je me suis convaincu par plusieurs passages que, comme l'indique M. Wilson en son dictionnaire, ce mot avait la même signification que वितर्दि *vitarddi*, et d'après son étymologie विद् *vid* (*videre*), il me semble qu'il faut lui donner le sens de belvédère, de balcon, ou de terrasse. M. Wilson (Système dramatique des Indiens), parle bien de balcon et de terrasse comme existant dans un théâtre, mais je crois qu'il les représente comme faisant partie des décorations de la scène.

⁷ C'est-à-dire pour les *vadabhis*.

⁸ On désigne ici par le mot विथि, *vithi* les différentes allées que l'on ménage pour la circulation.

⁹ अक्षवात, *akchavâta*.

¹⁰ तोरुण, *toruna*.

¹¹ घण्टा, *ghantâ*.

¹² वलय, *valaya*.

¹³ कषाय, *cachâya*. M. Wilson dit que ce sont des infusions ou des extraits de plantes d'un goût astringent.

¹⁴ प्राश्रिक, *prâsnica*.

¹⁵ मल्ल, *malla*. Espèce de lutteur, de boxeur.

¹⁶ प्रेक्षक, *prékchaca*.

répondirent avec un joyeux empressement : « Si ces vils pasteurs paraissent devant nous, ils sont morts ; ils peuvent déjà se compter au nombre des mânes. S'ils osent nous attaquer, c'est pour leur malheur, et ces paysans sentiront le poids de notre colère ». Ainsi s'exhalait le venin de la haine de ces deux lutteurs ; le roi les congédia, et ils retournèrent chez eux.

Cansa ensuite s'adressa au grand-maître¹⁷ des éléphants : « Que l'éléphant Couvalayâpîda, lui dit-il, attende à la porte de la salle de spectacle. Que cet animal ardent et vigoureux, à l'oeil tremblant de fureur, au corps frémissant de colère, fier de ses parures, prompt à s'irriter à la vue des hommes et à briser tous les obstacles, soit excité par toi contre ces deux vils paysans, fils de Vasoudéva : aie bien soin de les lui indiquer, et qu'ils reçoivent la mort. Oh ! si je pouvais voir, grâce à ton zèle, ces misérables pâtres foulés aux pieds du puissant éléphant au milieu de l'arène ! A ce spectacle, muet¹⁸ de surprise, Vasoudéva expirerait avec sa femme et ses parents : sa race serait coupée dans sa racine ; et tous ces Yâdavas insensés, qui s'attachent à Crichna, à la vue de son supplice mourraient de désespoir. Je ne serai heureux qu'autant que j'aurai réussi à détruire ces deux ennemis par le moyen de cet éléphant ou des lutteurs, ou par moi-même, et à purger la ville de tous les Yâdavas. Oui, je renonce et à mon père qui est de cette race d'Yadou, et à tous les Yâdavas qui sont du parti de Crichna ; et d'ailleurs, je ne suis point le fils d'Ougraséna, de cet homme faible et de peu de coeur : c'est du moins ce que m'a dit Nârada ».

« Roi, lui dit son conseiller, quel est donc le discours que vous a tenu le Dévarchi Nârada ? Vous venez de me faire entrevoir un mystère étonnant. Monarque victorieux, comment seriez-vous né d'un autre que d'Ougraséna ? comment donc se serait conduite votre mère ? Une femme de vile extraction ne commettrait pas une action aussi répréhensible. En vérité, j'ai le plus grand désir d'entendre cette histoire ».

Cansa dit :

Je te crois un homme prudent, et je vais te rapporter ce que m'a raconté le grand Brahmane Nârada. Ce Mouni, favori d'Indra, venait de quitter le palais de ce dieu : couvert d'un vêtement pareil aux blancs rayons de la lune, portant ses cheveux réunis en une seule touffe¹⁹, avec une peau d'antilope noire²⁰ pour vêtement supérieur, un cordon brahmanique de fil d'or, un bâton²¹, un vase pour contenir l'eau²², ce grand Dévarchi, comparable à un Pradjâpati, sage et instruit dans les quatre Vèdes, habile dans la science des Gandharvas²³, Nârada, qui parcourt à son gré le monde de Brahmâ, me rendit une visite. En le voyant, je m'empressai de l'honorer, suivant l'usage ; je lui donnai l'eau pour

¹⁷ महामात्र, *mahâmâtra*. Tel était le titre de celui qui avait la surintendance des éléphants, et comme ces animaux formaient une partie de la force militaire des princes, il en résultait que le Mahâmâtra était un personnage important, et qu'il comptait parmi les conseillers de la couronne.

¹⁸ C'est la même expression que j'ai relevée lect. LXXIV, note 8, निरालम्ब, *nirâlamba*.

¹⁹ C'est-à-dire en *djatâ*. Voy. lect. XLV, note 9.

²⁰ Voyez les lois de Manou, lect. I, sl. 64.

²¹ Voyez *ibid.* sl. 45 et suiv.

²² Ce vase s'appelle *camandalou* : il est de terre ou de bois.

²³ Le texte porte : *le vèda des Gandharvas*, c'est-à-dire la science de la musique. On se rappelle que Nârada passait pour être l'inventeur du luth indien, appelé *vîmâ*. Le Gandharva-vèda est un des quatre Oupavèdas : on l'attribue à Bharata. Voyez Rech. asiat. tom. I, mémoire sur la littérature indienne.

l'ablution des pieds²⁴ et de la bouche²⁵, et les présents de l'arghan²⁶. Ensuite je l'introduisis dans le palais, et lui offris un siège. Le Mouni, satisfait de ma réception, me remercia avec bonté²⁷, et lui qui voyait le passé aussi bien que le présent, il me dit : « Prince, pour prix de ces honneurs que je reçois de toi, je ne te donnerai que des paroles : écoute. Je m'étais rendu au séjour des dieux, sur la montagne d'or du Mérout. Les dieux y tenaient conseil, et j'entendis qu'il était question des moyens à employer pour te détruire, toi et les tiens. Il fut décidé que le grand Vichnou naîtrait de Dévakî, qu'il serait son huitième enfant, et qu'il te donnerait la mort. Oui, celui qui est le dieu universel et la voie céleste, le grand et divin mystère, terminera tes jours. Essaie, Cansa, de détruire tous les fruits de Dévakî : il ne faut pas mépriser un ennemi faible, lors même qu'il serait notre parent. Bien plus, Ougraséna n'est pas ton père : c'est au roi de Sôbha²⁸, à l'illustre Droumila, que tu dois le jour ».

A ces mots, j'éprouvai un mouvement de colère. Quoi ! lui dis-je, Droumila le Dânavâ ! saint Brahmane, comment a-t-il pu avoir un commerce avec ma mère ? C'est là un secret que je vous prie de me faire connaître.

« O prince, reprit Nârada, je te dirai toute la vérité. Tu sauras comment Droumila s'est rencontré avec ta mère. Dans un moment d'impureté naturelle aux femmes²⁹ ta mère était partie, avec ses femmes, pour visiter le mont Souyâmouna³⁰. Elle se promenait sur les délicieux sommets de cette montagne, plantés d'arbres magnifiques, visitant les grottes et les ruisseaux. Elle écoutait les sons tendres et mélodieux dont les chants des Kinnaras³¹ faisaient retentir l'écho, et charmaient les oreilles ; elle se plaisait aussi à entendre les cris des paons et les chants des oiseaux, remplissant d'ailleurs les devoirs imposés aux femmes qui sont dans son état. Cependant dans les allées de la forêt soufflait un vent agréable, chargé des parfums des fleurs, et inspirant l'amour. Les Cadambas³², renouvelant sans cesse leur douce moisson de fleurs, abandonnaient aux vents qui les agitaient les odeurs les plus suaves, et se trouvaient couverts d'abeilles³³. Les Késaras³⁴ laissaient tomber leurs pluies odoriférantes, éveillant dans les coeurs le sentiment du plaisir. Les Nîpas³⁵ brillaient comme des flambeaux, présentant à la fois la fleur et l'épine. La terre, couverte d'un gazon nouveau et parée de légers insectes³⁶, comme une jeune femme, déployait ses trésors et ses

²⁴ Appelée le *pâdya*.

²⁵ Cette dernière cérémonie s'appelle *âtchamana* ; elle consiste à prendre quelques gouttes d'eau dans le creux de la main pour s'en rincer la bouche avant les cérémonies religieuses et les repas.

²⁶ Voyez lect. XIV, note 21

²⁷ Mot à mot *il dit cousalam* : c'est là le terme de salut amical et de remerciement.

²⁹ Voyez lois de Manou, lect. III, sl. 45 et suiv.

³⁰ J'ignore quelle est cette montagne : son nom indique qu'elle ne devait pas être éloignée de l'Yamounâ.

³¹ Les Kinnaras sont des musiciens célestes, attachés à la cour du dieu Couvéra. Ils étaient représentés avec une tête de cheval.

³² *Nauclea cadamba*.

³³ Le mot qui signifie *abeille* en cet endroit est द्विरेफ, *dvirépha* (*double répha*). Le nom ordinaire de l'abeille est भ्रमर, *bhramara*, on se trouvent deux *r* ; le *r* se nomme en sanscrit *répha*.

³⁴ Voyez lect. LXVII, note 6.

³⁵ *Nauclea cadamba*, ou *Ixora bandhuca*.

³⁶ C'est le *sacragopa*, que nous avons déjà vu plusieurs fois

charmes. Par un effet du destin, dont Vidhâtri³⁷ possède le secret, le grand roi de Sôbha, le Dânaava Droumila fut amené dans cette forêt. Sur son char léger et comparable au soleil levant, suivant uniquement son caprice, il partit pour voir le Souyâmouna. Avec une rapidité égale à celle de la pensée, il traversa les airs et arriva au terme de son voyage. Il descendit de son char magnifique qu'il laissa dans un bosquet, et avec son écuyer il gagna le sommet de la montagne. Ils admiraient ensemble ces bois délicieux, brillante image du Nandana orné des fleurs de toutes les saisons. Ils parcouraient les collines, contemplant les cavernes et les ruisseaux, les masses de rochers, où brillaient tant de métaux différents, l'or, l'argent, l'antimoine ; ils s'élevaient sur ces hauteurs merveilleuses où s'exhalaient les parfums de mille fleurs ; les diverses tribus d'oiseaux y arrivaient en foule ; les arbres de toutes les espèces s'y paraient de fleurs et de fruits ; les plantes y croissaient à l'envi ; séjour chéri des Richis, des Siddhas, des Vidyâdharas, des Yakchas, et des Râkchasas ; demeure habituelle des ours, des singes, des lions, des tigres, des sangliers, des buffles, des Sarabhas³⁸, des lièvres, des Srimaras³⁹, des Tchamaras⁴⁰, des Nyancous⁴¹ et des éléphants. Le prince était ravi à la vue de tant de beautés variées : mais voilà que de loin il aperçut une femme, semblable à une fille des Souras, jouant, courant avec ses compagnes et s'amusant à cueillir des fleurs. Aussitôt le roi de Sôbha, frappé d'étonnement, dit à son écuyer : « Quelle est cette beauté aux yeux de gazelle errante dans la forêt ? Que d'attraits ! On dirait Rati⁴², l'épouse de l'Amour, ou Satchî, l'épouse d'Indra. Serait-ce Tilottamâ⁴³, ou bien la perle des femmes, la divine Ourvasî⁴⁴, née de la cuisse de Nârâyana, amante du fils d'Ilâ ? Quand la mer de lait fut barattée par les dieux et les Asouras réunis, quand, pour obtenir l'ambrosie, ils se servirent du Mandara, comme de ribot, avec l'ambrosie on vit aussi, dit-on, sortir la déesse Srî⁴⁵, espoir et salut du monde, la bien-aimée de Nârâyana. Est-ce bien Srî elle-même que nous voyons ? Comme l'éclair qui vient, au milieu de noirs nuages, illuminer le ciel, de même dans ce groupe de jeunes femmes, les charmes de cette beauté semblent parer la forêt. En voyant ce teint qui rappelle l'éclat du jasmin, ce visage qui rivalise avec la majesté de la lune, tout ce corps modèle de perfection, je me trouve les sens émus et troublés. Je suis sous la puissance de l'amour, qui frappe et agite mon âme. Ses flèches armées de fleurs⁴⁶ me percent le cœur, me brisent tous les membres ; ses cinq

³⁷ Voyez lect. LIX, note 13.

³⁸ Voyez lect. XLI, note 55.

³⁹ On croit que le Srimara était une espèce de bête fauve.

⁴⁰ Les écrivains par erreur mettaient le *tchamara* au nombre des bêtes fauves : c'est le *bos grunniens* ou Yac.

⁴¹ Espèce de bête fauve non désignée.

⁴² Rati ou la Volupté est l'épouse de Câmadéva, dieu de l'amour.

⁴³ Nom d'une Apsarâ, ou bayadère céleste.

⁴⁴ C'est la plus célèbre des Apsarâs. Elle naquit de la tige d'une fleur que Nârâyana plaça sur sa cuisse. Ce Nârâyana était un Mouni fameux par ses pénitences, qu'Indra, jaloux de ses mérites, voulut séduire en lui envoyant les nymphes du ciel. Le saint reconnut ce manège, et pour leur prouver qu'il ne serait pas embarrassé, s'il voulait avoir une compagne, il créa la belle Ourvasî. Voyez lect. XXVII, ses aventures avec Pouroûravas, fils d'Ilâ.

⁴⁵ Srî, autrement appelée *Lakshmî*, est l'épouse du dieu Vichnou, déesse de l'abondance et de la prospérité. Voyez dans les notes de, M. Wilkins, ajoutées à sa traduction du Bhagavad-gîtâ, l'épisode du barattement de la mer, extrait du Mahâbhârata.

⁴⁶ L'amour indien a autant de flèches que nous avons de sens, et chacune est armée d'une fleur particulière. Ces cinq fleurs sont l'*amra*, ou la fleur du manguier, celle de *nâgakésara* (*mesua ferrea*), celle du *tchampaca*

traits me brûlent le corps. Le feu de l'amour s'augmente en moi comme la flamme du sacrifice arrosée avec le beurre clarifié. Comment ferai-je pour apaiser ces feux d'amour ? Quel moyen emploierai-je ? Il faut que cette femme soit à moi ».

Le Dânavas réfléchit longtemps ; enfin il dit à son écuyer : « Attends-moi ici un instant, je vais voir de qui elle est l'épouse. Reste, et observe tout jusqu'à mon retour » « C'est bien », lui répondit l'écuyer ; et le prince se disposa à partir, le cœur tout rempli de l'amour qu'y allumait la vue de cette beauté aux yeux noirs. Il fit une libation d'eau pure, et se mit à méditer. Aussitôt, par la force seule de sa pensée, il vit, des yeux de l'âme, ce qu'il cherchait. Il connut que cette femme était l'épouse d'Ougraséna, et il s'en réjouit. Le puissant roi des Dânavas prit la forme de ce prince, et s'approcha de sa mère en souriant. A la faveur de son déguisement il se permit quelques légères libertés, et peu à peu devint plus entreprenant. Cette princesse, qui aimait son époux, répondait à ses agaceries. Mais bientôt elle fut effrayée du résultat de ses caresses d'abord innocentes⁴⁷ : elle se leva tremblante, et lui dit : « Non, vous n'êtes point mon époux. Qui êtes-vous donc, vous dont le crime vient de me souiller ? Une épouse fidèle, par la plus vile des supercheries, a manqué à ses devoirs en voyant en vous son mari. Que vont dire des parents irrités à celle qui vient de déshonorer sa famille ? Que répondrai-je moi-même aux reproches des amis de mon époux qui vont me mépriser ? Malheur à toi, misérable, qui n'as pu dompter la fureur de tes passions, homme sans honneur, indigne de vivre, honteusement fier d'avoir outragé l'épouse d'un autre ! »

Ainsi parlait la princesse indignée ; Droumila lui répondit avec colère : « Je suis Droumila, puissant roi de Sôbha. Insensée que tu es, pourquoi donc, avec ta vaine science, m'accuser d'un crime honteux ? Sotte prédilection que la tienne pour un mari vulgaire et mortel ! Mais dans ton frivole orgueil tu oublies que les femmes ne sont point souillées par de semblables écarts. Leur sagesse ne s'arrête pas à ces règles étroites. Combien n'en cite-t-on pas qui, par l'oubli même de leurs devoirs, ont obtenu des enfants forts, puissants et semblables aux dieux ? Dans tout le monde féminin tu es certainement l'épouse la plus vertueuse ; va, ne te regarde pas comme impure, laisse croître les tresses de tes beaux cheveux⁴⁸, et invente l'histoire que tu voudras. O femme, tu m'as dit : « Qui êtes-vous (casya twam) ? De là le fils que tu enfanteras, redoutable pour ses ennemis, sera appelé Cansa⁴⁹ ».

La malheureuse princesse, encore plus agitée, maudit ce funeste don, et dit au Dânavas qui lui annonçait l'avenir : « Ta conduite est infâme ! Tu représentes toutes les femmes comme coupables. Il en est qui agissent mal, mais il en existe d'autres qui sont fidèles. On en cite, telles qu'Aroundhati⁵⁰, qui ne se sont jamais écartées de leurs devoirs, et qui font la gloire et le soutien des mondes. Misérable corrupteur, le fils que tu as engendré en moi, je le

(*michelia champaca*), appelée reine des fleurs, du *kétaca* (*pandanus odoratissimus*), et du *mâloura* ou *bilwa* (*oegle marmelos*).

⁴⁷ Le texte porte तस्य गौरवदर्शनात्

⁴⁸ Sans doute il l'engage à ne pas négliger le soin de sa chevelure et la cérémonie du *Simanta*, dans l'excès de son chagrin.

⁴⁹ Voilà encore une étymologie bizarre. Le mot Cansa est composé de कम्, *cam* (*quem*), et de सः, *sah* (*ille*).

Ces deux mots correspondent aux deux autres कस्य, *casya* (*cujus*) et त्वम्, *twam* (*tu*). Les deux phrases renferment une ellipse : *cujus tu (natus) ? quem ille (peperit) ?* Je ferai remarquer que je n'ai substitué les mots sous-entendus que par conjecture.

⁵⁰ Voyez lect. LVIII, note 25.

maudis. Écoute de plus ce qui te regarde. Dans la famille de mon époux, ô perfide, il naîtra un héros puissant, qui te donnera la mort, à toi et à ton fils ». A ces mots, Droumila remonta sur son char divin, qui le transporta dans son royaume à travers les airs ; ta malheureuse mère, ce jour-là même, revint à la ville ».

Tel fut le discours que m'adressa Nârada, ce grand Mouni, qui brille par l'éclat de sa pénitence comme un feu étincelant, qui fait résonner son luth sur sept tons⁵¹, habile à représenter par ses chants toutes les passions⁵² ; il se rendit ensuite au palais de Brahmâ. Écoute maintenant, fidèle conseiller, et apprends mes intentions. Le sage Nârada, qui connaît également les trois temps, ne m'a dit que la vérité. Personne ne m'égale pour la force, la valeur, la politique, la prudence, la majesté, la générosité, la gloire, la puissance, la franchise et la libéralité⁵³. J'ai constamment gardé le silence sur le mystère qui m'avait été révélé : je passe pour le fils de cet Ougraséna, et ne suis que le fils de sa femme⁵⁴. Mon père et ma mère m'ont délaissé, et je ne dois mon élévation qu'à moi-même : détesté de tous mes parents, je leur donnerai la mort en la donnant à ces deux pâtres. Ainsi, monte sur ton éléphant, armé de ton croc, de ton dard barbelé et de ta masse de fer, et va promptement t'établir à la porte du théâtre.

QUATRE-VINGT-CINQUIÈME LECTURE.

MORT DE L'ÉLÉPHANT COUVALAYÂPÎDA.

Vésampâyana dit :

Le lendemain le grand théâtre se remplit de spectateurs curieux. Cet édifice était octogone, et présentait huit escaliers¹ décorés de peintures, des balcons², des portes garnies de larges verrous, des fenêtres rondes³ ou en demi-lune, de riches soubassements⁴. Dans l'intérieur, de vastes loges s'ouvraient sur la scène, élégamment ornées, parées de fleurs et de guirlandes, s'élevant comme des nuages d'automne à travers lesquels percent des reflets de lumière ; leur ombre se prolonge sur l'arène, comme celle des nuages sur les flots de

⁵¹ Voyez lect. XLIV, note 19.

⁵² Le texte porte लक्ष्यवीथी, *lakshyavîthî*. On entend par *vîthî* une espèce de drame où sont exprimés tous les sentiments. Dans les pièces populaires qui ont rapport à la vie de Cricna, Nârada est introduit comme *Vidoûchaca* ou *bouffon*. (Voyez Wilson, *Syst. dram. ind.*)

⁵³ Il y a ici dix qualités ; mais ce ne sont pas les mêmes que celles que les lois de Manou recommandent, lect. VI, sl. 92.

⁵⁴ क्षेत्रज्ञ, *kchêtrajña* (né dans le champ). La femme est assimilée à un champ, Voyez les lois de Manou, lect. IX, sl. 36 et suiv., lect. X, sl. 69 et suiv.

¹ C'est le mot चरण, *tcharana*, que j'ai traduit par *escalier*. Ce mot signifie *pied* : il semble, par une espèce d'hypallage, que les escaliers d'un édifice soient les pieds avec lesquels il va au devant du visiteur. Dans le mot अष्टस्रि, *achtâsri*, j'ai cru trouver le mot अस्त्र, *asra* (*angle*).

² वेदिक, *védica*.

³ गवाक्ष, *gavâkcha* (*oeil de boeuf*).

⁴ तलोत्तम, *talottama*. Ce mot est traduit un peu par conjecture.

l'Océan. Ces vastes estrades, pareilles à des montagnes, sont couvertes des députations de chaque corps, distinguées par une foule de drapeaux particuliers. On remarque surtout les chambres⁵ intérieures des habitantes du gynécée, brillantes d'or et de pierreries. Garnies de balustrades⁶ uniformes et de rideaux⁷ flottants, inondées des flots de lumière qui jaillissent des pierres précieuses, elles ressemblent à une rangée de nuages étincelants dans le ciel. Au milieu de l'agitation des tchâmaras⁸ vacillants, du cliquetis des diverses parures⁹, toutes ces pierreries lancent des éclairs éblouissants. Dans un endroit séparé sont les loges des courtisanes, ornées d'étoffes¹⁰ magnifiques et comparables pour leur éclat aux chars¹¹ célestes qui traversent les airs. On y voit des sièges magnifiques, des divans¹² tout resplendissants d'or, des tapis¹³ superbes sur lesquels sont représentés des fleurs, des bouquets et des arbres. Çà et là on avait ménagé de brillants cabinets, où l'on trouvait des rafraîchissements : des vases¹⁴ d'or renfermaient la boisson, des bassins contenaient des fruits : à la boisson était mêlé le jus de la tchângéri¹⁵. Il y avait encore un nombre infini d'autres loges, formées de bois, fermées par un léger grillage de roseaux de canne à sucre¹⁶, et destinées aux femmes, qui venaient y briller, comme les cygnes dans le ciel. Telle était la fameuse salle de spectacle construite par les soins de Cansa, aussi élevée que le sommet du Mérou, soutenue sur des colonnes dorées, riche de mille ornements divers, et couverte de guirlandes. La foule s'y portait ; aux sourds murmures qui résonnaient au loin dans cette assemblée nombreuse, on aurait dit une mer agitée. Cansa, après avoir donné l'ordre de placer à la porte du théâtre l'éléphant Couvalayâpîda, entra dans la salle. Les deux pièces de son vêtement étaient blanches ; son turban, son éventail et son tchâmara étaient de la même couleur : telle brille la lune au-dessus de la montagne blanche. Il se place sur son trône, et, en voyant l'éclat incomparable qui environne le

⁵ Les salles de spectacle étaient adossées d'un côté au palais, pour que les personnes des appartements intérieurs pussent jouir de la vue des jeux sans sortir. Les loges où elles se trouvaient portent ici le nom de प्रेक्षागार, *prékchâgâra*.

⁶ प्रग्रह, *pragraha*.

⁷ जवनिका, *djavanicâ*.

⁸ J'aime mieux me servir du mot *tehâmara* que du mot français *émouchoir*.

⁹ Les femmes indiennes ont autour des reins, aux jambes, aux orteils, aux bras, des ornements en métal, comme des ceintures et des bracelets formés d'une chaîne de petits grelots, qui font un bruit désigné par le mot शिञ्ज, *sindja*. Ces parures bruyantes s'appellent *ghargharâ*, *cançanî* ou *kinkinî*.

¹⁰ आस्तरण, *âstarana*. Ce sont des étoffes peintes ou des tapisseries,

¹¹ विमान, *vimâna*.

¹² पर्यङ्क, *paryanca*. De ce mot vient le mot palanquin.

¹³ कुथ, *coutha*.

¹⁴ कुम्भ, *coumbha* (*cyrnbiun*).

¹⁵ *Oxalis monadelphæ* (*wood sorrel*).

¹⁶ अङ्गारिक, *angâricâ*. Les loges de ces femmes sont nommées प्रेक्षगृह, *prékchâgriha*.

puissant prince, les spectateurs le saluent par des cris de victoire¹⁷. Cependant les lutteurs entrent sur la scène : leurs vêtements sont flottants autour de leur corps ; ils se présentent successivement devant les trois côtés de l'assemblée¹⁸. Le son des instruments se fait entendre, et couvre les autres bruits. C'est alors que les fils de Vasoudéva apparurent à la porte du théâtre. Ils arrivaient avec précipitation, quand ils se virent arrêtés par l'éléphant dont la fureur était excitée contre eux, et qui, formant sa trompe en bracelet, se préparait à saisir Bala et Késava. Crichna, riant des menaces de l'éléphant, reconnut aussitôt la perfide malice de Cansa, et s'écria : « Cansa a donc hâte de descendre au séjour d'Yama, puisqu'il me provoque avec cet éléphant ! » Couvalayâpîda approchait, grondant comme un nuage. Govinda s'élança, frappe dans ses mains en présence de son ennemi, et reçoit sur sa poitrine la trompe de l'animal qui lui lance une pluie d'eau fine et serrée ; puis, arrivant sous ses défenses entre ses pieds, il le frappe, il le heurte, comme le vent heurte le nuage. En vain l'éléphant roule sa trompe, pousse ses défenses, lève ses pieds pour l'écraser : Crichna, qui voit ses mouvements, évite son attaque avec légèreté, et continue de le tourmenter. Le grand Couvalayâpîda devient de plus en plus furieux ; frappé sans pouvoir atteindre son ennemi, il frémit, tombe à genoux, et avance ses défenses menaçantes. Dans la rage qui l'anime, une liqueur épaisse coule de ses tempes, comme dans un été brûlant l'eau coule du nuage.

Crichna, après avoir joué quelque temps avec l'éléphant, se décide enfin à donner la mort à ce complice de Cansa. Il lui met le pied sur le milieu du front, et de ses deux mains il lui arrache une défense dont il se fait une arme. Couvalayâpîda, attaqué sans relâche avec ce trait, aussi terrible que la foudre¹⁹, frémit d'indignation ; mais ses forces s'affaiblissent, il ne peut plus retenir ses excréments²⁰, et le sang coule de son front en abondance. De son côté, Bala lui arrache la queue ; c'est ainsi que le fils de Vinatâ²¹ enlève, sur la montagne, un serpent à moitié sorti de son trou. Crichna se sert de l'arme qu'il a ravie et contre l'éléphant lui-même et contre son conducteur. Couvalayâpîda, privé de sa défense, jette un dernier cri de détresse, et tombe avec son maître, comme le nuage que la foudre vient de sillonner. Les deux héros, déchirant les membres de l'éléphant, les lancent sur les gens de pied chargés de le défendre, les tuent, et pénètrent dans le théâtre, pareils aux deux Aswins²² Nâsatyas qui descendraient du ciel. En voyant ces deux jeunes gens, parés de guirlandes de fleurs des bois²³, les Vrichnis, les Andhacas et les Bhodjas poussent des cris, et battent des mains. Ces cris de lion, ces applaudissements excitent le peuple. Le roi, trompé dans son attente, à cet aspect est frappé de stupeur. Il remarque avec peine la joie et l'allégresse de ses sujets, au moment où le héros à l'oeil de lotus, accompagné de son

¹⁷ जयति, *djayati* (*vincit*), telle est l'acclamation en usage chez les Indiens.

¹⁸ J'ai traduit de cette manière le mot कक्षा, *cakchâ*, qui signifie, entre autres choses, enceinte. Je me représente ces lutteurs, arrivant sur la scène, et se montrant aux spectateurs qui sont et devant eux et sur les deux côtés, comme chez nous les acteurs saluent successivement les trois parties de la salle. Peut-être l'auteur veut-il dire que les lutteurs font trois fois le tour du théâtre.

¹⁹ Ou bien, *dur comme le diamant* : car le même mot वैज्र, *vadjra* signifie *diamant* et *tonnerre*.

²⁰ Trait caractéristique de la faiblesse de l'animal réduit aux abois. Nous avons déjà vu ce détail dans la LXXXe lecture. Quelque peu élégant qu'il soit, je n'ai pas dû le retrancher.

²¹ C'est-à-dire l'oiseau Garoude.

²² Voyez lect. IX. Nâsatya est le nom de l'un des Aswins, et sert aussi à les désigner tous les deux.

²³ Appelées वनमाल, *vanamâlâ*.

frère aîné, paraît, après la mort du formidable éléphant, au milieu des flots de peuple qui composaient cette assemblée.

QUATRE-VINGT-SIXIÈME LECTURE.

MORT DE CANSÀ.

Vêsampâyana dit :

Le fils de Dévakî, Crichna, à l'oeil aimable et doux, au bras puissant, entra rapidement dans la salle, précédé de son frère. Son vêtement était agité par le vent ; il tenait dans sa main la défense de l'éléphant vaincu ; il s'était fait en jouant une espèce de bracelet du sang de son ennemi et de l'humeur qui décollait de ses tempes ; il s'élançait comme un lion, s'agitait comme le nuage, effrayant la terre du bruit de ses bras qu'il secouait. Le fils d'Ougraséna, en voyant Crichna brandir la défense de l'éléphant, ne put cacher l'expression de son chagrin et de sa colère. Crichna, avec cette défense à la main, ressemblait à la cime d'une colline couronnée du croissant de la lune. Son apparition excita dans l'assemblée un long murmure, pareil à celui qui se prolonge sur les flots d'une mer orageuse.

Cansà, les yeux rouges de colère, donna pour rival à Crichna le robuste Tchânoûra, et à Baladéva le chasseur¹ Mouchtica, lutteur plein d'adresse et de force, comparable pour sa taille à une haute montagne. « Tchânoûra, dit Cansà, tu vas en premier lieu essayer tes forces avec Crichna ». Et Tchânoûra, les yeux enflammés de colère, s'approcha pour commencer le combat, semblable au nuage que grossit la tempête. Un silence profond régnait dans cette assemblée ; alors les Yâdavas élevèrent la voix pour rappeler les conditions de ce genre de lutte : « Ce combat, livré devant des spectateurs réunis au théâtre, doit se passer avec ordre : il fut autrefois établi pour éprouver la force des bras et l'adresse des athlètes, qui s'y présentent dépourvus de toute espèce d'armes. Pour s'y préparer ils doivent toujours affronter la fureur des ondes noires, ou sur l'arène se couvrir sans cesse de la poussière de bouse². Les spectateurs déterminent l'ordre du combat : ils voient quel est le lutteur qui est resté ferme, quel est celui qui a été jeté par terre³, et jugent si le vainqueur a suivi toutes les règles. On doit examiner, à l'instant où l'athlète paraît sur

¹ Ces lutteurs sont surnommés अन्ध, *andhra* (chasseurs), parce qu'ils étaient pris, sans doute, dans cette classe d'hommes accoutumés aux fatigues et aux dangers. Voyez les lois de Manou, lect., sl. 36 et 48. Les Andhras doivent vivre hors des villages.

² Tout ce passage m'a donné quelque peine à comprendre. J'ai pensé qu'il s'agissait dans cette phrase des exercices par lesquels un athlète doit fortifier ses bras, comme la natation et la palestre ; c'est ce qu'on appelle plus bas तोयधर्म, *toyadharmā* et करीषधर्म, *carîchadharmā*. Nous avons vu plus haut, au commencement de la lecture LXXXIX, qu'on avait soin de parsemer le lieu du combat d'une poussière de bouse. C'était là pour les lutteurs indiens une poussière dont ils devaient se couvrir souvent dans la vue d'entretenir leur vigueur, *pulverem olympicum collegisse juvat*. Comme on se servait aussi de cette poudre pour se frotter le corps, le lecteur peut encore comprendre cette expression dans ce sens. J'ai donné au mot *ondes* l'épithète de *noires* ; mais कालदर्शिन्, *câlâdarsin* peut indiquer le danger que présentent ces eaux, aussi bien que leur couleur.

³ M. Wilson, au mot व्यायाम, *vyâyâma*, semble indiquer qu'il y a un exercice de lutteurs qui consiste à se coucher par terre, *alternate rising and falling at full length on the ground*. Cependant je crois avoir donné ici le véritable sens du mot भूमिगत, *bhoûmigata*.

la scène, s'il est jeune, d'un âge moyen ou vieux, s'il est faible ou robuste. Ce genre de combat ne consiste que dans la vigueur ou la dextérité⁴. Quand un athlète tombe, toute action doit cesser. On vient d'annoncer le combat de Crichna avec un lutteur renommé. Crichna est jeune, son rival est grand et exercé : nous avons un examen à faire, une question à décider ».

Le silence se rétablit dans l'assemblée. Govinda s'avança et dit : « Sans doute je suis jeune, et mon adversaire est grand et semblable à une montagne ; cependant l'idée de combattre ce géant robuste me sourit. Ce n'est pas moi qui éviterai la lutte que l'on me propose : je me montrerai un rival digne de mes concurrents. C'est une habitude fort utile que d'aller se couvrir de la poussière de bouse, de lutter contre les ondes, ou bien de faire usage des liniments⁵ ; mais le véritable mérite, la perfection dans ce genre de combat, c'est de posséder la patience, la fermeté, le courage, la dextérité, la force. Si mon adversaire veut faire de cette lutte un combat d'ennemi, ne l'en empêchez pas : le monde sera content de moi. Ce Tchânoûra a été élevé au milieu de la poussière de bouse : le véritable lutteur se fera connaître ici à la force de son corps et à ses oeuvres. Plusieurs athlètes, dit-on, ont été frappés par mon rival au moment de leur chute : c'est une brutalité qui déshonore un lutteur. Pour le guerrier sur le champ de bataille, comme pour l'athlète sur le théâtre, la plus belle gloire c'est la chute de leur adversaire. Le guerrier vainqueur obtient un renom immortel, et le ciel devient le partage de celui qui meurt dans le combat. A la guerre c'est la nécessité d'éloigner le danger qui fait donner la mort à un ennemi, et les grands envient la destinée glorieuse de celui qui triomphe ; mais l'exercice du lutteur n'a été imaginé que pour fournir à un homme l'occasion de prouver sa force et son adresse. Où est le ciel de celui qui meurt sur un théâtre ? En quoi consiste le plaisir de celui qui a tué son rival ? Quand pour satisfaire aux ordres barbares d'un roi sottement orgueilleux, des athlètes donnent brutalement la mort à leurs adversaires, leur action est véritablement un meurtre ».

Ainsi parla Crichna, et bientôt entre lui et Tchânoûra s'engagea une lutte terrible, pareille à celle de deux éléphants dans la forêt. Leurs bras s'allongent ou se retirent, s'élèvent ou s'abaissent avec rapidité : ainsi s'agite le ribot dans la baratte. Les deux rivaux se serrent, se pressent ; ils ressemblent à deux rocs inébranlables. Leurs traits, ce sont leurs poings, dont les coups résonnent comme le grognement du sanglier ; leurs armes, aussi dures que le fer, aussi terribles que la foudre, ce sont leurs ongles aigus, leurs pieds agiles ; leurs massues, ce sont leurs genoux solides comme la pierre, ou leurs têtes heurtées l'une contre l'autre : combat effrayant, où la force du corps décide seule de la victoire. Toute l'assemblée, attentive aux mouvements de leurs bras, frémissait au bruit de chacun de leurs coups. Des acclamations⁶ partirent de quelques loges. Crichna avait le visage couvert de sueur, et le regard fixe. Cansa, d'un signe de sa main gauche, imposa silence à la musique. Mais au son de ces instruments et de ces tambours terrestres succéda une harmonie céleste, et pendant que combattait Hrichîkésa à l'oeil de lotus, un concert mélodieux retentissait de toute part, exécuté par les dieux qui, invisibles, assistaient à ce spectacle, portés sur des chars de toute espèce de formes. Les Vidyâdharas accouraient et faisaient des vœux pour la victoire de Crichna : « O Crichna, triomphe de ce Tchânoûra, qui n'est qu'un Dâna déguisé en lutteur » « Ainsi soit-il », reprenaient les Saptarchis placés dans les airs.

⁴ C'est le mot कृया, *criyâ*, que je traduis par *dextérité*. M. Wilson me fournit ce sens, *bodily action*.

⁵ L'expression employée ici est कषाय, *cachâya*.

⁶ साधुवादाः, *sâdhouvâdâh*. Le mot *sâdhou* correspond au mot *bravo*.

Le fils de Dévakî, après s'être joué quelque temps avec Tchânoûra, rassemble toutes ses forces : l'heure de la mort de Cansa approche. La terre tremble, toutes les loges sont ébranlées, et du diadème de Cansa tombe le plus beau de ses diamants. Crichna, abaissant ses deux bras, saisit Tchânoûra éperdu, étourdi : son poing pèse sur la tête, son genou sur la poitrine du misérable, dont les deux yeux sortent, avec des flots de larmes et de sang, hors de leurs orbites, pareils à ces cloches dorées qui pendent au cou des éléphants⁷. Tchânoûra, aveuglé, tombe sans connaissance au milieu du théâtre et rend le dernier soupir. La scène est couverte de son corps énorme, et semblable à un large quartier de roche.

Après la mort de l'orgueilleux Tchânoûra, le fils de Rohinî attaque Mouchtica, et Crichna saisit un autre athlète, nommé Tochala⁸. Dans leur colère terrible, ils apparaissaient comme les ministres de la mort : ils s'élançaient au milieu du théâtre, pareils à deux ouragans exterminateurs. Crichna élevant Tochala qui, par sa haute taille, ressemble à une colline, le fait cent fois tourner et le jette ensuite contre terre. Le géant, secoué par les bras de Crichna, rend par la bouche des flots de sang, et expire. Quant au robuste Sancarchana, après avoir longtemps harcelé son ennemi, après lui avoir fait faire plusieurs tours et détours, de son poing vigoureux il lui frappe la tête avec la violence de la foudre qui tombe sur la colline. La cervelle de Mouchtica est écrasée, ses yeux se détachent, sa tête s'affaisse, il tombe avec un bruit épouvantable. Crichna et Sancarchana, vainqueurs de Mouchtica et de Tochala, parcourent la scène, les yeux rouges de colère. La mort des deux athlètes a répandu la terreur parmi l'assemblée ; mais les pasteurs qui étaient présents avec Nanda, et dont la crainte avait glacé les esprits pendant tout le combat, se mirent à pleurer de joie. Dévakî, à la vue de Crichna, était toute tremblante, et son corps se couvrait d'une sueur froide. Vasoudéva, en le regardant, sentait ses yeux se mouiller de pleurs, et il lui semblait qu'il revenait à sa première jeunesse. Toutes les courtisanes dévorèrent de leurs regards avides la figure de Crichna, comme l'abeille aspire les sucs du lotus⁹.

Cependant le visage de Cansa était inondé d'une sueur qui décollait de son front, et dont la colère, à la vue de Crichna, rouvrait sans cesse la source. Les feux qui brûlaient son cœur s'échappaient de sa poitrine avec un souffle chargé de flamme et de fumée. Ses lèvres frémissaient ; sa face était rouge comme le disque du soleil, et les gouttes d'eau qui en tombaient ressemblaient à ces frimas qui s'attachent aux arbres et qui se fondent aux rayons de l'astre du jour. Dans sa fureur il donne des ordres à ses soldats : « Que ces deux pâtres soient entraînés hors de l'assemblée ; la vue de ces misérables paysans me fait mal. Il en est un parmi ces pasteurs qui pense à me disputer le trône. Que l'insensé Nanda, coupable envers moi de trahison, soit pris et chargé de fers. Que l'impie Vasoudéva, qui fut toujours mon ennemi, reçoive aujourd'hui sous le bâton¹⁰ une punition déshonorante

⁷ Ces cloches portent le nom de घण्टा, *ghantâ*. On a l'habitude d'en décorer les éléphants ; de là vient le mot घण्टपथ, *ghantâpatha*, par lequel on désigne une grande route que suivent d'ordinaire les éléphants ainsi parés. C'est le mot कक्षा, *cakchâ*, employé plus haut, lect. LXXXV, note 18, dans un autre sens, que j'ai rendu ici par *cou d'éléphants*.

⁸ Cette circonstance me semble un hors-d'oeuvre. Crichna pouvait bien se reposer. Cependant, comme le mot *Tochala* est répété plusieurs fois, je n'ai pas dû omettre cette circonstance, tout inutile qu'elle puisse être.

⁹ L'expression sanscrite est une métaphore qui paraîtra peut-être bien recherchée ; il m'est impossible de la rendre littéralement en français. *Crichnæ oris lotum bilbebant oculorumpibus*.

¹⁰ दण्ड, *danda* : c'est le *knout* des Orientaux.

pour un vieillard. Qu'on prenne les vaches et les autres biens de ces vils pasteurs, odieux partisans de Dâmodara ».

Tels étaient les ordres violents de Cansa : Crichna l'entend ; son âme juste et sensible se révoltait aux attaques dirigées contre son père et contre Nanda : il voyait le chagrin de ses parents, la douleur de Dévakî, qui venait de perdre l'usage de ses sens. Son oeil s'enflamme de nouveau ; avec la rapidité du lion robuste et léger il se précipite du côté de Cansa ; du milieu de la scène en un seul bond il est monté au trône de ce prince : un nuage est dans le ciel poussé par le vent avec moins de vitesse. Aucun des spectateurs ne l'a vu s'élançer, et tous ils l'aperçoivent à côté du roi. Cansa lui-même, étonné de cette apparition sinistre, croit que Govinda est arrivé jusqu'à lui par la voie de l'air. Il lui semble que la mort l'environne. Crichna, étendant son bras pareil à une massue, saisit par les cheveux et entraîne au milieu du théâtre ce Cansa dont le diadème d'or, et orné de pierres précieuses, tombe par terre sous la main d'un si puissant ennemi. Le tyran ne peut opposer aucune résistance ; éperdu, troublé, il est tiré par cette espèce de chaîne que forme sa propre chevelure : respirant à peine, il ne peut lever les yeux sur le visage de Crichna. Ses oreilles, son cou, ses bras, tous ses membres sont dépouillés des parures qui les ornaient, son vêtement supérieur est déchiré ; et, la face toute renversée, Cansa, malgré ses efforts, arraché de sa loge, se trouve bientôt jeté sans vie sur la scène. Ce superbe roi, digne du sort dont il était victime, traîné sur le théâtre, avait tracé avec son corps un large sillon ; alors Crichna, pour qui cet acte de puissance n'avait été qu'un jeu, voyant que Cansa a rendu le dernier soupir, repousse son corps à quelque distance. Ainsi gît étendu par terre le cadavre de cet homme né pour la grandeur, et maintenant souillé de poussière. Sa tête meurtrie, les yeux fermés, sans diadème, est retournée comme le lotus qui n'a plus de feuilles. Il n'a pas péri dans le combat, il n'a point été percé de flèches, mais dans sa gorge allongée par le poids d'un corps violemment entraîné, la respiration a été arrêtée. Sur son corps on voit les marques de tous les ongles de Késava, qui ont coupé ses chairs et tranché sa vie.

Crichna, vainqueur et transporté de joie, va se prosterner aux pieds de Vasoudéva : enfant d'Yadou, il touche de son front les pieds de sa mère. Celle-ci, pleurant de bonheur, l'arrose de ses larmes. Crichna, rayonnant de gloire, salue aussi les autres Yâdavas, suivant leur âge et leur condition.

Cependant Baladéva, animé du même courage, avait entre ses bras vigoureux étouffé Sounâman, le vaillant frère de Cansa. Les deux jeunes héros¹¹, vainqueurs de leurs ennemis, et triomphants aussi de leur propre colère, ouvrent leur âme à de plus doux sentiments ; et ils entrent enfin dans le palais de leur père, après avoir longtemps habité le hameau.

¹¹ L'analogie qui se trouve entre l'histoire de ces deux frères et celle de Romulus et Rémus est sans doute fortuite : cependant ces histoires offrent quelques traits de ressemblance que je relèverai. Crichna et Râma (dont le nom ressemble assez à celui de Rémus) sont élevés parmi les bergers. Les noms de Faustulus et de Nanda, ont la même signification. Les deux frères vont donner la mort à un roi usurpateur, et rétablissent sur le trône celui qui en avait été chassé. Plus tard ils fondent une ville ; leur vie présente aussi des enlèvements de femmes, suivis de guerres et de coalitions. Seulement Crichna ne tue pas son frère Râma, et conserve au contraire pour lui une amitié toujours fort-tendre. Au reste, je ne fais que hasarder en passant ces remarques, sans avoir la prétention d'en tirer aucune conséquence.

QUATRE-VINGT-SEPTIÈME LECTURE.

LAMENTATIONS DES FEMMES DE CANSA.

Vêsampâyana dit :

Cansa venait de tomber comme une planète dégradée¹, et ses épouses étaient déjà répandues autour de son corps. En voyant ce prince privé de vie et n'ayant pour lit funèbre que la terre elle-même, elles poussent des cris, elles gémissent comme des biches à la vue du cerf qui vient d'être tué. « Malheureuses que nous sommes ! s'écrient-elles, nous n'avons plus d'espoir, plus de famille. Épouses d'un héros, en te perdant, noble prince, nous avons tout perdu. Nos rayons s'éclipsent avec ceux de cet astre qui vient de tomber à l'occident : nous n'avons plus, ô roi des rois, qu'à pleurer avec notre triste famille. Abandonnées par toi, nous ressemblons à l'arbre coupé dans sa racine. Notre maître, notre protecteur est retourné aux cinq éléments². Faibles plantes que nous sommes, courbées par le chagrin et dévorées par les feux de l'amour, qui désormais aura pitié de nous ? Ta bouche si agréable, autrefois embellie par le souffle qui réchauffait ton cœur, est maintenant brûlée par le soleil, comme le lotus que l'eau a cessé de baigner. A tes oreilles ne pendent plus ces superbes brillants qui descendaient en flottant jusque sur ton cou. Qu'est devenu ce diadème orné de pierres précieuses, et qui, semblable au soleil, soutenait ta belle chevelure ? Quel sera désormais le sort des pauvres habitantes de ton gynécée, délaissées par leur seigneur ? Épouses fidèles, avons-nous jamais trompé ton amour ? Tu ne devais pas nous abandonner, et voilà que tu nous quittes et que tu pars sans nous !

Hélas ! qu'elle est puissante, cette mort, qui, par un retour douloureux, te livre si promptement à tes ennemis, toi que pour ta puissance on comparait au Trépas ! Nous qui devons être heureuses de ton bonheur, malheureuses de ton infortune, que dirons-nous aujourd'hui, veuves réduites à la misère ? La femme qui connaît son devoir ne trouve de félicité que dans son époux : la main violente de la Mort a détruit en toi notre félicité. Nous sommes dévouées au veuvage et au chagrin. Sans doute, hélas ! tous les êtres sont dans le domaine de la Mort ; mais, condamnées à une affliction certaine, où irons-nous sans toi ? Le trépas qui nous aurait enlevées à tes côtés aurait été un jeu pour nous. Un seul instant nous a perdues aujourd'hui : nous savions que les hommes ne sont pas immortels, mais tu nous entraînes dans ta chute, ô toi qui étais notre orgueil ! un seul coup a frappé à la fois toutes tes veuves infortunées. Par toi nous possédions ici une image des joies et des voluptés du Swarga ; par toi nous chérissions les chaînes de l'amour. Pourquoi donc nous quitter ? pourquoi partir sans nous ?

Tu étais un dieu pour nous, et nous voilà sans protecteur. Nous gémissons, faibles brebis privées de maître et d'appui, et tu ne daignes pas répondre à nos cris, toi qui fais notre force et notre orgueil. Grand roi, que ton voyage est douloureux pour celles qui composent ton triste gynécée ! que tu te montres cruel envers nous ! crois-tu donc trouver dans ce monde supérieur des épouses plus aimantes, toi qui vas habiter une autre demeure et nous laisses ici-bas ? Méchant ! quand toutes tes épouses en pleurs poussent des cris de

¹ L'erreur populaire qui regarde certains météores comme des étoiles qui tombent du ciel existait aussi chez les Indiens.

² Les Indiens reconnaissent cinq éléments, l'éther formant pour eux le cinquième. Cet assemblage des cinq éléments s'appelle *pantchatwam*, et quand un homme meurt, on dit qu'il est entré dans le *pantchatwam* : on suppose que chaque molécule de son corps va se réunir à l'élément particulier dont elle est formée.

désespoir, tu ne veux pas te réveiller ! Ils sont sans pitié, ces hommes, quand, partant pour leur dernier voyage, ils abandonnent leurs femmes condamnées à ne plus les revoir. C'est un bonheur d'ignorer le mariage et surtout de ne point épouser un héros : les héros sont aimés des femmes du Swarga, qui veulent devenir leurs épouses. Hélas ! noble guerrier, la Mort s'est armée contre toi en perfide, et le coup qui t'a frappé a porté jusqu'au fond de nos coeurs.

Tu as vaincu Djarâsandha³ et ses alliés : ô maître du monde, comment un mortel a-t-il pu te donner la mort ? Tu as combattu Indra, qui a senti la force de tes flèches ; les dieux n'ont pu te vaincre : comment un homme a-t-il fait pour t'ôter la vie ? L'Océan a tremblé sous tes flèches, lui que rien ne peut ébranler ; Varouna, vaincu par toi, est venu t'apporter le trésor de ses pierres précieuses. Quand Indra refusa ses pluies à tes sujets, de tes traits tu as fendu les nuages, et la terre a obtenu de l'eau. Tous les princes étaient soumis à ta puissance, et t'envoyaient en présent des pierreries et des étoffes magnifiques. Tes ennemis te reconnaissaient la force d'un dieu ; comment donc as-tu succombé ? Notre maître est tombé, et nous ne sommes plus que des veuves ; la Mort triomphe avec orgueil de celles qui n'étaient orgueilleuses que de toi. Si tel est notre sort, si tu nous as mises désormais en oubli, faudra-t-il nous fatiguer à dire : O seigneur, nous voici ! Puissant roi de Mathourâ, pardonne à des malheureuses qui tremblent à tes genoux ; reviens, reviens, mets un terme à ton absence. Hélas ! pourquoi dors-tu sur la poussière ? O prince, quelle sera notre destinée, si la terre est devenue ton lit ? Tu dors, et qui donc t'a plongé dans ce sommeil ? Qui donc nous a toutes en toi frappées aussi cruellement ? Mais le regret d'une femme doit être de vivre pour gémir. Et pourquoi pleurons-nous ? Ne devons-nous pas le rejoindre et retrouver avec lui le bonheur ? »

En même temps la malheureuse mère de Cansa gémissait de son côté : « Voilà donc mon enfant ! voilà mon fils ! », s'écriait-elle. Elle le voyait privé de vie, pâle comme la lune décolorée. Le coeur déchiré, l'âme toute brisée à ce spectacle, elle répétait en pleurant : « Malheureuse que je suis ! » et les cris de douleur de ses brus augmentaient et son chagrin et ses larmes. Elle pressait contre son sein la tête de son fils, et sa voix affaiblie s'adressait à l'objet de ses tendres regrets : « O mon enfant ! disait-elle, noble héros, orgueil de ta famille, que signifie cette posture ? Oh ! sans doute tu es endormi, car tu ne manquerais pas à ton devoir de fils. Songe donc que les hommes distingués ne sont point ainsi couchés par terre. Le grand Râvana disait autrefois dans l'assemblée des Râkchasas : Fort comme je suis, en état d'hostilité avec les immortels, j'ai tout à craindre de mes parents, et j'éviterai difficilement leurs coups. Il en a été de même de mon fils ; ses parents lui ont porté envie : une crainte mutuelle les a divisés, et il en est aujourd'hui victime ». Éperdue, pareille à la vache qui vient de perdre son jeune veau, elle appelle en pleurant le vieux Ougraséna, son royal époux, qui était resté immobile d'étonnement : « Venez, venez, noble prince, voyez le roi votre fils dormant sur le lit des héros et semblable à la montagne frappée de la foudre. Nous n'avons plus rien à faire qu'à rendre les derniers devoirs à celui qui est parti pour le séjour des morts et le royaume d'Yama. Le trône du vaincu est maintenant la possession du vainqueur ; nous n'avons, dans notre défaite, d'autre ressource que d'aller prier Crichna de nous permettre de faire les funérailles de Cansa. La mort met un terme aux inimitiés : on n'est plus irrité contre celui qui n'a plus de ressentiment. On doit aux morts les derniers honneurs : un mort n'est plus notre ennemi ».

Ainsi parlait au Bhodja⁴ son époux cette princesse infortunée, triste, les cheveux épars, les yeux fixés sur la tête de son fils : et elle pleurait sans relâche. « O roi, que vont devenir tes épouses, accoutumées à vivre sous les lois d'un si bon maître, tes épouses qui de la plus

³ Roi de Magadha, dont il sera question plus tard.

⁴ Nom patronymique.

grande félicité vont tomber dans l'affliction la plus profonde ? Comment verrai-je moi-même ton vieux père soumis à la domination de Crichna, et desséché par le chagrin comme l'eau d'un étang l'est par la chaleur ? O mon fils, c'est moi, c'est ta mère : tu n'as donc plus rien à me dire ? Tu as commencé le long voyage et abandonné tous tes amis. Hélas ! je n'ai joui de ta gloire que bien peu de temps ; et voilà que la mort vient t'arracher de vive force à ma vieillesse, et t'emmène loin de moi, toi si brave, si prudent. Tes serviteurs, fiers de ton opulence, orgueilleux de tes qualités, pleurent le chef d'une famille abattue. Lève-toi, roi des rois, prince au bras long et puissant, et défends ta malheureuse maison, ta ville, ton gynécée⁵ ».

Telles étaient les longues plaintes par lesquelles s'exhalait la douleur de la famille de Cansa : cependant le soleil était descendu à l'occident, paré des couleurs du crépuscule.

QUATRE-VINGT-HUITIÈME LECTURE.

FUNÉRAILLES DE CANSÀ ET SACRÉ D'OUGRASÉNA.

Vêsampâyana dit :

Le malheureux Ougraséna se rendit auprès de Crichna : il était abattu par le chagrin et ressemblait à un homme que ronge un poison dévorant. En arrivant au palais de Vasoudéva, il vit Crichna environné des Yâdavâs et qui, encore tout ému de la mort de Cansa, paraissait se repentir de son action. Ce héros entendait les gémissements des épouses du prince, et, touché de compassion, il s'accusait lui-même dans l'assemblée des Yâdavâs. « Hélas ! égaré par la colère, j'ai donné la mort à Cansa et causé le veuvage de ses mille épouses. Je sais bien que cette pitié que j'éprouve a pour objet les femmes d'un misérable que j'ai puni et dont elles pleurent la chute ; mais je ne puis m'empêcher d'être attendri par leurs plaintes : que cette compassion soit une faiblesse, elle a sa source dans l'émotion que me cause la vue de leur douleur. Ce matin encore j'approuvais la mort de Cansa, prince détesté des bons, et ne se plaisant que dans le mal. La mort d'un homme dégradé par sa conduite, décrié pour sa folie, n'est point à déplorer : ce n'est pas un bien que la vie d'un homme ainsi détesté. Cansa était un méchant prince, qui n'avait point l'assentiment des hommes vertueux. En le voyant tomber on a poussé un cri de réprobation : quelle pitié pouvait donc inspirer sa vie ? Le Swarga est le séjour de l'homme pénitent : il y trouve le fruit de sa piété ; la gloire reste ici-bas attachée à son nom, tandis qu'il partage le bonheur des habitants du ciel ; mais quand les sujets sont sages et soumis aux règles du devoir, ils ne doivent point souffrir des vices de leurs rois. Le dieu de la mort fait son profit des gens vicieux : le bonheur de l'autre monde appartient à ceux qui ont été fidèles à la vertu. L'homme vertueux est sous la garde des dieux : l'auteur de mauvaises oeuvres n'a point de défense en ce monde. J'ai donc eu raison de donner la mort à Cansa : j'ai coupé dans sa racine le mal qui nous menaçait. Maintenant que la paix soit rendue à ses malheureuses épouses, aux habitants de la ville, à toutes les corporations ».

Ainsi parlait Govinda, quand Ougraséna se présente, la tête baissée, et honteux pour la mémoire de son fils, devant les Yâdavâs rassemblés, qu'il semble vouloir gagner à sa cause ; il s'adresse à Crichna d'une voix entrecoupée de sanglots : « Ta colère s'est déployée sur mon fils, et ton ennemi habite maintenant la demeure d'Yama. Puisse ta renommée, fondée sur ta justice, se répandre par toute la terre ! Ta force s'appuie sur les bons, la terreur comprime tes ennemis, la race d'Yadou est affermie, tes amis sont fiers de

⁵ Dans ce langage d'une mère affligée il est difficile de reconnaître l'épouse outragée dont l'histoire a été racontée dans la LXXXIV^e lecture.

tes succès, et ta gloire a brillé aux yeux des rois voisins. De puissantes alliances vont augmenter ton crédit, et les princes implorer ta protection. Toute la majesté royale¹ va t'environner, et les brahmanes te combleront de leurs louanges. Des ministres, habiles dans la paix comme dans la guerre, t'adresseront leurs hommages. O Crichna, cette armée de Cansa formée d'éléphants, de chevaux, de chars et de fantassins, est maintenant à toi, ainsi que ses biens, ses trésors, ses pierreries, ses étoffes précieuses, tout ce qui peut exciter le désir de tes compagnons, les femmes, l'or, les vêtements, enfin toute espèce de richesses. Telle se montre, ô vainqueur courageux, la vicissitude des choses humaines ; le bonheur s'attache à tes pas, et la puissance est aux Yâdavas. Mais toi qui fais l'espoir de cette noble race, héros sage et vaillant, daigne écouter le discours des malheureux qui te parlent par ma voix. O Govinda, par toi Cansa a été puni de ses excès : que ta bonté nous permette de faire ses funérailles. Que je puisse, accompagné de ma femme et de mes brus, rendre au corps de ce prince déchu les derniers honneurs, et me retirer ensuite dans les bois au milieu des animaux sauvages². C'est par le moyen de ces rites funèbres que les parents payent aux morts la dette qu'ils leur doivent en ce monde³. Qu'il me soit permis d'allumer, suivant l'usage, le feu suprême⁴ sur l'emplacement du bûcher, de faire la libation d'eau, et d'acquitter envers Cansa la dette due à ses mânes. O Crichna, telle est la faveur que j'implore de toi ; aie pitié de moi, et que le malheureux pour lequel je te supplie ne soit pas privé des cérémonies funéraires⁵ ».

Crichna, touché de ces paroles, répondit avec douceur à Ougraséna : « Grand prince, vous venez de parler d'une manière convenable à la circonstance, digne à la fois de vous et de votre famille. Pour prix d'un discours aussi modéré, ne pouvant réparer ce qui est fait, je veux au moins que Cansa, après sa mort, reçoive les honneurs qu'on rend à un roi. Vous êtes né dans une grande famille : vous avez étudié les Vèdes, et vous devez savoir qu'il est impossible de lutter contre le destin. Pour les êtres animés et inanimés le Temps ne fait que mûrir les oeuvres déterminées par une première naissance. Ils sont tous sous la main de la Mort, ces maîtres de la terre, savants dans les saintes écritures, habiles dans la politique, généreux, cléments, réglant leur conduite sur les préceptes divins, bons envers les malheureux, comparables aux gardiens du monde, semblables à Indra pour la

¹ J'ai rendu de cette manière vague le mot प्रकृतयः, *pracritayah*, sur lequel on peut trouver des renseignements dans la VIIe lecture des lois de Manou, sl. 156 et suiv., et la IXe lecture, sl. 294 et suiv.

² Le texte porte : चरिष्यामि मृगैः सह, *tcharichyâmi mrigêh saha*. Nous avons vu ailleurs que c'était l'habitude des princes, fatigués des affaires publiques, de se retirer dans les bois pour y vivre en anachorètes. Voyez la VIe lecture des lois de Manou. Les légendes indiennes nous représentent les saints solitaires au milieu des animaux sauvages, que le sentiment de leur piété semble apprivoiser, et qui se prêtent aux jeux de leurs disciples.

³ Voyez les lois de Manou, lect. IV, sl. 257.

⁴ Littéralement, le feu occidental, पश्चिम, *pastchima*. Ou cette idée est figurée, et fait allusion ô la mort de l'homme comparée au coucher d'un astre, ou bien ce mot indique la position du feu allumé du côté de l'occident. Cependant, je ne vois rien dans les lois de Manou qui ait rapport à cet usage. Au contraire, lect. IV, sl. 215, il est dit que le Brahmane, au moment de l'offrande du Srâddha, a le visage tourné vers le midi ; *ibid.* Sl. 206, l'endroit choisi pour le sacrifice doit avoir une pente vers le midi, qui est le séjour d'Yama. Le cadavre (lect. V, sl. 92) est porté hors de la ville par une porte différente, suivant la classe de la personne décédée : pour un Kchatriya, c'est la porte du nord. Je ne vois donc pas le motif de l'emploi de ce mot *pastchima*, répété plusieurs fois. Je n'ai rien trouvé qui pût m'éclairer dans le Mémoire de M. Colebrooke, Rech. asiat. tom. VII, pag. 239.

⁵ पश्चिमा क्रिया, *pastchimâ criyâ*.

puissance, amis de la justice, attachés à tous leurs devoirs, attentifs au bien de leurs sujets ; accomplissant avec constance les obligations du Kchatriya, tous ces princes sont les sujets de la Mort, qui les conduit au tombeau. Qu'ils aient bien ou mal fait, quand le temps est venu, ils subissent le sort de tous les êtres revêtus d'un corps périssable. Telle est cette magie secrète, inconnue aux Souras eux-mêmes, et qui produit toutes les transformations de ce monde, magie qui se trouve à la fois effet et cause dans tout ce que nous voyons. Cansa a cessé de vivre, victime du Temps, et son destin était préparé par l'oeuvre d'une naissance précédente ; ce n'est pas moi qui suis la cause de son trépas : c'est le Temps qui a tout fait. Cet univers, ce soleil, cette lune, ces êtres animés et inanimés sont détruits par le Temps ; par le Temps ils sont aussi produits. C'est lui qui plonge tous les êtres dans le néant, et qui les en retire. De là vient que tout, dans la nature, est soumis à sa puissance. Votre fils s'est aussi perdu par sa faute ; ce n'est pas moi qu'il faut accuser de sa perte, c'est toujours le Temps. Ou bien si je suis l'auteur de sa mort, je n'en suis que l'auteur secondaire. Le Temps a une action bien supérieure à la mienne, et qu'il ne faut point méconnaître. Il possède une grande puissance ; sa voie est difficile à connaître. Ceux-là seuls peuvent la distinguer, qui, habiles à suivre la marche du monde supérieur et celle du monde inférieur, voyant tout d'un oeil égal, ont perfectionné en eux la science divine et sont initiés au mystère de l'émancipation⁶ finale.

O prince, ayez soin maintenant de conserver en votre mémoire le discours que je vous tiens en ce moment. Je ne veux point de la royauté : le trône ne me fait aucune envie, et ce n'est pas par ambition que j'ai immolé Cansa. C'est pour le bien du monde, c'est pour la gloire même de notre famille que votre fils, qui la compromettait, a été tué avec son frère. J'aime bien mieux ma vie champêtre, passée au milieu des vaches ; libre comme l'oiseau, je puis courir çà et là à ma volonté et me livrer au plaisir : oui, j'aime cent fois mieux cette indépendance, et c'est la vérité que je vous dis. Je ne veux point de la royauté, je le déclare hautement. C'est vous qui serez mon souverain ; c'est à vous que je vais rendre hommage comme au chef des Yâdavas. Recevez donc ce trône qui désormais vous appartiendra, grand prince : réglez pour être à jamais victorieux. Si vous daignez céder à mes désirs, si vous n'éprouvez aucune répugnance, puissiez-vous garder longtemps ce trône que je vous donne ».

Ougraséna ne répondit rien à ce discours, et baissa la tête en rougissant. Govinda, voulant observer toutes les règles, fit procéder au sacre du nouveau prince devant les Yâdavas, et Ougraséna apparut brillant, et paré du diadème. Il s'occupa ensuite avec Crichna des funérailles de Cansa. Tous les premiers des Yâdavas, par l'ordre même de Crichna, suivirent le roi dans la grande rue de la ville, comme les dieux quand ils accompagnent Indra. Le lendemain matin, au lever du soleil, ils rendirent tous ensemble les honneurs funèbres⁷ à Cansa. Son corps fut placé sur une litière, et les derniers rites⁸ furent accomplis suivant l'usage. Porté avec pompe sur la rive septentrionale de l'Yamounâ, le fils du roi fut consumé par la flamme du bûcher funèbre. Crichna et les Yâdavas accordèrent les mêmes honneurs à son vaillant frère Sounâman. Les chefs des Vrichnis et des Andhacas firent ensuite les libations d'eau accoutumées⁹, et souhaitèrent plusieurs fois aux mânes des

⁶ C'est ce qu'on appelle *rnokcha* ou *délivrance* : c'est l'exemption de la nécessité de venir habiter un nouveau corps.

⁷ पश्चिम सत्कार, *pastchima satcâra*.

⁸ नैष्ठिक विधान, *nêchthica vidhâna*.

⁹ तोयप्रदान, *toyapradâna*.

deux princes un repos inaltérable¹⁰. Après avoir rempli ces tristes cérémonies, ils saluèrent Ougraséna et rentrèrent dans la ville de Mathourâ.

¹⁰ अक्षयमस्तु, *akchayamastou* (indelebile sit).